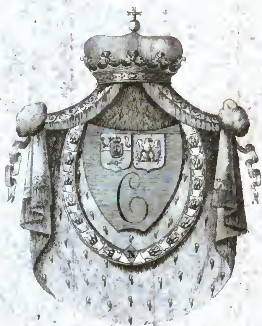




VOYAGE

EN

GRÈCE.

VOYAGE EN GRÈCE,

DE

XAVIER SCROFANI,

SICILIEN,

Fait en 1794 et 1795 ;

Traduit de l'italien, par J. F. C. BLANVILLAIN,
Traducteur de Paul et Virginie.

Avec une Carte générale de la Grèce ancienne et moderne, et dix Tableaux du commerce des îles dites Vénitiennes, de la Morée, et de la Romélie méridionale.

TOME SECOND.

PARIS ET STRASBOURG,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, N°. 2.

AN — 1810.

VOYAGE
EN GRÈCE.

LETTRE XLI.

Isthme de Corinthe. Corinthe.

Un vent favorable, une nuit tranquille, les songes les plus délicieux m'accompagnèrent pendant les dix heures que dura cette courte navigation. Enveloppé dans mon manteau, et couché sur la poupe de ma petite barque, je dormis toute la nuit sans me réveiller un seul instant. Enfin les cris des mariniers qui liaient à terre leurs cordages, me tirèrent de mon sommeil, et je me trouvai dans le port de *Chicriès* qui est l'antique Cencréa des Corinthiens. Dans l'espace d'une heure je débarque, je prends une tasse de café qui m'est offerte par le douanier; je loue deux mulets, je fais un tour dans le voisinage du port où l'on ne voit plus aucune antiquité; je monte à cheval, suivi de l'interprète et de ma valise, et je m'achemine vers le lieu où l'on tenta plusieurs fois la fameuse entreprise de l'ouverture de l'isthme. — Qu'a donc cette femme avec cette figure pâle? — Elle a sûrement la

fièvre tierce, me répondit l'interprète. — Et cet homme qui a le ventre gros comme une colonne corinthienne? — J'imagine qu'il a une fièvre quarte invétérée. — Et ces enfans si maigres et si défaits, étendus par terre au lieu de courir et de sauter? — Ils seront malades pareillement, reprit l'interprète, car ici l'air est très-mauvais. — D'où viennent ces cris? — C'est un mort dont les parens pleurent la perte. — En effet, je vis au milieu d'une chambre basse, un cadavre couvert d'un drap blanc et environné de femmes qui le pleuraient. Mais d'où vient que l'air est si pernicieux dans un pays où il était autrefois si salubre? — D'une herbe qui naît ici en abondance, et que les Grecs appellent *Flomos*, (c'est l'euphorbia) laquelle est extrêmement nuisible. — Pourquoi ne pas attribuer plutôt cet effet aux eaux stagnantes qui séjournent dans l'isthme, en cinq ou six endroits, et auxquelles l'ignorance des habitans ne sait pas donner d'écoulement? — Non, monsieur, cela vient certainement de cette herbe. — Je ne voulus point m'embarquer dans cette question, bien résolu de ne pas m'arrêter à Corinthe, et je ne m'occupai que de mon voyage. Voilà donc l'entreprise contre laquelle vinrent échouer si souvent l'avarice et l'ambition des hommes. Je ne parle pas d'Hérode d'Athènes, qui, quoique particulier, avait les vues et les richesses d'un roi. Mais pourquoi Alexandre,

pourquoi Néron ne réussirent-ils point à couper cet isthme ? Le premier qui se croyait capable de faire la conquête du monde entier, et l'autre avec dix mille Hébreux, l'or de Rome, et un courage infatigable, y perdirent leurs dépenses et leurs travaux; à peine dans l'étendue de soixante pas apperçoit-on la trace de leurs tentatives. Quelques-uns prétendent que cette ouverture inonderait les îles de l'Archipel qu'on suppose plus basses que la Méditerranée et que la mer Ionienne. Cependant il est certain que les eaux de l'Archipel passent rapidement dans la Méditerranée. D'ailleurs, puisque ces mers communiquent aujourd'hui par un autre endroit, comment peut-on appréhender cette inondation ? Enfin, puisque les digues empêchent la Hollande d'être submergée, ne serait-il pas aisé de faire la même chose à Corinthe? D'autres imaginent qu'avec le fer il serait difficile de couper le sol de granit dont l'isthme est composé. Mais les pyramides d'Egypte ne sont-elles pas, dans leur genre, des ouvrages aussi et peut-être plus surprenans que celui-là? Enfin on soutient que depuis l'invention de la poudre ce projet offrirait moins d'obstacles; cependant n'a-t-on pas vu les Vénitiens y employer le fer et la poudre? Que répondre à cette objection, sinon qu'il semble que la nature se réserve de tems en tems certaines entreprises, à la réussite desquelles

les particuliers, les rois et les nations même font des efforts infructueux. Couper l'isthme a passé et passera toujours en proverbe pour désigner une chose impossible. Mais laissons ce sujet et continuons notre route vers Corinthe.

Heureux comme un roi de me trouver sur l'isthme, je m'abandonnai tout entier à cette pensée. Cette langue de terre que les Grecs appelaient *Eximilia*, parce qu'elle a six milles de largeur, en offre sept ou huit de longueur. Après avoir passé le village *Ornéa*, qui est situé dans le centre, j'arrivai dans l'endroit le plus élevé, et de là je pus découvrir à mon gré tous les contours de l'isthme. A ma droite étaient les ruines des doubles murailles construites par l'empereur Commène et rebâties par les Vénitiens; elles environnaient l'isthme depuis le port Lichée jusqu'au Cencréa. A ma gauche étaient quelques oliviers, quelques vignes, quelques restes de temple ou de quelques autres édifices; enfin j'arrivai à un lieu où ces ruines étaient plus fréquentes et où devaient être le mont Oënion, la montagne des Temples. C'est là qu'on voyait un édifice dédié au Soleil, un autre à Cérès, à Proserpine, à Bacchus, à Diane, à Pluton, à la nymphe Napée; c'est là qu'était celui de l'Abondance qui n'abandonnait jamais Corinthe; celui de Neptune où étaient les fameux chevaux de bronze, ouvrage de Lysippe, dont

le sort est depuis longtems de faire le tour du globe. Enfin, c'était là qu'était le temple de Palemon ou Portumne, en l'honneur duquel Thésée institua les jeux isthmiques. Ces ruines sont probablement celles du théâtre, et celles-ci les restes du stade où tous les cinq ans on célébrait cette solemnité. Cet isthme, situé presque au centre de la Grèce, offrait la position la plus favorable pour se réunir. C'est aux jeux isthmiques que naquirent, pour ainsi dire, la liberté, les arts et la grandeur de Corinthe et de la Grèce ; c'est pareillement aux jeux isthmiques que s'éclipsèrent pour jamais l'éclat, la grandeur et la liberté de cette belle contrée. Les Romains désespéraient de soumettre le Péloponèse. Appius, Flaminius et Marcellus l'avaient tenté vainement par la force des armes. Les derniers efforts des Grecs furent dignes d'eux : mais au défaut de la force on employa l'artifice, et ils furent perdus. La perfidie est la dernière ressource des barbares pour subjuguer un peuple libre. La Grèce assemblée célébrait, selon son usage, les jeux isthmiques. Un héraut de Flaminius s'avance au milieu du stade et annonce de sa part aux Grecs, la liberté et l'amitié de Rome. Sans soupçonner de trahison, on met bas les armes ; on dissout la ligue achéenne, on ouvre les portes. Bientôt, sous un prétexte frivole, Mummius entre dans Corinthe ; mais il a l'indignité d'y entrer comme ennemi ; il l'a

dépouille de ce qu'elle a de plus précieux, il y met le feu et la laisse brûler pendant plusieurs jours ; il en disperse les habitans, détruit les temples, abat les murailles, comble les ports et traîne au capitole des milliers de Corinthiens enchaînés à son char. Admirez la bisarrerie de la fortune ! En ce même lieu où un Romain, le féroce Mummius, ravit aux Grecs la liberté ; dans ce lieu même un tyran de Rome, l'odieux Néron la leur rendit dans la suite. Qu'importe si elle fut le prix des éloges que l'on prodigua à son habileté dans la danse, la course et le chant ; ce don n'en est que plus intéressant quand on réfléchit au caractère de celui dont il provenait.

Enfin j'entre dans Corinthe, du côté où étaient jadis les tombeaux de la fameuse Laïs sicilienne et de Diogène le cinique ; mais, cette ville, si célèbre par sa grandeur, par le nombre, la magnificence et la beauté de ses édifices, de ses statues et de ses temples, qui balança l'empire de la Grèce, qui en devint la capitale après les malheurs d'Athènes et de Sparte, qui donna naissance à Syracuse, la défendit contre ses tyrans et lui rendit la liberté, Corinthe n'est plus qu'un petit pays de quatre mille habitans tout au plus, qui s'appelle maintenant *Corto*. Pour comble d'humiliations, ce fut une colonie romaine qui vint repeupler cette ville. O Rome ! quels seront les barbares qui viendront

un jour habiter tes murailles ? Tu mérites bien cette vengeance.

César, Adrien, Néron lui-même essayèrent de relever quelques-unes des antiquités de Corinthe ; mais le tems secondant Mummius rendit inutile la générosité des Césars : tant il est vrai que des siècles ne suffisent pas pour réparer le dommage d'un seul jour ! Quel sentiment de compassion n'éprouve point aujourd'hui un voyageur en contemplant ce sol fameux, surtout un enfant de Syracuse, de cette ville célèbre qui, après des malheurs semblables à ceux de sa mère-patrie, devint, comme elle par trahison, l'esclave des Romains ! Mais combien, à cette époque, ces vainqueurs se conduisirent-ils différemment ! Marcellus n'imita point Mummius : le dernier ordonna d'incendier Corinthe, l'autre pleura et vengea la mort d'Archimède. Au reste, rien ne retrace aujourd'hui l'ancienne splendeur et le caractère magnifique des Corinthiens ; tandis qu'avec beaucoup d'édifices encore intacts et les ruines de ses murailles antiques, Syracuse a conservé sa vivacité, son nom même et peut-être encore quelques étincelles de ce génie qui la rendit autrefois si célèbre.

Mais n'existe-t-il absolument rien à Corinthe ? Voilà douze colonnes et c'est à cela que se réduisent les restes d'une si grande cité : allons les voir. Antiquaires, c'est à vous

que je m'adresse. Ces douze colonnes appartenaient jadis au temple d'Apollon ; elles sont d'ordre dorique et cannelées, mais hors de proportion, ayant vingt-un pieds et demi de hauteur sur dix-huit de circonférence dans la portion inférieure. Cette proportion extraordinaire indique l'antiquité la plus reculée, parce que dans les beaux tems de l'architecture grecque, la colonne dorique devait être six fois plus haute que le diamètre de sa base. A quelle époque ce temple a-t-il été bâti ? qui peut le dire ? Le soleil était anciennement adoré à Corinthe ainsi que chez les premiers peuples de la terre.

A main droite devaient être le théâtre et le gymnase, c'était là qu'était le temple de Pallas callinitide ; c'est-à-dire, *qui met un frein.* Ici celui de Jupiter capitolin. Mais de ce côté tout a disparu jusqu'à la fontaine de *Lerne* où les Corinthiens venaient prendre le frais pendant l'été. Revenons sur nos pas. Il n'y a rien qui indique la place publique ni les restes du temple des dieux, ni de celui d'Octavie, ni des portiques qui étaient dans son voisinage. S'il y a quelque chose qui puisse servir à l'indiquer, c'est la fontaine qui coulait autrefois auprès du premier de ces temples, où était la statue de Jupiter sans dénomination et les statues des Muses. Cette fontaine existe encore dans un coin du Basar et sert aux Turcs pour leurs ablutions.

et pour laver les herbes du marché. Ah! mon cher F... figurez-vous la peine que je ressens en ce moment; je suis sur la place publique de Corinthe, et je ne puis la reconnaître. Être sur cette place où Médée massacra ses enfans, où les Corinthiens décidaient du sort de la Grèce, où Archias réunit le peuple pour le déterminer à aller fonder ailleurs une colonie, sur cette place enfin d'où il partit pour venir à Syracuse, et ne pouvoir dire c'est là qu'elle était! mon cœur s'attriste; avançons.

Que sont devenus le temple de la Peur et les bains d'Adrien? Au moins si l'on savait où chercher les fondemens de la maison de Timoléon ou de l'école de Denis! Quel exemple ne donna point Corinthe à la postérité dans la personne deces deux hommes extraordinaires? Le premier tua son frère pour rendre la liberté à sa patrie. Ce trait parut si abominable aux Corinthiens, qu'ils fuyaient la compagnie de Timoléon comme celle d'un assassin. Veux-tu, lui dirent-ils, effacer la mémoire de ton forfait? va à Syracuse, attaque le tyran et rends la liberté à cette ville; à ce prix nous te pardonnerons. Voilà ce même Denis vaincu par Timoléon, déchu de son trône, envoyé en exil et obligé d'enseigner ici, pour vivre, les premiers élémens des Lettres. Mais pourquoi lui laissèrent-ils la vie? Ce tyran n'avait-il pas commis assez de crimes pour mériter la mort? La mort est la

punition qu'infligent les sauvages et les gouvernemens faibles. Les Lacédémoniens menacés par Philippe de Macédoine ne donnèrent à ses ambassadeurs d'autre réponse que celle-ci : *Denis à Corinthe.*

Au défaut de ces antiquités, on voit les restes du fameux temple de Vénus protectrice de Corinthe. Je ne mets point le pied sur ces débris sans éprouver de la surprise, et je dirais même une secrette émotion. Savez-vous quels étaient les ministres de ce temple? des courtisanes. Leur nombre ? plus de mille. De quoi elles vivaient ? des offrandes et du prix de leur dissolution. Mais comment un gouvernement sage pouvait-il souffrir de semblables abominations ? Elles ne répugnaient point à la religion des Grecs et cela suffisait. Mais comment en rassembler un si grand nombre ? Celui qui parvenait à une magistrature qui faisait l'objet de ses vœux ; le marchand qui avait échappé aux dangers d'un voyage ; le chef qui gagnait une bataille ; l'amant qui avait touché sa maîtresse ; l'époux enfin, l'épouse, le père, le fils qui recouvraient la santé, faisaient présent à la déesse d'une ou de plusieurs courtisanes choisies parmi les plus jeunes, les plus fraîches et les plus jolies qu'ils pouvaient trouver chez les Grecs ou les Barbares. Laïs, Leéna, Rodope, Pirène, Sicione, Sinope, furent célèbres dans ce temple par le zèle avec lequel elles y remplirent leurs

fonctions. Dans ce temple leur personne était sacrée. Si une sécheresse, un tems pluvieux, une guerre menaçaient Corinthe de quelque danger, ces vertueuses prêtresses étaient les interprètes du peuple, et, à l'exemple des Vestales, elles interposaient leur médiation entre les hommes et les dieux. On alla même jusqu'à dire que la victoire de Salamine était un effet de leurs prières. Qui sait, mon cher, combien de ces prêtresses Archias conduisit avec lui quand il vint jetter les fondemens de Syracuse, et combien de nos familles leur doivent l'origine ? Dans cette supposition, je vous laisse à penser combien le culte de Vénus serait ancien parmi nous. Représentez-vous le spectacle que devait offrir l'intérieur de ce temple ; les Grecs et les étrangers qui y affluaient de toutes parts se voyaient entourés de mille jeunes beautés qui, aux charmes naturels, joignaient toutes les séductions de l'artifice et de la volupté. La brune les subjuguait par son éclat, la blonde par la langueur de ses yeux bleus. Celles-ci voilent l'élégance de leurs formes sous une gaze transparente, celles-là se montrent à découvert. Ici des grouppes dansent sous les portiques, d'autres rassemblées dans le sanctuaire unissent leurs voix en chœur ou font autour de l'autel un concert délicieux où la lyre se marie aux flûtes et aux cimbales. Le moyen de résister à la voix enchanteresse de Laïs ou

au geste lascif de Rodope ! Les parfums les plus précieux et les plus suaves fumaient jour et nuit sur l'autel de la déesse. Un ruisseau d'eau pure, destiné aux purifications, y coulait sans cesse avec un doux murmure ; des guirlandes de myrthe pendaient aux architraves ou serpentaient autour des colonnes dont la blancheur éblouissait la vue. Les jeunes prêtresses, vêtues de robes blanches, et couronnées de roses, avaient chacune leurs fonctions particulières. Celle-ci jonchait le sol de fleurs choisies et de plantes odoriférantes ; celle-là allumait sur l'autel le feu sacré. L'une présentait l'encens et les cassolettes ; l'autre apprêtait le fer pour les sacrifices ; une autre tenait les patères pour les libations ; toutes remplissaient leur ministère avec plus d'orgueil que la grande prêtresse d'Apollon. — Ne devrais-tu pas plutôt aller filer, disait un jour une femme à l'une de ces courtisanes ? — Ne sais-tu donc pas, ma bonne, repartit celle-ci, que, quoique l'heure soit encore peu avancée, j'ai déjà vuidé trois fuseaux ? Comment était-il possible qu'à Corinthe, où les beaux-arts et la philosophie avaient épuré les mœurs et éclairé l'esprit au plus haut point, il y eût un culte tel qu'on l'eût détesté à Sybaris, tel enfin que les sages eux-mêmes le condamnaient et l'abhorraient, à Gnide, à Paphos et à Amathonte ? Ah ! mon cher, ce sol, cet air, ce souvenir même sont encore dangereux. Sor-

tons de ce lieu et allons en contempler un plus digne de nous.

Devineriez-vous où je veux vous conduire ? A la petite église de St. Paul, qui est au pied de la forteresse. Ce fut ici que l'apôtre vécut obscur, en exerçant, avec Aquilia et Priscilla, sa profession qui consistait à coudre des peaux pour les tentes ou les tapis. Ce fut encore ici qu'il commença à prêcher l'évangile ; ici que, le cœur embrâsé de l'amour divin, l'ame et l'esprit enivrés des délices du ciel, il se déchaîna contre les idoles et renversa leur culte impie. C'est sur cette pierre même que mes mains touchent en ce moment, où l'on croit qu'il enseignait aux Corinthiens les premiers dogmes de la religion, et ce fut de là que jaillirent les premiers rayons de lumière, qui se répandirent dans l'Achaïe. C'est ici que le peuple accourait en foule pour s'instruire dans la nouvelle doctrine. A côté du temple de Jupiter, l'apôtre annonçait une divinité pure et sans tache ; en face du temple de Vénus il enseignait aux vierges la chasteté et aux époux l'inviolable fidélité du mariage. Enfin c'est là qu'il inspirait à tous des sentimens d'amour, de paix et d'union. Rempli moi-même des idées sublimes de l'Apôtre, j'entre dans l'église, et dans un long recueillement j'adore cette pierre où s'opérèrent tant de prodiges. En quittant cet asile, j'ai regretté que vous ne fussiez

point avec moi et que le tems me forçât à m'en éloigner aussi promptement.

Quinze piastres au commandant ottoman m'ouvrirent l'entrée de la citadelle. Il paraît que l'on continue ici à adorer la force et la nécessité comme autrefois. Si cela est, où sont donc l'autel des Parques, le temple de Proserpine, la grotte du serment ? Des débris de colonnes, de chapiteaux, d'édifices, voilà tout ce qui en reste. On voit cependant encore en son entier un monument plus intéressant : c'est la fontaine Pirène que le cheval Pégaze dompté par Bellorophon, fit jaillir ici d'un coup de pied, et dont les poètes se sont attribués tout l'honneur. Cette onde devrait donner aux Grecs la santé la plus brillante ; elle est abondante, fraîche, légère, mais les Corinthiens la délaissent et sont, pour la plupart, pâles, infirmes et fiévreux. Quel superbe coup-d'œil offre le sommet de cette forteresse ! On découvre de là les deux golphes de Cenchréa et de Lepante, une partie du Péloponèse et de la Béotie, l'Hélicon et le Parnasse ; à gauche la campagne de Sicione, à droite les îles d'Egine et de Coulouri, dans le lointain le cap Sunium et la forteresse d'Athènes ; en bas est l'isthme et le lieu où fut jadis l'immense cité de Corinthe. Les fables des Grecs offraient toujours je ne sais quoi d'agréable et d'instructif. Selon eux, Neptune et le Soleil se disputèrent un jour la propriété

de Corinthe. Briarée, à qui l'affaire fut remise, adjugea cette ville au Soleil, et celui-ci la donna à Vénus. Quelle chose, en effet, réveille davantage la sensibilité et le plaisir comme la haute cîme d'une montagne toujours éclairée par le Soleil, et d'où l'on voit s'agrandir de tous côtés le cercle d'un vaste horison.

L'air de Corinthe m'est contraire, et je me suis hâté de partir de cette ville. Sur une petite barque zantiote, j'ai parcouru, en suivant le golphe, les plaines fertiles de Corto; j'ai passé l'embouchure de l'Asope et du Céphise, et j'ai vu, de la mer, Sicione s'élever sur la pointe d'une colline. Les Grecs appellent encore *Vasilica*, ou palais, cette capitale du royaume le plus antique du Péloponèse. Enfin, après trois jours de voyage, je suis revenu à Patras. C'était un ancien proverbe : *qu'il n'était pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.* A moins qu'on ne voulût par-là exprimer combien il était difficile de résister à la séduction des prêtresses de Vénus, j'ignore quel sens raisonnable on peut donner à ce proverbe; pour moi j'y suis entré et j'en suis sorti sans obstacle et sans autre inconvénient qu'un violent mal de tête et la fatigue d'un voyage de vingt jours.

LETTRE XLII.

Religion et Mœurs des Turcs.

En allant à Sparte je t'ai promis, mon cher C..., de te parler des Turcs; je vais te tenir parole. Ne crois pas, cependant, que je veuille entrer ici dans tous les détails de leur religion et de leurs usages; tu te tromperais : mon dessein n'est point de faire un livre, je ne veux que m'entretenir avec toi sur ce sujet pour me reposer du voyage que je viens de faire. La situation actuelle de mon esprit et de mon cœur ressemble à celle d'un homme qui, après un naufrage, arrive avec bien de la peine sur la rive et qui, dans tout ce qui l'environne, ne voit que des flots, de l'écume et des dangers. Il a le pied sur le sable et il s'imagine nager encore. Il y a trois jours que je suis tranquille et je ne vois par-tout que des antiquités, des ruines et des colonnes brisées. Cet état est pour moi une espèce de supplice et je cherche à m'en délivrer en te parlant d'objets qui n'ont aucune relation avec tout ce que j'ai lu et vu touchant les peuples anciens.

Mais que dis-je, anciens? les Turcs ne ressemblent à aucun peuple moderne; ils sont les seuls en Europe qui aient un caractère original et à part. S'il est vrai que toutes les nations aient leur empreinte particulière comme

comme les monnaies, il faut dire que celle-ci a conservé la sienne sans aucune altération. Mais quel est son caractère distinctif ? de n'en avoir aucun. Cette observation est échappée à ses détracteurs et à ses apologistes. Les Turcs unissent la modestie à l'orgueil, l'avarice à la prodigalité, l'avidité à la bienfaisance, la parcimonie à la profusion, la sobriété aux excès de la table : opiniâtres, on les voit céder avec la plus grande facilité ; vindicatifs, ils sont les premiers à embrasser leur ennemi ; ingrats à leurs bienfaiteurs ; ils sont très-souvent bienfaisans ; amis de l'humanité, ils avilissent en eux la dignité d'homme ; jaloux et tolérans ; indolens et actifs ; courageux et vils ; superstitieux et incrédules, voilà les Turcs. Ils ne méritent, en général, ni louange ni blâme. Quoique habitant un climat plutôt chaud que tempéré, ils ont peu de passions, et ces passions sont si peu exaltées, qu'elles ne passent pas les bornes des simples desirs. Ainsi l'on peut dire qu'ils n'ont ni grands vices ni grandes vertus.

S'il y a quelque chose à quoi l'on puisse comparer cette nation, c'est à un hospice de convalescens : on les voit tantôt magnanimes, tantôt serviles, n'ayant que très-peu de mémoire et aucun courage, capables des plus grandes actions comme des plus petites ; tantôt voulant, tantôt ne voulant pas la même chose ; passant en un instant des ris aux pleurs, de

la cruauté à la tendresse et de la fierté à l'avilissement. D'après ce portrait, mettez de côté tout ce qu'ont dit des Turcs la plupart des voyageurs européens. Tous les voient du même œil qu'ils voient les autres nations; ils croient les connaître et les peindre en les comparant aux Espagnols pour l'ostentation; aux Français pour la légèreté; aux Hollandais pour l'avarice; aux Esclavons pour l'opiniâtreté, et aux Allemands pour la rudesse, etc.; mais, si ensuite tu venais à leur demander en détail: les Turcs ressemblent-ils aux Esclavons, aux Français, aux Hollandais, aux Espagnols? ils te répondraient que non. Te voilà donc retombé dans ton incertitude; je ne puis t'en tirer, car je ne puis comparer un Turc qu'à un Turc: tu pourras mieux en décider toi-même par quelques traits pris au hasard, que je vais te mettre sous les yeux.

On dit que le gouvernement ottoman est despotique; cependant le Grand-Seigneur s'est formé un conseil à l'avis duquel il soumet sa volonté. Mais, quel est celui, me diras-tu, à qui la crainte ne fait pas vouloir tout ce que veut le souverain? Tu te trompes. Aucun des ministres qui composent le divan n'est sujet à la peine de mort, ni à la confiscation, ni à l'exil: tous peuvent dire impunément la vérité au sultan, et tous la lui disent. Ne crois pas pour cela que cette vérité soit utile au souverain ni à ses peuples. L'empire est

vaste, le ministère dépravé, le trésor épuisé, le gouvernement sans énergie, le sultan sans pouvoir; le pacha de Scutari est indépendant de lui par la force des armes; celui de Romélie par ses trésors, celui de Bagdad par l'éloignement; les beys de Smyrne le sont de même par le commerce, et ceux d'Alexandrie par les menaces. Quel est donc, en ce moment, l'état politique de l'empire ottoman? Celui de sa décadence. Depuis Amurat, Mahomet I, et Soliman I. jusqu'à Selim III, les Turcs sont déchus comme les Romains depuis César, Auguste et Tibère jusqu'à Valérien. Cet empire changera-t-il de forme par quelque révolution intestine? Non, mais il lui arrivera ce qui est arrivé à Rome par l'irruption des Vendales. Ce changement enfin est-il bien éloigné? Il est plus voisin qu'on ne croit; la première guerre en sera le signal. Mais laissons la politique, et parlons de l'alcoran.

Voici les préceptes principaux de ce livre extraordinaire: — Jeûner le carême. — Prier cinq fois le jour. — Faire l'aumône. — Aller à la Mecque, si cela est possible. — Ne souffrir sur soi aucune mal-propreté. Voici les conseils: — Observer rigoureusement le vendredi. — Se faire circoncire. — Ne point boire de vin. — Ne point manger de chair de porc. — Ne point jouer aux échecs; ce jeu, selon Mahomet, a été inventé par le diable pour

répandre la division parmi les frères et les détourner de la prière.

Les prières des Turcs ont, je ne sais quelle simplicité sublime. — Dieu est grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu. — Dieu est grand ; gloire à toi, seigneur. — Que ton nom soit loué, et ta grandeur révérée ; car il n'y a point d'autre Dieu que toi. — Je confesse que Dieu est Dieu, que Dieu est éternel ; qu'il n'a jamais été engendré, qu'il n'a engendré personne, et qu'il n'y a personne qui le surpasse ou l'égale. — Ces prières se terminent par une salutation au bon et au mauvais ange dont chaque Turc est toujours accompagé. — Salut, miséricorde, bon jour, bonne nuit, selon l'heure du jour. Telles sont les invocations qu'ils font à l'un et à l'autre. Partout où l'on se trouve, dans les mosquées, dans les jardins, dans les maisons, dans les campagnes, dans les rues, à pied, à cheval, sur un bâtiment, la charrue à la main, tout est convenable à la prière. Les femmes ne peuvent point entrer dans les mosquées ; selon l'alcoran, elles causeraient aux hommes des distractions inévitables. — Dites plutôt, répondit un jour une Musulmane, que les hommes ne nous veulent point dans leur compagnie, parce que nos prières feraient plus d'effet que les leurs. Les prières que les femmes font dans les maisons ne sont pas exaucées, même du ciel. — Les Turcs prient le samedi pour la conversion des

juifs ; le dimanche, pour celle des chrétiens ; le lundi, pour les prophètes ; le mardi, pour leurs saints et pour leurs prêtres ; le mercredi, pour les morts, les malades et les esclaves ; le jeudi, pour le monde entier ; le vendredi, pour obtenir des grâces. Les pauvres demandent l'aumône de la manière suivante : — Je prie Dieu de remplir la bourse de ceux qui me donnent de quoi remplir mon ventre.

Les Turcs croient que le temple de la Mecque a été bâti par Abraham, et que Moïse est enseveli auprès de Constantinople.

Leur respect pour les fous va jusqu'à l'adoration, parce qu'ils les considèrent comme des personnes inspirées. Ils prodiguent à ces infortunés les soins les plus attentifs et la charité la plus compatissante. Personne n'ose les contredire, ni leur refuser la moindre chose. Toutes les maisons leur sont ouvertes; ils disposent de la table du Grand-Visir, du Muphti, et du Grand-Seigneur même. Malheur à celui qui les insulte ou les outrage! Ils parcourent les rues avec la même liberté que s'ils jouissaient de toute leur raison. Ces égards que l'on a pour eux font qu'il y a peu de fous en Turquie, et empêchent que ceux qui le sont ne deviennent furieux ou dangereux. Je suis persuadé que si on supprimait parmi nous l'hôpital des fous, le nombre ne tarderait pas à en diminuer ; il en serait de même des malades si on supprimait les autres.

hôpitaux. Qui aurait jamais dit à Erasme, lorsqu'il faisait l'éloge de la folie, que les Turcs seuls seraient si bien d'accord avec lui?

Le mariage des Turcs est un contrat purement civil. Les femmes n'ont pas la liberté de demander le divorce aussi souvent que les hommes ; il n'y a que trois cas où elles puissent le faire. Quand le mari est adonné au vice contre nature ; quand la nuit du jeudi il ne satisfait point au devoir conjugal; enfin s'il est impuissant. Dans le premier cas il suffit que la femme se présente au cadi et qu'elle mette ses babouches sens dessus-dessous. La dot ne se paie point au mari par les parens de la femme ; mais au contraire à la femme par les parens du mari. Après la bénédiction du prêtre ou du curé elle est conduite en triomphe à la maison de l'époux, à la porte de laquelle les conjoints se voient pour la première fois. Le mari va le premier au lit nuptial, ensuite on y conduit la nouvelle épouse. La cérémonie ne se termine pas là : les jeunes filles apportent le premier jour des nôces une ceinture remplie de nœuds si serrés et si multipliés que souvent il faut y employer deux ou trois heures pour la dénouer. Cette fonction est réservée au mari, qui ne peut ni la casser ni la couper, et cette œuvre de patience caractérise la première preuve d'amour.

L'adultère est condamné par l'alcoran ;

mais celui qui accuse sa femme sans pouvoir en donner de preuves, reçoit cent coups de bâton. Au défaut de témoins, le mari est obligé de jurer cinq fois, et à la dernière d'ajouter : « Que je sois maudit de Dieu, si « je ne dis point la vérité! » La femme peut se justifier de même par cinq sermens, en disant au dernier : « Mon Dieu, faites-moi « périr, si mon mari dit la vérité! »

Les Musulmans ont dix ou douze ordres religieux, infiniment plus austères que les nôtres. Ils sont tous occupés à prier, et vivent en grande partie d'aumônes. Nous croyons, me dit un jour le prieur d'un de ces couvens, que Moïse était un plus grand prophète qu'Abraham; le Christ plus grand que Moïse ; Mahomet plus grand que le Christ ; mais nous ne nions point qu'il ne puisse en naître un autre plus grand que Mahomet : jusqu'à présent il n'est point encore venu ; mais quand il naîtra, il sortira infailliblement de l'Arabie et d'un de nos derviches. — C'est donc pour cette raison, lui répondis-je, que dans l'Arabie et dans les contrées voisines, les Derviches peuvent à leur gré caresser toutes les femmes qu'ils rencontrent, et par-tout où ils les rencontrent? — Comment refuser, me répliqua le prieur, de se prêter à une œuvre aussi méritoire? Qui sait si de cette union fortuite ne doit point naître le prophète destiné à corriger

les erreurs nouvelles répandues dans le monde et à ramener les hommes à leur première vertu ? Selon toutes les apparences, nous regardions comme certain, il y a dix ans, que ce prophète, ou au moins son précurseur, était né au Caire : mais nous fûmes trompés dans notre attente ; l'enfant mourut à l'âge de sept ans.

Pourquoi Mahomet a-t-il défendu aux Turcs les sciences, continuai-je à demander à ce religieux ? — Mon fils, me répondit-il, Mahomet ne les a point défendues, mais il les a rendues difficiles. Nous avons aussi de ces oisifs qui s'amusent à compter les étoiles, qui savent au juste où est l'Angleterre, la France, Venise. Mais dites-moi, y a-t-il quelque science véritable sur la terre ? A quoi servent aux peuples tous ces mensonges ? Voyez ce que Moïse a gagné en donnant aux Juifs les sciences et les arts, elles n'ont servi qu'à les rendre pires qu'auparavant. Il est vrai qu'il y a une très-grande différence entre Moïse et Mahomet; mais enfin.... Le drogman qui me servait, était un Juif au service de l'Angleterre. En entendant ce parallèle entre Moïse et Mahomet, le feu lui monta au visage. Il prétexta qu'il était tard, interrompit l'entretien et nous fit partir.

Chaque quartier a son mollà ou curé, avec ses vicaires ; ces ministres servent à la circoncision et aux cérémonies funèbres. Aussi-

tôt que quelqu'un est mort, on le rase entièrement et on le parfume d'aloës pour en chasser les mauvais esprits. Les Mahométans croient que deux anges descendent du ciel pour faire mettre le mort à genoux dans la fosse et pour l'examiner. S'il est innocent, ils le conduisent en paradis ; s'il est coupable, ils le livrent à deux anges noirs pour le tourmenter. Quand le mort est enterré, le mollà impose silence aux assistans, et se mettant à genoux, il se couche sur le terrein et prête l'oreille pour entendre comment l'ame répond aux questions des anges. Vous vous imaginez bien qu'elle va au ciel ou en enfer, selon que les parens sont pauvres ou riches. La cérémonie terminée, le mollà appelle trois fois le défunt par son nom, pour s'assurer que son esprit a quitté son corps ; et n'obtenant aucune réponse, il congédie l'assemblée. Il est à remarquer qu'en appelant les trépassés, les Turcs ne se servent point du nom que portait le père du défunt, comme dans les actes civils, mais de celui de sa mère. Devant Dieu, disent-ils, il ne faut pas tromper ; la mère est sûre, mais on ne peut pas dire la même chose du père. Après ces épreuves, l'ame doit en subir une autre bien plus terrible et bien plus périlleuse. Pour arriver au paradis, il y a un pont, large au plus comme l'épaisseur d'un cheveu, au dessous duquel sont des précipices horribles. Les ames

doivent passer ce pont à cheval sur un de ces moutons que les Turcs offrent annellement dans leurs sacrifices. Un grand nombre de ces animaux bien forts et bien légers se présentent à ceux qui en ont sacrifié une grande quantité ; mais à l'entrée du pont redoutable, les autres ne rencontrent que des moutons faibles, pesans, et en petit nombre : c'est pourquoi, une multitude d'ames tombent dans le gouffre où elles demeurent englouties éternellement.

Que vous dirai-je du paradis des Mahométans ? Le législateur l'avait enrichi de tout ce que l'imagination a de plus séduisant et de plus voluptueux : fontaines, bocages, fleurs, kiosques, lacs, collines, oiseaux, danses, concerts, bains de lait et d'ambroisie, parfums délicieux, jeunes gens charmans, houris ravissantes, jeunesse éternelle, éternels plaisirs..... si tu en veux une peinture, lis les Lettres Persanes, Anaïs dans la lettre 141 de Rica à Usbeck, en fait la description à ses compagnes. Mais en voilà assez sur la bisarre religion des Turcs : passons à leurs mœurs.

En te disant qu'ils ont une haine naturelle pour tout ce qui n'est point Turc, que leur mépris pour nos usages, nos lumières et nos sciences, égale cette aversion ; qu'ils enferment leurs femmes, qu'ils courtisent de préférence leur propre sexe, qu'ils sont fiers de leur ignorance, je crois t'en avoir donné une

idée suffisante ; tu vas les juger cependant par un dernier trait. Nous détestons avec raison la traite des Nègres ; mais enfin, notre orgueil regarde ces infortunés, eu égard à la religion, l'esprit et la civilisation, comme très-différens de nous et très-approchans des animaux. Que dirais-tu si je t'apprenais qu'il vient tous les ans en Turquie des vaisseaux entièrement chargés de ces Musulmans, que des Musulmans arrachent du Sénégal, que des Musulmans vendent, qui sont achetés par des Musulmans ; enfin qu'on les garde la chaîne aux pieds, qu'on les bâtonne et les tue comme des esclaves ? Tout ce que tu dirais si les nations méridionales de l'Europe voulaient établir une traite de Laponiens ou de Sybériens ; en un mot, avons-nous pris cette coutume des Turcs, ou les Turcs l'ont-ils prise de nous ? Pour notre honneur, laissons cette question indécise, et passons à autre chose.

Je t'ai dit dans une lettre précédente que les Maïnotes qui vivent dans le pays des anciens Euterolaconiens, en ont, en quelque manière, la rudesse et les mœurs. Je veux te parler maintenant d'un autre peuple, vingt fois plus nombreux que les Maïnotes, et qui habite les montagnes voisines ; c'est le peuple albanien. Tu sais qu'on le désigne par ce nom qu'il a apporté d'ailleurs, et que c'est pour cela que la province où il est, s'appelle *Albanie*. Tu me demanderas d'où il vient?

voici ce qu'en disent Laconicus et Stephanus: « La nation albanienne, la meilleure qui se » trouve parmi les Grecs, s'est rendue dans » cette contrée des environs du mont Al- » bane et de ce pays de l'Orient situé entre » l'Arménie et la Colchide. Elle a pris son » nom ou de la montagne ci-dessus, ou de la » couleur blanche de ses cheveux et de sa » peau. La province qu'elle habitait commen- » çait au Levant depuis la mer Caspienne, » et s'étendait au Septentrion jusqu'aux Palus » Méotides. Elle vécut d'abord indépendante, » puis elle subjugua une grande partie de la » Grèce ; elle fut assujettie à l'empire des » Médes; ensuite elle passa sous celui des » Macédoniens et des Romains. Trajan ac- » corda un roi aux Albaniens, mais il leur » fut ôté par le kam des Tartares. Une grande » partie de ce peuple fut conduite dans le » Péloponèse, où il n'eut cependant point » de domicile fixe. Une autre partie alla » en Macédoine, où on leur assigna pour » capitale la ville de Durazzo ; ce furent » eux qui servirent sous Scanderbeck.»

Indépendamment de son origine, ce peuple offre deux particularités qui le rendent intéressant aux voyageurs, je veux dire, son costume et son langage.

Le premier est absolument celui des anciens soldats romains : les jambes nues, un cothurne, une cotte d'armes qui va de la

ceinture jusqu'aux genoux; la poitrine couverte d'une cuirasse qui était de fer chez les Romains, et qui est de velours chez les Albaniens; le col et les bras nuds, un glaive large et court pendu au côté; enfin le corps robuste, le maintien fier, et la barbe achèvent la ressemblance. Ainsi il semble que ce costume se soit conservé comme le seul reste de ces fameuses légions qui conquirent l'Univers. Et dans quel endroit? dans les montagnes de l'Albanie. Si je pouvais hasarder une conjecture, je dirais que les Albaniens prirent ce costume des soldats romains, qui dans l'invasion des Scythes s'enfuirent de l'Illirie dans la Macédoine et dans l'Epire, et qui à mesure que les Barbares s'emparaient des pays méridionaux et maritimes, allaient se réfugier dans les bois et sur le sommet des montagnes. Les Albaniens, en empruntant leur costume des Romains, empruntèrent de même leur langue des Illiriens. Quoiqu'ils soient la plupart Mahométans, ils ignorent absolument la langue turque; leur idiôme n'est ni le grec vulgaire, que parlent les Grecs qui vivent avec eux, ni l'esclavon qui est celui d'un autre peuple limitrophe: l'idiôme albanien est un langage à part qui ne ressemble à aucun autre. Ne pourrait-il pas se faire que ce langage fût proprement l'illirien, qui se serait transmis aux Albaniens de la même manière que leur costume? Quant à la langue illi-

rienne, il me semble qu'il n'y a rien de plus ridicule que de soutenir que les nations du Nord, descendant vers le Midi, l'aient prise des peuples subjugués plutôt que de leur donner la leur, comme ont fait les Saxons aux Anglais, les Arabes aux Espagnols, etc. Il me paraît donc plus raisonnable de croire que la véritable langue illirienne s'est perdue dans l'invasion des Daces et des Scythes, ou que si elle se conserve, c'est précisément celle que parlent les Albaniens. Je ne manquerais pas d'autorité et des raisonnemens pour appuyer ce sentiment; mais je ne veux point m'occuper de cet objet. J'ai rempli mon but; je me suis soulagé de l'ennui qui m'opprimait depuis mon dernier voyage, et me suis mis en état d'en entreprendre un plus long et beaucoup plus intéressant. De l'Agro corinthien j'ai vu dans l'éloignement la citadelle d'Athènes.... Adieu, je vais me disposer à mon départ.

LETTRE XLIII.

Livadie.

Après avoir parcouru le Péloponèse, enfin il est tems de voir la Béotie, de visiter la terre sacrée de l'Attique, et ensuite Athènes. Tel était le but de mon voyage, ayant résolu de revenir dans le courant d'octobre prochain en Italie. Avec deux lettres de recom-

mandation pour un primat de Livadie que j'ai obtenues des consuls d'Angleterre et de Hollande, je suis parti de *Patras* pour *Aspraspiti*, et je n'ai mis qu'un jour à y arriver. *Aspraspiti* était un ancien port de Phocéens et s'appelait *Mycos* ; c'est aujourd'hui l'Echelle de la province. Au lieu d'attendre des chevaux dans une misérable chaumière, j'ai été voir le rocher d'*Anticyre*, qui forme l'entrée du port et qui en est éloigné d'un tiers de mille. Vous pouvez bien vous imaginer avec quelle attention et avec quels soins je me suis mis à chercher le fameux Ellébore qui y croissait autrefois. Ou cette plante n'y a jamais existé, ou elle a totalement disparu. Mais de quelle utilité serait-elle de nos jours? Depuis que l'on a perdu l'ellébore d'Anticyre, l'extravagance humaine est demeurée sans remède. J'ai été obligé de passer la nuit dans la petite barque sur laquelle je suis venu. Enfin voilà le soleil, voilà des chevaux, et je me mets en route pour Livadie.

En partant de la mer et montant pendant deux heures au milieu d'un vallon aride et étroit, sans qu'il soufflât le moindre zéphyr, ni que nous vissions la moindre plante, nous parvînmes à la cîme d'une montagne et au village de *Distomos*. Mais cette montagne n'est elle-même que le commencement d'une autre vallée entre l'Hélicon et le Parnasse. Distomos s'appelait autrefois *Ambrosso*. Un

Grec, régisseur du primat, avait eu ordre de me donner un logement : je me reposai chez lui, j'y pris un peu de nourriture, et une heure après je me remis à cheval.

Mon jeune ami, je ne puis mieux comparer la route que je fis pendant six heures qu'à celle que nous fîmes ensemble dans les Alpes depuis Chambéry jusqu'à Turin. La nature semble dans le même désordre, les montagnes sont aussi hautes, aussi anciennes et aussi escarpées. Les bois sont formés de pins sauvages et amoncélés ; leurs cîmes également couvertes de neige, et par-tout un aspect aussi antique et aussi désert. Une des choses les plus remarquables et que je ne veux point manquer de t'observer, c'est que ces montagnes ont toutes leurs couches inclinées vers le Midi, ou pour mieux dire vers le golphe de Lepante. Cette particularité est commune aux montagnes de la Morée, appelées *Vouni*, qui dans un sens opposé penchent sur la même mer. Qui sait si quelque tremblement de terre ou l'explosion de quelque volcan, dont on a perdu la mémoire, n'aura pas bouleversé le terrein, donné de l'inclinaison aux montagnes et ouvert l'espace qui forme ce golphe? En le considérant avec attention, il offre l'aspect d'un bassin où les eaux n'entrent que par une petite embouchure d'environ cent pas de largeur. La qualité des pierres et des productions est la même d'un côté comme de l'autre, et quoique

quoique dans les contours du golphe comme dans les montagnes de Livadie, on ne voie aucune production volcanique, cependant je suis sûr que pour peu que l'on creusât, on en trouverait facilement. Pour terminer ce qui concerne ce golphe, je te dirai qu'il éprouve un flux et reflux périodique de six heures en six heures; que pour l'ordinaire la mer ne s'élève pas plus de huit ou dix onces au dessus de son niveau habituel, mais que dans la pleine lune, elle s'élève à la hauteur d'un pied et demi. Je reprends ma narration.

Les montagnes qui tantôt disposées en amphithéâtre offraient un spectacle agréable et majestueux, tantôt coupées à pic, présentaient à la vue des abîmes épouvantables qui nous remplissaient d'horreur; les vallées et les fleuves qui disparaissaient, revenaient, se multipliaient sur nos pas; l'Hélicon et le Parnasse qui siégeaient pompeusement à nos côtés; l'industrie des hommes, qui de tems en tems se montrait dans des champs couverts de cotoniers et de vignes, rendirent mon voyage agréable et varié. L'œil jouissait, et le cœur était satisfait et content. J'ai vu à ma droite les restes de Thespis où étaient l'habitation de Phriné, le sanctuaire de l'Amour, et l'atelier de Praxitèle. Vis-à-vis, à mesure que l'on descend, les montagnes plus voisines s'abaissent et se séparent, les collines se couvrent de verdure, les routes sont plus fré-

quentées ; enfin on arrive à *Lébadée*, aujourd'hui Livadie.

On ne peut trouver personne en Europe qui fasse aux étrangers un accueil plus obligeant que le Primat de la Province, Gianacchi Locoteti, ni de femme plus belle que son épouse Anastasie. La douleur qu'elle avait de la perte qu'elle venait de faire de sa petite-fille unique, donnait à cette jeune grecque, un air de sensibilité qui rend toujours une beauté intéressante. Un objet semblable en Grèce, serait plus dangereux aux voyageurs modernes, que ne le furent aux anciens le lion de Némée et le sanglier de Calydon.

Lébadée était célèbre par l'oracle de Trophonius. Cet oracle rendait ses réponses dans un antre, au milieu d'un bois hors de la ville, et sur la cime d'une montagne ; en conséquence, il ne pouvait être dans la grotte qu'on m'a montrée dans un coin de Livadie sur le fleuve Hersine. Cette grotte n'est qu'une petite chambre de dix pieds carrés, taillée dans le roc avec une ouverture dans un coin, où sont plusieurs niches creusées dans la muraille pour y placer les offrandes. Le voisinage du fleuve, la largeur et la forme de cette grotte peuvent nous faire conjecturer que c'était la demeure consacrée aux bons génies et à la fortune, et destinée aux lustrations. C'est ici que le récipiendaire était

renfermé pendant trois jours; il y était servi par deux jeunes gens de la plus jolie figure, nourri avec les viandes choisies des victimes, et parfumé avec des fumigations d'aromates, et il n'en sortait que pour se purifier dans le fleuve,, et pour être introduit dans l'antre. Il y descendait les yeux bandés, ou pour mieux dire, on l'y entraînait de force. Là, ne voyant rien, qu'une lumière éblouissante, n'entendant rien, que des sons plaintifs et harmonieux, il finissait par s'endormir; et c'était pendant son sommeil qu'il recevait la réponse de l'oracle. J'ai cherché en vain le bois, l'antre et la montagne; le fleuve Hersine conserve encore ses eaux et son ancien nom; mais il n'a plus les mêmes propriétés. A sa source, il se partageait en deux branches que les Lébadéens appelaient, l'une de l'Oubli, et l'autre du Souvenir. Celui qui allait consulter Trophonius, était obligé de boire d'abord de l'eau de la source d'oubli, pour perdre le souvenir de ce qu'il avait vu jusqu'alors, ensuite de celle de la mémoire pour se rappeler de ce qu'il allait voir. Combien ces eaux ne seraient-elles pas nécessaires aujourd'hui en Europe! Ah! si elles conservaient encore leur ancienne vertu, je boirais des eaux de l'oubli; mais je suis sûr, mon cher, que tu boirais de celles du souvenir. Après avoir vécu longtems dans le monde, j'aimerais à l'oublier; mais toi, jeune encore, tu ap-

prendrais à le connaître. Les prêtres de ce dieu avaient si bien pris leurs mesures, que malgré l'imposture grossière de cet oracle, l'antre de Trophonius était un des lieux les plus fréquentés.

Mais j'ai visité un objet moderne beaucoup plus digne d'attention. Tu as connu avec moi à Trieste *Lambro Cazioni*; tu as peut-être vu de tes propres yeux à Cismès ce particulier pauvre, abandonné, ensuite persécuté par la Russie. Avec cinq petits bâtimens et cent vingt hommes il eut la hardiesse d'affronter l'escadre turque toute entière, et tu te souviens que sans une frégate française, il aurait défait ses quinze vaisseaux, pris le commandant, et fait prisonnier le capitaine Pacha. Tu sauras que *Lambro* est né à Livadie, et que j'ai parlé à sa mère. A la voir on ne lui donnerait pas plus de 50 ans, quoiqu'elle en ait 65. Elle vit du travail de ses mains, et montre le même courage qui nous a étonnés dans son fils. Je lui ai fait quelques questions à son sujet. — Il y a trois mois, m'a-t-elle répondu, que je n'en ai eu de nouvelles; je crains toujours pour sa vie, car il a beaucoup d'ennemis. Quoi qu'il en soit, je suis certaine qu'il finira d'une manière digne de sa valeur. — La mère de Thémistocle et d'Epaminondas n'aurait pu parler autrement. Dans le tems que Lambro faisait la guerre à l'Empire ottoman, les Turcs auraient pu se

prévaloir de sa mère pour le faire trembler; mais au lieu d'emprisonner cette femme ou de l'exiler, ils lui faisaient une pension: trait admirable d'humanité et de politique, qui devrait faire rougir toutes les cours d'Europe, même celles qui se vantent d'être les plus policées et les plus instruites. Enfin je pars de Livadie sans y laisser d'autre oracle à consulter, que Gianacchi Locoteti, ni d'autre divinité à adorer que sa charmante Anastasie.

LETTRE XLIV.

Chéronée.

Au nord de Livadie sont Arcomène et Chéronée, aujourd'hui deux villages appellés *Cupurna* et *Scrupi*. Le premier n'en est éloigné que d'une heure et demie de chemin, et l'autre d'un jour. Après avoir passé par le premier, je dirigeai ma course vers le second, et j'y arrivai le soir même. Scrupi domine sur une vallée de quatre à cinq milles de largeur et d'une longueur égale. —Venez avec moi, M. le Chevalier, vous reposer sur cette roche. Assis auprès du village, je l'ai contemplé comme une image de l'Elysée dont les poètes nous font de si belles descriptions. Le fleuve Céphise y roulant lentement ses flots, partage et arrose cette vallée. Les rives de ce fleuve sont verdoyantes et fleuries; toute la vallée

est couverte d'oliviers, de vignes et d'arbres de toute espèce. Les troupeaux paissent sur les collines; les collines sont couronnées de bois, et la cîme des bois couronnée de neige. C'est ici que naît ou que vient habiter la tranquillité. Qui sait si peut-être Corinne, rivale et vainqueur de Pindare, ne s'assit point souvent sur ce rocher pour y composer ses vers? Plutarque était de Chéronée, et peut-être vint-il lui-même, à l'endroit où je suis, méditer ses œuvres divines. La sensibilité et la morale coulaient de sa plume, comme le calme de cette vallée passait dans son ame. Je ne sais pourquoi les voyageurs oublient de s'arrêter devant les ruines de Chéronée; ils préfèrent de mesurer une colonne au lieu de se reposer sur les murs où Plutarque prit naissance.

Mais qui dirait que cette petite contrée qui semble l'asîle de l'innocence et du plaisir, a été inondée du sang de plusieurs milliers d'hommes, et qu'ici combattant d'abord avec ses propres enfans, ensuite avec des étrangers, la liberté de la Grèce rendit les derniers soupirs? Quels hommes se réunirent en cette vallée, et pour quelles causes différentes! Ici Agésilaüs subjugue Thèbes; ici le Macédonien artificieux surprenant les nations les plus intrépides, défait les Athéniens, et met en pièces le bataillon sacré des Béotiens. Ici Sylla longtems incertain de la victoire, bou-

leverse enfin les chars armés de faulx des Barbares, et met en fuite leurs armées: ici Xenophon, fameux dans l'Asie, ne refuse point de servir sous un roi de Sparte; Murena apprend ici à commander, Epaminondas et Pélopidas à venger leur patrie, Alexandre à conquérir le monde. Voilà le fleuve d'où l'on retira Agésilaüs couvert de blessures. Regardez ce détroit; c'est par-là que Démosthènes s'enfuit après avoir été l'auteur de la guerre. Voilà le mont Acontium; par-là s'échappa le général de Mithridate. Mais quelle différence entre ces deux fuites! l'un s'échappe avant tous les autres pour se cacher dans un rocher où, réduit au désespoir, il avale un poison mortel. Archélaüs fuit, mais c'est après toute l'armée; mais c'est pour susciter à Rome de nouveaux ennemis; mais c'est pour préparer à Sylla de nouveaux combats. Quelle différence pareillement entre les victoires ci-dessus! Sparte réduit en esclavage la patrie de Pindare, et souscrit à sa ruine par l'abandon de ses vertus. Philippe renvoie en liberté les prisonniers athéniens, et respecte la vertu malheureuse de ses illustres adversaires. Sylla passe ses ennemis au fil de l'épée, met le feu à Athènes, et la couvre de sang et de cadavres. Mais Philippe, tout ennemi qu'il est, se fait gloire d'être Grec, Sylla n'est qu'un tyran et un barbare des sept Collines. *Iorik*, ô toi qui as l'art de nous faire pleurer sur une

tabatière et sur l'esclavage d'un oiseau, quels sentimens tu aurais éprouvé à la vue de cette vallée et aux souvenirs qu'elle rappelle! quels sentimens ne nous aurais-tu point fait éprouver toi-même! En effet, quelles émotions n'inspire-t-elle point à toute ame sensible; et qui peut la contempler de sang-froid? Mais il est tems de me rendre à Thèbes; la Grèce est encore aujourd'hui la galerie la plus magnifique de l'Univers: chaque pas offre un tableau, chaque tableau un trait sublime d'histoire, et chaque trait d'histoire une leçon.

LETTRE XLV.

Thèbes.

MA chère T... je me réveille avec l'astre qui devance le jour, cet astre brillant comme vos beaux yeux et pur comme votre cœur, et à la suite d'un tartare ivre et grossier, je m'éloigne à toute bride de Chéronée. J'ai à peine jeté un regard sur le lac Copaïde, au bord duquel nous courions, aux tours bâties par les Espagnols, aux corbeaux blancs qui se rencontraient sur notre route, et après dix heures de chemin, fatigué, épuisé et pouvant à peine me soutenir sur mes jambes, j'arrive à *Stiva*, autrefois Thèbes. Toute cette nuit, mon imagination m'a laissé reposer en paix. La patrie d'Œdipe, d'Epaminondas et de Pin-

dare n'a fait sur moi aucune impression ; je ne me suis réveillé qu'au grand jour , mais plus fort et plus gai qu'à l'ordinaire. En compagnie de mon hôte , le docteur Simonetti Frioulien , je fus me promener dans Thèbes. D'abord on me conduisit à l'édifice que les voyageurs prennent pour la tour de Cadmus ; mais hélas! je n'y ai vu qu'un édifice carré, certainement moderne, et à côté, quelques gros massifs qui peuvent indiquer une muraille antique. Mais ces ruines même ne peuvent être la tour de Cadmus. Elle était dans la partie la plus élevée de la ville, et ces débris se trouvent dans la partie la plus basse. Si nous cherchions plutôt les murs d'Amphion ? La fable ne fut pas plus avare d'inventions pour Thèbes , que pour toute autre ville de la Grèce. Cadmus la peupla en semant les dents du dragon qu'il avait tué ; Amphion l'entoura de murailles au son de sa lyre. Mais cessons de nous occuper de la fable. Si Alexandre détruisit Thèbes , Cassandre , son successeur la rebâtit. Les premières et les secondes murailles ont disparu. Tout ce qui reste de Thèbes, se réduit à quelques ruines que l'on peut prendre pour des bains, et à la moitié d'une porte certainement antique. C'est une des sept portes par où l'on entrait à Thèbes. Elle est tournée vers l'Orient ; auprès est une petite chambre carrée toute de marbre et qui servait de corps-de-garde.

Ce monument indique évidemmeut que vous êtes à Thèbes. Ma chère T... vous ne pouvez vous tromper en croyant que c'est ici que se passèrent les scènes épouvantables d'Œdipe et de Jocaste.

Cette ville fut la première qui souffrit un siège; c'est contre ses murailles que les premières machines furent inventées. Enfin c'est ici que, dans le sang l'un de l'autre, Etéocle et Polinice assouvirent leur vengeance mutuelle. Leur mort eut lieu peut-être dans la plaine voisine. Peut-être c'est par cette porte qu'Œdipe prit la fuite, et par celle-ci qu'Antigone sortit pour chercher le corps de son frère. Quelle jouissance vous auriez eue de redire ici quelques-unes des stances étonnantes qu'a improvisées votre cher Gianni sur la mort de Polinice, et les scènes attendrissantes de l'Antigone d'Alfieri! Combien nous aurions versé de larmes, et combien nous aurions frémi à l'idée que ce lieu vit pendant plusieurs générations la famille de Laïus, cette famille si fertile en évènemens tragiques et la seule qui ait rivalisé en cruauté la race de Thieste et d'Atrée! Mais changeons d'objets. Si les amours odieux de Jocaste conviennent à la tragédie, ceux d'Alchmène et de Jupiter, qui eurent lieu pareillement ici, appartiennent à la comédie. Le personnage de Sosie offrira toujours et par-tout le sujet le plus comique. Plaute et Molière nous en ont donné la preuve.

Pourquoi, mon aimable amie, regardait-on les Thébains comme stupides et les comparait-on à tout ce qu'il y avait de plus grossier? Hercule, Bacchus, Pindare, Pélopidas, Epaminondas étaient thébains. Ces noms ne valent-ils pas bien ceux de Thésée, d'Aristide, d'Anacréon et d'Euripide? Il est vrai que, parmi les Grecs, les Thébains furent les derniers à rechercher la gloire, qu'ils négligèrent la philosophie et les sciences; mais leurs victoires à Delium, à Leuctres, à Mantinée, les égalent aux nations les plus célèbres; mais Bacchus et Hercule étonnèrent tellement l'Univers, qu'ils en furent adorés comme des dieux; mais Epaminondas et Pélopidas feront toujours l'admiration de la postérité; Pindare, enfin, Pindare, l'orgueil de la Grèce et la merveille du monde entier, est seul capable d'établir la réputation de son pays. Si tout cela ne vous suffit pas, lisez les lois de Thèbes : une d'elles défendait aux magistrats le commerce en détail, non-seulement pendant leur magistrature, mais dix ans même auparavant de l'obtenir. Une autre prononçait une amende contre les sculpteurs et les peintres qui ne traiteraient pas leurs sujets avec la décence convenable. Jamais Athènes, Argos et Corinthe ne firent rien de tel; c'est cependant l'exacte vérité. Les anciens et les modernes se sont accordés à nous peindre les Thébains comme un peuple lourd et igno-

rant. Alexandre, dans l'incendie de Thèbes, ne fit épargner que la seule maison de Pindare, et ce même poète, quand on chantait ses hymnes, engageait celui qui dirigeait les chœurs à faire en sorte qu'on oubliât le reproche de stupidité qu'on faisait aux Thébains.

Au reste, l'air de Thèbes est léger et élastique. La ville actuelle, qui est bâtie précisément au lieu où était l'ancienne, est située sur une éminence formant une pente douce sur une branche du Pantélicus. Elle domine une plaine couverte de petites collines disséminées çà et là sur sa surface, comme autant de tentes dressées sur le sol. A droite, sont de hautes montagnes enchassées l'une sur l'autre, qui éloignent l'horison et laissent voir l'Euripe et l'Eubée ; à la gauche, est le lac Copaïde, où va se perdre le Céphise et plusieurs autres fleuves, et qui lui-même paraît ne donner naissance à aucun. Derrière est le mont Otia, non moins célèbre que les autres par les marbres qu'il produit. La plaine riante par ses cultures variées ; le lac animé par une multitude d'oiseaux aquatiques ; les montagnes peuplées de troupeaux nombreux ; la couleur même, la légèreté, la santé, la beauté des Thébaines, ne devraient-elles pas nous faire juger favorablement de l'air de Thèbes ? Cette dernière preuve me semble démonstrative. Il n'y a point de femme ici qui ne parle aux yeux et au cœur. La vieillesse n'y com-

mence qu'à quatre - vingt - dix ans, et sur six mille habitans, il n'y a qu'un seul médecin et c'est le docteur Simoneti.

Le fleuve Ismène arrose comme autrefois les murs de la ville ; les temples, qui en décoraient les rives, sont détruits, mais il n'en est pas de même de la superstition. Les anciens Thébains adoraient jadis le tombeau de Zetus dont, selon eux, la terre disséminée dans les campagnes suffisait pour leur donner la fécondité. Les Thébains modernes adorent le tombeau de St. Luc, placé dans une petite chapelle mesquine. Par un nouveau prodige de crédulité, ce tombeau, qui ne fait pas moins de miracles aujourd'hui au nom de l'évangéliste, est un sarcophage grec, d'un ouvrage médiocre, dont l'inscription indique qu'il fut érigé pour Nédyme, fils d'Adée l'Italique. Si les Grecs ici sont superstitieux, les Turcs ne le sont pas moins, et ils sont tout aussi ignorans. Sur la fontaine Edipodie, qui coule au même endroit où elle était au tems d'Œdipe, se lit l'inscription suivante. *Seich Mollà, le plus grand saint parmi les sectateurs de Mahomet, fit sortir de terre, d'un coup de pied, cette fontaine. Thébains, si vous êtes reconnaissans, adorez comme un saint Seich Mollà.* Cadmus pouvait - il jamais imaginer, il y a trois ou quatre mille ans, que sa fontaine pût subir un jour une pareille métamorphose ?

LETTRE XLVI.

L'Aulide et l'Euripe.

AVANT de retourner sur nos pas pour aller à Athènes, il faut continuer la route et voir le passage des Thermopyles. La crainte des voleurs de la Romélie, qui remplissent les chemins, me détermina à y aller par mer en passant par Zaïtun : j'aurai l'avantage de traverser l'Aulide et de naviguer sur les eaux mystérieuses de l'Euripe. Je suis parti tard de Thèbes et je me suis arrêté le soir au village de Scamino, qui est l'antique *Sycamiñon.* Le jour d'après j'ai passé l'Osope ; j'ai observé le port de Bathy dont parle Strabon, et avant dîner, je suis parvenu en Aulide. Je n'en disconviendrai pas : après la lecture d'Homère dont le poëme m'avait exalté l'imagination, ce lieu si célèbre devint petit à mes yeux, et perdit son enchantement. Une vingtaine de Grecs y exercent le métier de bateliers, mais la ville, les temples, le nom même, tout est détruit, tout a disparu. J'avais peine à croire que j'étais en Aulide en pensant à tout ce que les poètes et les historiens en racontent. Comment purent s'amonceler dans cette petite baie douze cents vaisseaux et cent mille hommes que trente rois conduisaient sous les murs de Troye ? Cependant

voilà l'Eubée, voilà les ruines de Calcis, l'Euripe; voilà le port, la terre d'Aulide ou des *Potiers* de la Grèce. C'est donc ici que se réunirent la flotte et les armées d'Agamemnon? c'est ici que les vents les retinrent; ici que l'ignorance accusa les dieux de ce retard; ici que le fanatisme demanda une victime et que l'ambition la lui fournit....... Il me semble entendre Iphigénie, montant à l'autel les larmes aux yeux, répéter toute tremblante :

Ciel! pour tant de rigueurs, de quoi suis-je coupable?

Il me semble voir Calchas retirer de son sein le couteau encore fumant, Ulysse sourire, Agamemnon se cacher la tête de son manteau, et l'armée entière en silence regarder ce sacrifice sans l'approuver, ni l'empêcher..... La barque est prête, les dieux de la Grèce me favorisent plus que le roi des rois, et sans autre sacrifice que celui de vingt piastres, je m'embarque et je vais de l'Aulide à Zaïtun.

Savant A... il vous importe peu que j'aie été en Aulide, mais, sans doute, vous prendrez intérêt à ce que je vais vous raconter de l'Euripe.

Cette mer, qui présente aux naturalistes un phénomène très-singulier, est comprise entre l'île de Négrepont et la Romélie, autrefois l'antique Béotie et la Locride; elle n'a pas plus d'environ trente-cinq milles; tout ce qu'elle a de curieux se trouve au centre, c'est-

à-dire, entre les deux pointes de la Béotie et de la Calcide, réunies par un pont qui n'a guères que vingt pas de largeur. C'est là que l'on voit ce fameux flux et reflux qui varie tous les jours du mois et toutes les heures du jour ; il diffère de celui de l'Océan et de la mer Adriatique : il a cela d'étonnant qu'il ne rend point en se retirant ce qu'il a apporté en croissant. Je l'ai traversé de nuit, et je ne puis vous en parler que sur le rapport de mes matelots, mais ils étaient de Zaïtun, et par leur état obligés de traverser le détroit plusieurs fois par mois.

Cette mer n'a point de mouvement réglé, il semble que son cours soit périodique dans les deux derniers jours de la lune ; mais quand cet astre se renouvelle, l'eau tantôt croît, tantôt décroît, va et vient jusqu'à cinq, neuf et même douze fois par jour. Cela a lieu sans qu'aucun vent impétueux ou toute autre cause connue puisse déranger ses folies : c'est ainsi que les matelots appellent son cours irrégulier. Dans sa plus grande force, elle sort avec impétuosité de l'Archipel, et n'y retourne que lentement et par degrés : ainsi le reflux est beaucoup plus long que le flux ; cependant il est quelquefois très-rapide, savoir dans les deux jours de la pleine lune : enfin, l'eau s'élève jusqu'à trois pieds et demi, et même quatre dans les deux jours de son plus grand période ; mais elle ne s'abaisse jamais à proportion

portion dans son déclin qu'après un long intervalle. Je sais bien que cette narration ne s'accorde point avec celle de Suidas, de Pomponius-Méla, de Tite-Live et de Pline; je sais qu'elle est contraire à tout ce que disent les physiciens et les voyageurs modernes; mais je n'ai en vue aucun systême, et je ne fais que rapporter exactement ce qui m'a été raconté. La vérité peut bien être ignorée par des gens simples, mais elle n'en est jamais altérée, et une expérience de quarante ans ne doit point être sans autorité, de quelque part qu'elle provienne. D'un autre côté, je réfléchis qu'Aristote, accoutumé à observer avec soin ce qu'il avait sous les yeux, ne put rien découvrir de certain à ce sujet: sa tête en fut, dit-on, bouleversée, et l'on prétend qu'il s'y jeta, comme Empédocle, dans l'Etna, pour en découvrir le secret. Au reste, je ne cherche point à expliquer ce mystère dont j'abandonne l'examen aux physiciens et aux naturalistes. Pour moi, me voilà sur la baie de Zaïtun, et j'ai déjà oublié l'Euripe et son phénomène. Pourquoi m'arrêter à Zaïtun? Uniquement pour y dormir; car ce pays n'offre rien d'intéressant, et je ne saurais même vous dire quel était autrefois son nom. Je soupire après le retour du soleil avec autant d'impatience qu'un amant après l'arrivée de la nuit. Ah! combien les émotions du cœur sont délicieuses après les froides spéculations de l'enten-

dement! Cette longue dissertation sur l'Euripe va doubler le plaisir que j'attends aux Thermopyles.

LETTRE XLVII.

Thermopyles, Marathon.

Vous qui vîntes naguère avec moi déplorer le sort de la Grèce et voir après quels efforts sa liberté succomba à Chéronée, venez aujourd'hui observer par quels prodiges cette même liberté se soutint autrefois, et quelle vertu sublime Philippe et Sylla anéantirent.

J'ai dirigé ma route vers le Midi, et j'ai traversé le Sperchius. Ce fleuve est large, majestueux, intéressant; mais ce n'était pas là l'objet que je cherchaïs. En détournant à droite vers l'Orient, je me suis trouvé entre la mer et l'Oëta, aujourd'hui Coumaïta. Cette montagne célèbre par l'apothéose d'Hercule, et la plaine délicieuse qui est entr'elle et le Sperchius, auraient pu arrêter tout autre voyageur qui n'irait pas aux Thermopyles; mais j'en avais déjà aperçu le détroit; je laisse le site où étaient jadis les temples, où sont encore les eaux chaudes et thermales, et me voilà au célèbre passage.

Non.... ce n'est point ici le Capitole, ce ne sont point les Propilées, ce ne sont point les ruines de Palmyre ou de Babylone; le sol

que je foule aux pieds n'est point celui d'Actium, de Pharsale ou de Cannes; mes yeux n'admirent point ici un monument pompeux, ni l'ouvrage de cent siècles; on ne décida point ici de la conquête du monde : je ne vois devant moi qu'un précipice, au dessus de ma tête qu'un rocher énorme, et je ne marche que dans un étroit sentier, environné du silence : mais à l'aspect de ce rocher, à l'aspect de cet abîme, une voix retentit au fond de mon cœur et me dit que je suis au lieu le plus respectable de l'antiquité, sur le passage des Thermopyles. Guerriers de toutes les nations et de tous les siècles! ô vous, qui avez aspiré à la gloire, et qui croyez l'avoir obtenue, ô combien il vous manque encore pour atteindre à ces héros qui moururent ici en luttant contre la fortune, la trahison et la mort! Des torrens de Barbares sortis de l'Asie, inondent l'Europe; ils se précipitent, ravagent les contrées, volent à la victoire sur les pas d'un roi jeune, impétueux et puissant. Tout cède, la Grèce tremble, Lacédémone seule résiste; et comment? Elle envo.e aux Thermopyles, contre Xercès et trois millions de soldats, trois cents hommes et un roi pour les commander: mais ce roi était Léonidas, et ces trois cents hommes étaient des Spartiates. On les eût pris pour ces dieux tutélaires qui, sous des formes humaines, venaient jadis au secours de la Grèce, si leur trépas ne les eût élevés au dessus des dieux même.

Vous savez que ce n'est point ici qu'ils moururent, que ce fut sur la place de Sparte, sur cette place où avant leur départ leurs mères, leurs épouses, les magistrats assistèrent à leurs funérailles, et où tous ensemble firent le serment de vaincre ou de mourir. Appréciez maintenant les actions des hommes les plus célèbres, et voyez combien César, Scipion, Annibal, Thémistocle lui-même s'éclipsent auprès de Léonidas et de ses compagnons. L'exagération a toujours enflé les victoires; la fortune, le nombre, le savoir du général, les fautes de l'ennemi, décident souvent du sort d'une bataille; mais toutes les histoires sont d'accord sur celle-ci. La gloire des Spartiates est due toute entière à leur seul courage; il est indubitable qu'ici ces trois cents hommes soutinrent seuls le choc de trois millions de Mèdes, et que sans la trahison d'Epialtes, ils les eussent vaincus, et que dès-lors la Grèce était délivrée.

Il y a 2278 ans, ici, sur ce sentier où l'on compte à peine six pas, sur ces rochers où je m'assieds, des milliers d'esclaves expirèrent sous le glaive des Lacédémoniens; c'est ici que parmi la terreur et la confusion, leurs bataillons nombreux se précipitèrent l'un sur l'autre dans les flots. Voilà les plaines de Trachide où l'action devint générale, et plus loin, les ruines d'Alpenum, où les Spartiates forcèrent le camp même des ennemis. Ce fut là

qu'ils pénétrèrent jusques dans les tentes de Xercès, là où moururent les deux frères du roi, où Xercès lui-même chercha son salut dans la fuite, où enfin attaqués de front et par derrière, les Lacédémoniens mêlèrent leur sang généreux à celui des Barbares, et moururent tous!..... Que cette mort est sublime aux yeux du philosophe! elle surpasse même leur triomphe! Vaincre en employant des moyens puissans, cette victoire peut honorer des femmes; mais tenter l'impossible, cette gloire est réservée aux héros.

Pourquoi les souverains qui fondent des collèges et des écoles pour exercer la jeunesse au métier des armes, n'envoient-ils point des élèvès de Mars visiter les Thermopyles? c'est sur ces rochers immortels qu'ils se formeraient au courage; oui, au courage, à cette force d'ame qui seule franchit tous les obstacles et qui s'acquiert surtout par l'exemple. Leurs cœurs brûlans, et avides de se signaler, après avoir palpité au récit d'une si belle action, s'échaufferaient à la vue de ce lieu célèbre, ils apprendraient tous à combattre en braves, à vaincre en héros, et à mourir en Spartiates.

Je ne suis point un guerrier, mais en cet instant, voyant d'un côté la haute cîme de l'Oëta qui se perd dans les nues, de l'autre, un gouffre immense où la mer s'élance, se brise et s'engloutit, mon cœur tantôt effrayé par cet aspect, tantôt attendri par le souvenir

de cet héroïsme incroyable, s'élevait au niveau de l'homme le plus intrépide ; j'étais comme entraîné au dessus de moi-même ; une flamme inconnue embrâsait mon sein ; je brûlais de finir mes jours aux Thermopyles, je me sentais capable de tout entreprendre et de tout oser. Mais où sont ceux qui approchent de ce sanctuaire glorieux? Jamais guerrier n'y porta ses pas : on n'y voit que quelque voyageur obscur qui vient l'admirer et y offrir en secret son encens et ses vœux. Périclès lui-même qui vanta le courage de ses soldats dans les premières années de la guerre du Péloponèse, s'est tu sur l'exploit des Spartiates aux Thermopyles. Cependant, sans leur effort sublime, la Grèce aurait-elle eu le tems de se réunir? Thémistocle et Pausanias auraient-ils vaincu les Perses? Si les victoires de Marathon, de Salamine, de Platée appartinrent à des héros, celle-ci appartient à des dieux.

L'ame échauffée de ces images, je m'éloigne à regret, j'abandonne enfin les Thermopyles qui ont produit en moi une foule de sensations nouvelles, je retourne à Zaïtun, je repasse l'Euripe et en quatre jours j'arrive aux plaines de Marathon. Ne vous en étonnez point ; en descendant des Thermopyles, la victoire des Athéniens fut moins brillante à mes yeux ; j'ai passé, sans beaucoup d'émotion, sur des ossemens épars çà et là, et parcouru, presque avec indifférence, plus de dix inscriptions que l'on y

lit encore. Les récits pompeux des Athéniens, les hymnes de leurs poètes, les tableaux de leurs artistes ne sont à mes yeux qu'une vaine pompe et un effet de l'enthousiasme. Douze mille Athéniens défirent à Marathon trois cent mille Perses, mais ils combattaient, soutenus par l'assurance de vaincre, par la possibilité de la retraite et sous les yeux même d'Athènes; mais les trois cents Spartiates, loin de Lacédémone, sans autre espoir que de vendre chèrement leur vie, osèrent, aux Thermopyles, arrêter et combattre une armée de trois millions d'hommes.

Je ne croirai plus à la supériorité des Athéniens que lorsque je serai dans Athènes. Me voici déjà dans l'Attique; déjà j'aperçois le mont Hymette; mon esprit et mes sens ont besoin de repos. Je vais passer la nuit dans le village de Ticorite, aujourd'hui *Calivisto-Sully.* Demain je me rendrai à Athènes.

LETTRE XLVIII.

Arrivée à Athènes.

OUBLIEZ, ma chère, tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, ou pour mieux dire, oubliez tout ce que vous avez entendu, lu et vu des plus grandes villes de l'Europe. Ce que l'on éprouve en allant à Athènes, ne peut être senti nulle part. Ce n'est point, comme à Rome,

le tombeau de Néron, ni comme à Naples, les flammes du Vésuve, qui l'annoncent; c'est le mont Hymette, célèbre par son miel délicieux, le Pantelicus renommé par ses beaux marbres; c'est ce ciel serein et azuré, qui, jadis, inspirait tant de gaieté aux Athéniens; c'est de toutes parts la verdure des oliviers et le chant harmonieux des oiseaux, qui, au défaut des anciens habitans, semblent faire les honneurs de leur séjour. Oui, ma chère, mes vœux sont accomplis; le sol où je suis est le sol de l'Attique. Parmi tant d'émotions, mon premier sentiment a été celui de l'étonnement. Cet espace étroit qui n'a pas plus d'environ cent milles de tour, ni plus de deux cent vingt-huit milles carrés de surface, contenait jadis cents quatre-vingt-dix peuples, quatre cent mille esclaves et à peine cent mille citoyens. Mais ce fut de son sein que sortirent les nombreuses colonies qui peuplèrent l'Archipel et l'Asie, ainsi que les armées formidables qui vainquirent Darius et Xercès. Jettez les regards sur les ruines de Garguetum, de Peanium, de Céphisse, de Philas; c'est là que naquirent Epicure, Démosthènes, Ménandre, Euripide; répandez quelques larmes sur celles de Coïlée; Thucidide y fut enseveli. Adorez celles d'Alopéeki, c'était la patrie de Socrate. Cette tour qui s'élève à votre droite sur les cîmes du Parnetum, est l'antique Philos d'où Trasybulle, fixant la ci-

tadelle d'Athènes, jura la perte des trente tyrans et accomplit son serment. Voilà le village de Paléum-Lambrica sur l'ancienne tribu de Lambra. Voilà les montagnes d'Eleusis et du Laurium, célèbres par les mystères de Cérès et leurs mines d'argent. Enfin, voilà l'Euridan et l'Illissus, la place où était l'académie, le chemin du Pirée ; voilà les murs et la citadelle d'Athènes.

A ce nom seul ne sentez-vous pas tout ce que le cœur peut sentir de plus délicieux, tout ce que l'esprit peut concevoir de plus sublime ? Imaginez maintenant ce que j'éprouve, moi qui suis devant cette ville fameuse, qui la vois et qui la touche. Il m'est impossible de vous rendre ce qui se passe en moi. Chaque coup-d'œil est une sensation ; mon cœur palpite à chaque objet, et chacune de ces palpitations est une jouissance. O Athènes! salut. J'adore la terre où tes murs s'élevèrent; j'adore le ciel, les rochers, les plantes qui t'environnent. Salut, ô mère de la vertu et du savoir, des arts, et du goût, de la valeur et des grâces. Je te salue, Athènes, véritable berceau de la liberté! Après deux mille ans, un habitant de la Sicile vient te visiter. Je ne nomme point ma patrie ; à son nom, le courroux réveillerait peut-être quelques-uns de tes enfans dont je foule ici les cendres. Reçois-moi avec cet abord gracieux avec lequel tu accueillais jadis les étrangers qui ve-

naient contempler tes portiques, admirer les monumens de ta gloire et s'instruire à l'école de tes sages. Hélas! ils ne sont plus, mais leur voix retentit encore. Je l'entends, elle répète les maximes immortelles qui éclairèrent l'Univers... Discours superflus! Mon œil ne peut se fixer sur un seul objet, ni mon esprit s'occuper d'une seule pensée. J'entre par la même porte où entrèrent jadis les vainqueurs de Marathon. Je me laisse conduire par mon cheval chez le consul de Venise, ou plutôt mon corps y est emporté, mais mon esprit parcourt Athènes. Je vous jure que, pendant tout le trajet, je ne me souviens pas d'avoir vu un seul Turc, je ne sais même de quelle manière j'ai abordé mon hôte ni quelle réception il m'a faite. A peine arrivé, je m'esquive et mon interprète me suit.... Mais où donc aller? Athènes saccagée par les Macédoniens, par Mithridate, par Sylla, par les Scithes; Athènes, devenue l'héritage d'un Barbare, conserve encore les monumens les plus étonnans de l'antiquité; son seul nom se fait respecter ici plus que ne se sont fait respecter à Rome la puissance des Césars et les anathêmes des Papes! Le péristile du Parthenon, le temple de Thésée, la lanterne de Démosthènes, la tour des Vents, la porte Adrienne, une muraille du théâtre, le stade sont encore intacts, mais le voyageur n'a pas la liberté du choix,

et l'Acropolis est le premier objet qu'il doit contempler.

Cette roche, inaccessible de trois côtés, s'élève sur l'ancienne et la nouvelle ville; c'est là que Cécrops et Thésée réunirent les habitans de l'Attique. Elle est environnée de murailles que Thémistocle fit relever après la victoire de Salamine. C'est sur ce rocher que s'élève pompeusement le temple de la Vierge, le Parthenon, conception de Periclès et chef-d'œuvre de l'art. Cette forteresse, ces murs, ce temple frappent les regards dès qu'on met le pied dans l'Attique. Le voyageur peut à son gré considérer tout ce qui l'environne, mais jamais il ne les perdra de vue, jamais, à moins qu'il ne soit stupide et qu'il n'ait un cœur de bronze, s'il voyage pour s'instruire et pour sentir, jamais ces monumens ne sortiront de sa mémoire. Voilà les vingt piastres pour le commandant ottoman; entrons dans la citadelle.

LETTRE XLIX.

Athènes, la citadelle.

LAISSONS pour un instant le temple qui nous appelle si impérieusement, et observons. Cette statue d'Isis n'offre rien de rare, si ce n'est d'être restée pendant trois mille ans dans la même niche où elle se trouve maintenant.

Je reconnais ce ruisseau, c'est la source d'eau salée qui vient de la forteresse. Voilà la grotte de Pan, où Apollon reçut les faveurs de Creuse; les jeunes Grecques venaient y suspendre leurs offrandes. Aujourd'hui les pasteurs viennent y traire leurs troupeaux; continuons à monter. Jettons à la droite un regard sur l'Aréopage, sur le Pnix. Ici la muraille s'élève, elle m'en dérobe la vue; avançons. C'est ici qu'Egée se précipita, désespérant de revoir Thésée qu'il croyait mort. Voilà le théâtre sous mes pieds. Voilà la colline de Philopapus; voilà la mer. Tournons à main gauche; la scène change. Après avoir passé la seconde porte, on trouve l'escalier, maintenant bouché, par lequel on montait au temple de la Victoire sans aîles. Cette idée était digne du courage des Athéniens; ils croyaient par là que la victoire ne pouvait plus leur échapper. Le temple était petit et carré. Sur ses fondemens est bâti aujourd'hui le sérail d'un Turc; il faut se résigner. Quelques bas-reliefs que l'on rencontre sur la route à l'entrée de la troisième porte, et qui appartenaient à ce temple, me dédommagent du plaisir dont je suis privé. Quelle élégance! quelle vérité! On y voit le combat des Amazones et des Athéniens. Une figure est assise, et vous jureriez qu'elle se repose. Ce guerrier qui tombe, qui s'appuie sur son bouclier, qui fléchit le genou, est

vraiment animé ; mais il n'est pas dans l'attitude d'un suppliant. La guerrière triomphante le regarde, et son bras levé montre qu'elle n'est point encore sûre de la victoire. Ces deux figures, d'une perfection inimitable, sont répétées par l'artiste dans le même ouvrage. A quoi sert-il en effet d'inventer de nouvelles formes? Répéter ce qui est beau, n'est-ce pas le varier? Celui qui vous connaît, ma chère . . . . , et qui admire vos aimables filles, pourra concevoir la vérité de mon observation.

Mais, voilà devant cet édifice un autre monument, ou plutôt un autre prodige du génie des Grecs; les uns veulent que ce fût l'arsenal de Lycurge, d'autres la salle du trésor; d'autres enfin, celle des peintures du Polignote. Pour moi, je crois que c'étaient les Propylées. Pausanias les place en face du temple de la Victoire sans aîles; or, si celui-ci était à droite en montant au Parthenon, les six colonnes doriques qui sont en face, sont les restes des Propylées. En outre, suivant le même historien, aux cinq intervalles des colonnes répondaient cinq portes, lesquelles s'y voient encore aujourd'hui. Enfin, quel autre édifice pouvait coûter douze millions de nos livres? Les Propylées furent dédiés à Mercure Propyléen, qui était comme le gardien de l'entrée de ce temple. Pausanias qui avait

vu les plus beaux monumens de la Grèce, dit qu'aucun autre ne l'égalait en beauté.

Les colonnes sont d'un marbre aussi blanc que la neige. Le fini, l'élégance et la beauté des proportions le disputent à la blancheur. Ce portique qui conduisait au temple, était digne d'un si grand ouvrage; l'imagination commençait ici à s'exalter, et les Propilées préparaient l'ame à l'étonnement qu'elle devait éprouver à l'aspect du temple. Un mur élevé entre les colonnes, les couvre aujourd'hui presque jusqu'à la moitié. Allons voir le reste de l'autre côté. Les statues des fils de Xenophon étaient situées dans cet angle; ici proche était la salle des peintures de Polignote, il n'en reste pas le moindre vestige. Quelle perte pour la peinture! mais la sculpture, la philosophie, l'humanité en ont fait une bien plus grande en perdant les statues des Grâces, ouvrage de Socrate. Voilà le lieu où elles étaient. Moralistes austères, qui confondez la rudesse avec la vertu, rougissez! Socrate le plus sage de tous les hommes, Socrate sacrifiait aux Grâces, et il les avait sculptées de sa propre main. Mais que vois-je? pourquoi jetter à terre cette colonne? pourquoi la réduire en pièces? pour en faire de la chaux! Malheureux! Concevez - vous, sensible V...., l'indignation que me cause cette barbarie? Sous mes yeux deux ouvriers, disons mieux, deux bourreaux ont renversé

une colonne des Propilées que vous et moi, et toute l'Italie aurions adorée, et ils la brisent.....! Comment supporter cette vue? concentrant mon indignation, et dévorant ma douleur, je m'arrête encore un instant pour ramasser les fragmens d'un ouvrage aussi précieux qui va se perdre à jamais. On s'imaginerait, en voyant ces colonnes, qu'elles sont d'une seule pièce de marbre, il n'en est rien; elles se partagent en trois ou quatre morceaux, mais si bien polis et si parfaitement unis, que l'un ne passe pas l'autre de l'épaisseur d'un cheveu. Aucun ciment ne les lie; mais le vent, le soleil, la pluie et deux mille ans n'ont encore pu les désunir. Savez-vous d'où dépend cette solidité? savez-vous ce qui en rassemble si étroitement les pièces? Un morceau de cèdre d'environ un demi-pied d'épaisseur, enchassé dans le centre. Ce cèdre était couvert d'un vernis rouge, d'ocre de fer; mais à quoi bon le vernis, puisque cette emboîture ne devait point être exposée à l'air? Au reste, ce vernis s'est si bien conservé, la couleur en est si vive, le bois si pesant et si entier, que tant de siècles semblent n'avoir été qu'un jour pour lui. Le peuple grec était le seul qui travaillât pour l'éternité. Il ne pensait pas que jamais la main des hommes pût profaner ses ouvrages: il ne songeait ni aux Romains, ni aux Turcs.... Il oubliait jusqu'à la faulx destructrice du

tems. Quelle grandeur cette confiance même ne suppose-t-elle pas ! et avec quelle facilité on pardonne à un peuple qui, remplissant l'Univers de son nom, se trouve abusé par le sentiment même de sa gloire et de son immortalité ! J'ai pris un de ces morceaux de cèdre que je conserverai toujours comme un prodige de la nature et de l'art. Il est indubitablement du tems de Périclès ; la chose n'a pas besoin de preuve. Chaque fois qu'il me tombera sous la main, ma pensée embrassera en un instant l'espace immense qui s'est écoulé depuis la naissance de ce cèdre jusqu'à Périclès, de Périclès à moi, et de moi aux siècles à venir. Je me plairai à attacher sur un si petit objet l'idée de tant d'époques éloignées et fameuses, de tant de générations que les siècles ont englouties, de la magnificence d'Athènes, de l'éternité.

En sortant des Propylées, je rencontrai le Disdar Aga, ou commandant de la forteresse ; mais comme c'était par son ordre que l'on avait brisé cette colonne, je passai devant lui sans m'arrêter, et même sans le saluer.... Non, je me trompe : je lui lançai un regard si fier, que je me serais attiré sa vengeance sans mon interprète qui l'adoucit aussitôt en lui glissant très-à-propos vingt piastres dans la main. Je poursuivis donc mon chemin sans aucune crainte ; mais quand c'eût été Mahomet lui-même, qui m'eût menacé de

de me faire empaler, je n'aurais pu lui dire un seul mot obligeant, tant j'étais indigné et hors de moi.... — Mais voilà le péristile du Parthenon; à cette vue, toute ma colère a disparu, et le seul sentiment que j'éprouve est celui de l'étonnement.

Quelle majesté! quelle grandeur! on prendrait cette porte pour l'entrée du ciel. Imaginez-vous huit immenses colonnes cannelées d'ordre dorique de quarante-deux pieds de haut, et de dix-sept et demi de circonférence à leur base! Ces colonnes simples et légères soutiennent une frise qui appuie un frontispice où était représentée la naissance de Minerve. Les gradins, les colonnes, les chapiteaux, les architraves, la frise, le frontispice, tout est de marbre. Si cela vous surprend, voilà à quelques pas de là huit autres colonnes égales et parallèles aux premières; elles posent sur un pavé poli comme une glace, et soutiennent ensemble la voûte imposante du péristile. Cette voûte était autrefois chargée d'or et d'azur, et parsemée d'étoiles comme le ciel, dont elle était la brillante image. Ces colonnes sans base qui s'élèvent avec pompe sur les marches, montrent que dans les premiers tems de l'art la simple nature frappait davantage que dans les tems postérieurs, avec tous les ornemens dont on l'a surchargée. Le premier objet qui donna l'idée d'une colonne, fut sans doute le cèdre

qui décore la cîme des hautes montagnes. Cet arbre superbe pousse ses racines jusques dans les entrailles de la terre ; il se rit des fureurs de l'aquilon, et élevant son tronc droit et majestueux, il cache sa tête dans les nues, et semble soutenir la voûte éternelle des cieux. Voilà la colonne dorique ; voilà l'ordre que choisirent du préférence et qu'employèrent les Athéniens dans le siècle du bon goût ; voilà le péristile du Parthenon. Quelles images ne vous réveille pas son aspect ! C'est ici que se réunissait, ici qu'affluait la multitude immense du peuple ; ici qu'entraient les processions pompeuses des Athéniens ; ici que se rendaient les étrangers et les barbares pour y adorer le génie des Grecs bien plus que leurs divinités. C'est ici, enfin, que les philosophes, loin du tumulte, venaient descendre en eux-mêmes et méditer sur la vertu. La pureté de l'air, l'élévation du site, l'aspect de la mer et de la plaine sur laquelle on domine, la vue de ce temple et le recueillement qu'il inspire, élevaient l'ame à de hautes pensées. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, après cela, si ces grands hommes osèrent quelquefois se confondre avec leurs dieux ? Quels mortels en approchaient davantage ?

Avant d'entrer dans le temple, considérons les statues de ce portique. Où sont les peintures de Protogène, dont il était enrichi ? C'est ici que l'on admirait la Diane de Pra-

xitèle, le cheval de Troye, d'où l'on voyait sortir Teucer et Mnestée ; les statues de la Reconnaissance, d'Epicarme et d'Enobius, le trône de Xercès, Pallas qui châtie Marsias, Thésée qui tue le Minautaure... Au lieu de tous ces monumens, vous voyez un Turc qui rit de pitié sur vos recherches, ou qui croit vous en dédommager amplement par sa présence. Au moins si les figures du frontispice étaient entières! non, les Barbares, ennemis implacables de tout ce qui est beau, les ont brisées. Cette perte est irréparable. Elles représentaient Jupiter qui introduit sa fille dans l'assemblée des Dieux. Au milieu était assis le maître du tonnerre, à gauche étaient les divinités de l'Olympe ; à droite la Victoire, couverte d'un léger vêtement, conduisait les chevaux qui tiraient le char de la nouvelle déesse. Derrière elle était Adrien, et à côté de lui, Sabine sa femme. Mais la déesse du Savoir se faisait remarquer par une parure et des habits qui lui étaient étrangers. Aux graces de la figure, à cette tunique flottante, à ces cheveux noués avec art, à cet air et à ce maintien attrayant on l'aurait prise pour Vénus. Quel génie ne suppose pas dans le sculpteur, une conception aussi sublime! Il connaissait le pouvoir de la fable sur le cœur des Athéniens. Les Spartiates donnaient à la mère des amours un casque et un glaive ; à Athènes, au contraire, on donnait à Minerve la cein-

ture de Vénus. Mais Sparte en fut-elle pour cela supérieure à Athènes? Tandis que cette ville se vengeait de ses fiers conquérans en dominant encore par les sciences, les arts et son nom même, Sparte qui fut la première à corrompre les généraux ennemis, à se faire un jeu du serment, à appeler Xercès contre la Grèce, à combattre Brutus à Philippes; Sparte, avec sa valeur, sa vertu et son austérité, disparut pour jamais de la terre. De toutes les statues que l'on voyait ici, laquelle pensez-vous qui soit restée entière? Aucune, excepté celle d'Adrièn. Qui peut le méconnaître à son air tranquille et serein, à sa barbe épaisse et frisée, à son front noble et vraiement divin? Mon aimable amie, Jupiter est réduit en pièces, et mon pied pose en ce moment sur une jambe de ce dieu; mais Adrien, l'ami de l'humanité, le protecteur, le restaurateur d'Athènes, est presque intact. Pourquoi n'y a-t-il que des particuliers qui viennent l'admirer? Si les souverains se rendaient ici, ils verraient que le tems même et la barbarie respectent les images des monarques vertueux.

Enfin, j'entre dans le temple; la porte en est ouverte... Quel objet de douleur et de pitié! cet édifice est détruit! Athènes, qui fut toujours un objet d'ambition et de conquête pour tous les peuples, le devint aussi des Vénitiens même. En 1677, le général Morosini,

après avoir pris la ville, assiégea la forteresse, de la colline Philopapus. Les Turcs avaient fait, du temple de Minerve, leur magasin à poudre. Une bombe, qui tomba par une de ses ouvertures, y mit le feu et tout le temple fut abîmé ; mais il en reste encore sur pied huit colonnes dans la partie orientale et plusieurs des portiques latéraux.

Il est impossible d'entrer dans le sanctuaire sans être ému. Dans l'endroit où était la statue de Minerve, les Turcs ont construit une mosquée, où brillaient l'or, l'ivoire et le chef-d'œuvre de Phidias; au milieu de ces beaux restes d'un goût pur et exquis, cette mosquée grossière n'offre ni régularité, ni proportion, ni dessin. Un contraste si frappant choque les yeux et révolte le cœur. Détournons-en la vue et avançons vers la partie orientale. Là on est moins offensé, et l'imagination se prête plus volontiers à suppléer à ce qui y manque, que les yeux à considérer ce qu'on a ajouté ici d'étranger et de barbare.

Sur ce frontispice étaient représentés Minerve et Neptune disputant ensemble à qui donnera son nom à Athènes. L'un voulait que cette ville fût adonnée au commerce, l'autre à l'agriculture. Neptune offrait la vaste étendue des mers, sa rivale se bornait à l'olivier; Minerve l'emporta et Athènes devint sa ville favorite. Tout ce qui reste de ce bas-relief, se réduit à une tête de cheval marin et à deux

femmes qui s'appuient l'une sur l'autre. La tête manque aux deux dernières figures, mais leurs draperies sont si naturelles, qu'on croirait les voir flotter. La tête du cheval est d'une vérité dont rien n'approche. Quoiqu'élevée à plus de cinquante pieds, elle sort de la frise avec un mouvement plein de hardiesse ; les narines ouvertes, l'oreille droite, les muscles tendus, il semble que ce cheval ouvre la bouche, qu'il hennisse et qu'il connaisse la main toute-puissante du dieu qui le conduit. J'ai répété plusieurs fois ce beau vers de l'abbé Delille :

Quand il a disparu, mon œil le suit encore.

Des seize colonnes qui sont au midi, il n'y en a que sept qui soient sur pied. La frise intérieure et extérieure conserve encore sur les métopes des sculptures antiques, mais très-gâtées par le vent du nord. Quoique moins belles que les ouvrages postérieurs, elles n'en sont pas moins élégantes. Celles qui sont dans l'intérieur représentent les processions, les sacrifices et les cérémonies des Athéniens. Les chœurs précèdent, les jeunes gens sont au milieu ; ensuite vient la foule du peuple. Dans la partie extérieure, on voit le combat des Centaures avec les Lapites ; ces figures sont mieux conservées. Il semble que ce Centaure expire véritablement, tant son attitude a d'expression ! Ce soldat, le bras

gauche tendu et l'autre en raccourci, tire son arc avec tant de force, que les deux extrémités sont presque en contact. La flèche qui va s'échapper ne peut manquer le coup. Mais laissons ces sculptures, et rentrons dans le temple.

Les ruines du Parthenon respirent encore, je ne sais quoi de grand et de sublime. J'aime à me trouver seul au milieu de ces murs abandonnés, au sourd bourdonnement des siècles qui sort d'entre ces décombres, et parmi ces colonnes, les unes renversées, les autres prêtes à s'écrouler, tandis que le soleil dardant ses derniers rayons à travers le péristile, teint en pourpre le côté opposé, et que du haut de leurs tours les crieurs appellent les Musulmans à la prière.... Quel moment délicieux pour moi! je le préfère à toutes les jouissances des capitales les plus fameuses. Ces cités immenses n'ont rien qui touche mon cœur, si ce n'est les agitations de la misère. Les ruines qui ailleurs attristent l'ame, réveillent ici un sentiment, et ce sentiment n'a rien d'amer; il est mêlé de surprise, d'attendrissement et de plaisir. Je passe et je repasse sur les chapiteaux et les colonnes, je m'avance sous les portiques, je monte les escaliers latéraux qui conduisent à la voûte; je me promène autour de la mosquée, et comme si l'on bâtissait à présent ce temple, il me semble voir Périclès à côté de la belle Aspasie, qui fut peut-être

la première à en approuver l'idée, se promener avec l'architecte Itinus qui en avait la direction, présider aux travaux, observer et encourager les ouvriers. Ici ce n'est point la force qui met en jeu le bras des esclaves, c'est la réputation d'Athènes, c'est la gloire de ses citoyens. Une brillante récompense les attend. Combien coûtera ce temple? trente millions de livres. Mais combien faut-il pour le voir achever? vingt ans. Pendant vingt ans Phidias travaillera la statue de Minerve? pendant vingt ans dix mille hommes seront occupés à tirer du sein des rochers, à couper et à sculpter ces marbres? pendant vingt ans la Grèce, l'Univers aura les yeux fixés sur cet ouvrage? Pendant vingt ans! déjà trente siècles se sont écoulés, trente siècles s'écouleront encore; le monde arrivera à sa fin, et l'on n'aura point perdu l'idée du Parthenon. Et comment la perdre cette idée sublime? Les peuples et les nations se plairont à se la transmettre mutuellement, comme un dédommagement des évènemens déplorables qu'ils sont forcés de se rappeler en dépit d'eux.... Mais voici l'heure de descendre de la forteresse; je cède sans regret; le soleil qui me laisse ce soir à Athènes, m'y retrouvera encore demain.

LETTRE L.

Athènes, la citadelle.

Le jour luit à peine et je suis déjà sur la citadelle. Le soleil naissant donne au temple de Minerve un air plus majestueux. Ses ruines sont embellies de ses premiers rayons qui les frappent : la rosée qui y brille de toutes parts en perles étincellantes, le contraste pompeux et varié de ces masses d'ombre et de lumière, l'hirondelle amoureuse qui, en voltigeant autour de son nid, fait ses derniers adieux à ce beau ciel et se dispose au départ, tout augmente, tout redouble mon enchantement. O mes parens ! mes amis, pourquoi n'êtes-vous point avec moi ? Il ne manque rien à mon cœur, si ce n'est de vous exprimer ce qu'il éprouve. Mais, puisque vous êtes éloignés, mes mains et mes yeux sauront bien vous appeler ici. Sur cette colonne du péristile, précisément où étaient les autels de la Pudeur et de l'Amitié, c'est là que je vais écrire vos noms, et je me figurerai être avec vous toutes les fois que je visiterai la forteresse. Que le voyageur ne s'étonne pas s'il voit les noms de tant de personnes, dans un lieu où elles ne furent jamais : elles y sont en ce moment, puisque j'y suis. C'est moi, moi qui ne vis qu'en elles, qui viens d'y graver leurs

noms de ma propre main. Socrate et Aristipe disaient que les lieux élevés et situés sous un ciel serein rendaient non-seulement le cœur plus tranquille, mais encore l'ame plus vertueuse. Sûrement ils étaient sur l'Acropolis quand ils débitaient cette maxime. Non, je n'envie point en ce moment la vertu du plus sage des Grecs, ni la mort d'Atticus, ni le courage de Régulus. Mes sens et mon esprit sont parfaitement d'accord, et je sens plus que jamais avec combien d'autorité la sagesse des Anciens parle à mon cœur. A leur exemple, je cesse d'être subjugué par le faste d'une vertu sauvage, et je ne crains plus de me livrer au plaisir. Oui, je sens qu'en quittant ces murs je ne jouirai plus de rien sur la terre, ou que pour jouir, je serai forcé d'oublier que je fus à Athènes. Adieu, mes chers amis, je vais au temple de Pandrose.

Ce temple était contigu à celui de Minerve. Au lieu de cet édifice je ne trouve plus qu'un souterrein. A l'aide de la lumière qui pénètre par une crevasse de la muraille, on peut voir un petit bas-relief scellé dans le mur qui est le seul reste de ce temple. Les mystères que l'on y célébrait, offraient des particularités très-singulières. Deux jeunes filles entretenues pendant un an aux frais du public, le jour de la fête de Pallas, recevaient de la prêtresse deux corbeilles couvertes; c'est ce qui leur avait fait donner le nom de Canéphores. Après

les avoir portées sur la tête pendant tout le cours de la procession qui se faisait dans la ville, elles les déposaient dans une chambre souterreine située hors des murs, dans le temple de Vénus des jardins. Là, elles les échangeaient contre deux autres corbeilles sans qu'il leur fût permis de voir ce que les unes ni les autres pouvaient contenir. Ce sont ces cérémonies qui font le sujet du bas-relief dont je vous parle. La procession est censée en marche ; les vierges qui forment le cortège, s'avancent deux à deux. Avec quel respect les jeunes prêtresses reçoivent le dépôt sacré ! Quelle modestie dans leurs habillemens et dans leur maintien ! Quelle beauté dans leur forme ! Une des Canéphores, se doutant que le mystère qu'on lui confie appartient à l'hymenée et à l'amour, (car quel autre doute peut naître dans l'esprit d'une jeune fille de quatorze ans ?) lève les yeux, et ses regards dévoilent le secret de son cœur.

L'ambassadeur de France voulait acheter ce bas-relief ; le commandant de la forteresse lui en demanda deux mille sequins. Le malheureux ! s'il lui croyait cette valeur, pourquoi donc le laissait-il dans un souterrein, exposé à la poussière et à l'humidité. Sortons... ; je reviendrai vous voir, vierges charmantes : je vais à présent visiter le temple d'Erithée.

Pausanias donne à ce temple le nom de Chambre; il n'était pas seulement consacré à Erithée : il se partageait en trois ou quatre divisions, et l'on y adorait aussi le grand Jupiter, Butis et Neptune. Le premier qui existe encore est d'ordre Ionique. Les colonnes sont cannelées jusqu'à un demi-pied au dessous du chapiteau, le reste est orné de guirlandes de roses qui ont tant de fraîcheur, qu'on serait tenté de les cueillir. Les pilastres du mur sont d'ordre Dorique. Mais pourquoi ce mélange d'architecture? qui oserait décider sur ce qui appartient au goût chez les Grecs. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette union ailleurs monstrueuse et discordante à la vue, non-seulement ne choque point ici, mais va même jusqu'à faire plaisir. Une guirlande de fleurs qui règne sur la frise, unit les deux ordres : l'acanthe mêlée aux autres feuillages y produit un effet charmant. Les vainqueurs athéniens venaient-ils donc ici prendre les palmes dont ils ornaient leurs triomphes?

Le grand Jupiter avait un autel sur lequel ne coulait jamais le sang d'aucune victime. On ne pouvait lui offrir que des fruits; le vin même était défendu aux prêtres qui le servaient. C'est donc ici le seul lieu de la terre où l'on connût le culte qui convient à la divinité!

Ce temple va de l'orient à l'occident; mais après les quatre premières colonnes, il se

prolonge vers le nord. On y avait peint la généalogie de Butis ; car parmi les Grecs, pour peu qu'un homme se distinguât on lui érigeait un autel ou un temple. Quel moyen plus puissant pour produire des héros ? Ce portique, soutenu au nord par quatre colonnes, servait sûrement d'entrée au temple de Neptune. Avez-vous observé, en montant à la forteresse, le ruisseau d'eau salée? c'est ici qu'il a son origine : il n'y a pas longtems on y voyait encore le puits qui portait le nom du dieu des mers; mais aujourd'hui, l'escalier qui y conduisait, la porte, le puits même, tout est abîmé et comblé. Dans la partie opposée, la colonnade est presque intacte : devinez ce qui la compose; des statues de femmes que l'on appèle Cariatides. Quelques-uns supposent que c'étaient les douze filles d'Érithée; d'autres, les Graces ou les Muses. Pour moi, sans recourir au merveilleux, je crois avec Vitruve qu'elles prirent ce nom des femmes de Carie qu'elles représentaient. Les Spartiates avaient employé les figures des Persans pour soutenir leurs portiques. Les Athèniens, pour orner le temple d'Érithée, employèrent par mépris celles des Cariennes, parce que les Cariens furent les premiers Grecs qui s'unirent à Xercès contre la patrie.

Ces figures, au nombre de six de chaque côté, formaient deux portiques; l'un au midi, et l'autre au nord; mais il n'en reste plus

que quatre de ce dernier côté. Donnons-y un coup-d'œil ; elles ont sept pieds de haut, le front étroit, les joues légèrement arrondies, la bouche petite, une fossette au menton, un profil ovale, et un contour moeleux et véritablement grec : leurs cheveux tressés descendent avec grace sur leur gorge qui se relève et semble palpiter sous l'effort qu'elles font en soutenant l'édifice. On croirait même qu'elles succombent sous le poids, si le sourire n'était sur leurs lèvres. Le front, les cheveux, les joues, la bouche, le menton, le sein, tout est rempli de graces ; une partie de la robe voltige, et l'autre couvre et environne leurs jambes et leurs pieds. Ces statues ont l'air d'être en mouvement : si vous les regardez, elles vous fixent et elles sont dangereuses, car elles ressemblent aux Graces, si ce ne sont les Graces même. Il y a une heure que je les considère et que je passe de l'une à l'autre, et je ne puis me rassasier de les admirer. J'éprouve même un certain embarras que je ne puis définir. Quoique ces statues ne soient point mon ouvrage, j'appréhende pour la première fois le délire de Pygmalion. O vous, à qui le sort dans sa faveur accorda le céleste don de la beauté ! vous avez bien raison de vous plaindre que son éclat soit passager et fugitif. Dans ces Cariatides, comme dans la Vénus de Médicis et

dans toutes les statues où l'on copia votre image, on voit combien l'art surpasse la nature. Il y a deux mille ans qu'elles continuent à nous surprendre, à nous séduire et à nous enchanter. C'est au cœur seul qui vous donne la palme sur elles à vous venger du tems; mais votre cœur..... en parallèle avec le marbre de la Vénus et des Cariatides!.... La frise appuyée sur leurs têtes leur est parfaitement adaptée. C'est une espèce d'oreiller autour duquel on a sculpté des œufs et des flèches. A la vérité ce dernier emblême convient parfaitement à la beauté; mais l'autre....... peu importe. Les œufs sont faits avec tant de vérité que l'on pardonne à l'artiste cette fantaisie. Dites-moi maintenant, vertueuse F..., où l'on peut, si ce n'est à Athènes, contempler de tels chef-d'œuvres, les voir tranquillement et les revoir avec un nouveau plaisir? O combien de fois j'aurai à regretter cette journée de septembre de 1794! Ne vous en offensez pas; mais sans vous, sans vos sœurs, sans mon ami, les délices de la Tronge, les rives de l'Isère, la vallée d'Hières ne m'auraient jamais causé une émotion semblable à celle que j'éprouve. C'est à Athènes que doit venir celui qui a besoin de vivre, de sentir et de penser; ailleurs tout est imposture. Ici l'imagination ouvre le volume des siècles et déchire le voile qui cache aux yeux du vulgaire la vérité et le plaisir.

Une jeune Grecque est venue me vendre des figues délicieuses qui croissent dans un petit jardin de la forteresse. Je savoure ce fruit en vous écrivant cette lettre au pied d'une belle Cariatide, en jetant les yeux tantôt sur la statue, tantôt sur la jeune fille, ou bien sur le temple de Minerve qui menace de m'ensevelir sous ses ruines, en m'occupant de vous, d'Athènes, de l'avenir...... Une douce mélancolie vient s'emparer de mon ame; je ne vois plus aucun objet; je pense; je m'égare... je suis fatigué de regarder et de sentir.

LETTRE LI.

Athènes. Lanterne de Démosthène, Temple de Jupiter olympien.

J'AVAIS une lettre de recommandation pour un Français, Mr. Fauvel, habile dessinateur venu en Grèce pour se perfectionner dans son art, et qui s'est fixé à Athènes. Un amateur des beaux-arts, un artiste, un antiquaire peut-il choisir un séjour plus convenable? Il y demeure depuis dix ans: Paris, la France, la liberté de sa patrie n'ont aucun attrait pour lui. Il veut vivre dans le pays où vécurent Praxitèle, Phidias, Alcmène; et il en est digne.

M. Fauvel demeure dans le couvent des Capucins.

Capucins. Je frappe à la porte; je monte l'escalier. Imaginez où je le trouve? dans la lanterne de Démosthènes, occupé à restaurer un buste antique. Mais l'accueil qu'il m'y fit me flatta davantage que s'il m'eût reçu dans le palais le plus magnifique. La lanterne de Démosthènes fait partie du couvent. Les deux tiers sont à découvert et peuvent se voir du dehors. Le reste est renfermé dans la salle. Ce monument, bâti dans le beau siècle des arts, est d'un travail sévère et fini: les bas-reliefs qui couvrent la frise sont inappréciables. Le vulgaire croit, et avec lui une grande partie des littérateurs ordinaires qui font partie du vulgaire, que la lanterne de Démosthènes est vraiment l'endroit où se retira cet orateur après avoir souffert les sarcasmes des Athéniens. Quoique l'inscription gravée sur l'architrave indique que c'est un monument triomphal érigé par la tribu Acamantide; quoiqu'on y lise le nom de l'Archonte Evenite qui présidait alors; savoir dans la cent onzième Olympiade, cependant le peuple ne peut point abandonner sa tradition, et l'homme instruit est obligé de l'adopter pour se faire entendre. Il faut cependant avoir une idée bien mesquine de la stature de Démosthènes. Cette prétendue habitation de cet orateur n'a pas plus de neuf pieds de hauteur sur cinq et demi de large. Avec toute la passion de la gloire, et

à la seule lumière d'une lampe, un homme n'y peut rester renfermé plus d'une heure. Au delà, il tomberait en apoplexie. Cet édifice porte le nom de Lanterne parce qu'il en a la forme. Six colonnes corinthiennes soutiennent le toît qui est d'une seule pièce, et sculpté en forme d'écailles. Elles sont appuyées sur une base triangulaire, pareillement de marbre, haute de douze pieds. Cette base se termine par un trépied : mais ce qu'il y a de plus intéressant ce sont les bas-reliefs. Ils représentent les travaux d'Hercule : sur un des côtés se voit le fils d'Alcmène, couvert de la peau du lion, et mettant le feu à un bûcher où est une figure assise, entortillée d'un serpent et les mains liées derrière le dos. Sur l'autre est un homme qui tombe sur le côté droit et qui cherche à se soutenir encore. La jambe, le pied, le corps inclinés mais musculeux, montre qu'il est robuste et qu'il cède malgré lui à la force. On serait tenté de courir à son aide si devant lui on ne voyait Hercule qui lui a porté le coup auquel il ne peut échapper. Dans l'un on voit l'effort et la lutte de la nature ; dans l'autre l'assurance d'un héros dans le combat, et le calme d'un dieu dans la victoire.

Voilà comment travaillaient les artistes, ou, pour mieux dire, les philosophes grecs. Pour eux, la musique, l'architecture, la sculpture, l'éloquence, la poésie ne consistaient

point à réunir ensemble des mots, des pierres, des sons et des couleurs : c'était une école où ils apprenaient à connaître de plus près les dieux et les hommes, et ils ne se bornaient pas à en apprendre une seule fois les préceptes et les lois, ils s'en occupaient toute leur vie : ces lois et ces préceptes n'avaient pour but que d'arriver à la perfection, au sublime, au beau idéal ; à celui que la nature indique par-tout, en l'ébauchant, sans le finir jamais. La plume, le ciseau, le pinceau, la lyre étaient dans leurs mains l'instrument des grandes idées qu'ils avaient acquises dans la méditation, dans le silence, dans le commerce des philosophes, dans l'étude de la nature, des lois, de la religion et des mœurs et que le génie devait rendre. C'est d'après de tels principes que furent élevés les Propylées et le Parthenon : c'est là ce qui produisit Homère, Pindare, Sophocle ; la scène tragique de Laocoon qui nous émeut sans nous faire frémir ; Thyrté, dont la lyre décide la victoire ; Phidias enfin qui s'élance dans les cieux pour y dérober l'image de Jupiter. Mais les heures volent rapidement ; allons voir le temple de ce dieu ; il est ici près. M. Fauvel m'accompagne, et nous voici à la porte qui sépare la ville de Thésée de celle d'Adrien.

Cette porte tient à la belle architecture, quoique l'ordre en soit composite. Les pi-

lastres, les bases, les chapiteaux sont d'une élégance qui ne dépare point Athènes, quoique cet ouvrage soit postérieur de cinq cents ans au siècle du bon goût. L'architecte qui osa la bâtir auprès de tant de beaux monumens se sentait donc capable d'en créer de semblables? L'inscription intérieure porte ces paroles: *Voilà Athènes qui était autrefois la ville de Thésée.* L'inscription extérieure offre celles-ci : *Voilà la ville d'Adrien qui n'est plus celle de Thésée.* Plus je lis sur ces murs le nom d'Adrien, plus cet empereur s'agrandit dans mon esprit et dans mon cœur. Adrien qui rebâtit Athènes n'est-il pas préférable à Alexandre qui se rend maître de l'Univers? Qui, après cela, ne pardonnerait point au premier son amour, ses transports et son culte pour le jeune, le beau, le sensible Antinoüs? Mais que reste-t-il de cette ville d'Adrien, de ce temple de Jupiter olympien? dix-sept colonnes cannelées d'ordre corinthien, de cinquante-deux pieds de hauteur et d'environ dix-huit de circonférence. Arrêtons-nous : quoiqu'il n'y ait que dix-sept colonnes sur pied après tant de siècles et tant d'évènemens, on voit cependant encore les traces où étaient les autres qui sont renversées et détruites. Ces colonnes, disposées en six rangs parallèles, de vingt chacun, occupaient l'espace de quatre stades, c'est-à-dire d'un demi-mille. Imaginez-vous le

spectacle qui s'offrait au sortir de cette porte? On voyait devant soi cent vingt colonnes soutenant un toît immense à la hauteur de quatre-vingts pieds. Les colonnes, les murs, les voûtes, les salles contigües, les galeries qui environnaient le temple, tout était de marbre de Phrygie, enrichi de peintures, d'or et d'albâtre. Ce temple, dit Tite-Live, était le seul qui fût digne du dieu qu'on y adorait. A présent, descendez, pour ainsi dire, par la pensée, du ciel en terre: une statue colossale de Jupiter olympien était au milieu. Au pied de chaque colonne il y en avait d'autres qui représentaient les villes, ou les héros de l'Attique et d'Athènes. On y voyait ici Isocrate; là, les Persans qui présentaient un Tripode; plus avant, les statues des treize tribus; enfin celles d'Adrien offertes par chacune d'elles. Les unes étaient de bronze; les autres de marbre Thasien; d'autres de marbre Égyptien; mais la plus magnifique était celle de ce même empereur érigée par les Athéniens. Ils crurent ne pouvoir mieux exprimer leur gratitude qu'en représentant Adrien d'une stature gigantesque qui tenait Athènes dans une main. Cette statue, cette allégorie, et les noms d'Adrien et d'Athènes confondus ensemble, sont peut-être le monument le plus frappant de la reconnaissance d'un peuple.

Mais ce que nous avons à voir ne se termine pas là : allons à la droite. A trente

pas du temple de Jupiter étaient cent autres colonnes de marbre Lybien qui soutenaient la bibliothèque et le gymnase : à gauche, le temple de Lucine ; en face, celui d'Apollon et de Cérès : ici proche coulent l'Ilisse et la fameuse fontaine des neuf tuyaux : voici les citernes ; voilà le pont ; voilà le stade : regardez à votre droite, voici la colline du Musée, le théâtre de Bacchus, le portique d'Eumène, l'Odéon ; enfin la citadelle et le temple de Minerve, qui surpasse tout le reste en magnificence. Ajoutez à cela la foule du peuple, le concours des étrangers, la gravité des philosophes, l'élégance des femmes......... Échauffé par ses idées, il m'est impossible de quitter le site où je me trouve. J'oublie le consul qui m'attend, la fatigue, la faim même qui me tourmente : mon ame est enchaînée par cette vue, par ce marbre, par ce spectacle ; c'est elle qui conduit ma plume, qui vous trace l'idée de ces lieux ; c'est d'ici qu'elle prend son vol vers Grenoble et va vous trouver, sensible B....... soit dans la compagnie de vos sœurs, ou dans vos promenades avec votre nouvel époux ; ou bien sous l'allée de Meylan, seule, silencieuse et pensive.... Je reviens au temple de Jupiter olympien : mais, qui le croirait ? le nombre et la hauteur prodigieuse de ses colonnes, les statues colossales d'Adrien et de Jupiter, cette porte d'ordre composite, invention bar-

bare, tant de recherches dans la qualité des marbres étrangers, le soigné puérile des fleurs et des feuilles dont les chapiteaux sont chargés, tout montre qu'au siècle d'Adrien l'architecture était déjà corrompue et abâtardie chez les Grecs. Le grand avait pris la place du beau ; la multiplicité des ornemens avait succédé à l'élégance, et le bronze, l'albâtre et l'or au génie, à la vérité et au bon goût.

Observons cette ouverture près du temple de Jupiter : selon Pausanias, c'était l'endroit où s'engloutirent les eaux après le déluge de Deucalion. Ici proche, était la chaumière du seul qui survécut à la Grèce et qui repeupla la terre en procréant des hommes avec les pierres mystérieuses qu'il jetait devant lui, et des femmes avec celles qu'il jetait derrière ses épaules. C'est ici qu'en reconnaissance d'un si grand bienfait, il éleva les fondemens de ce temple qui fut terminé par Adrien. Enfin dans cette ouverture, en mémoire de l'ancien prodige, les Athéniens venaient tous les ans jeter des gâteaux de farine et de miel.

La crédulité fut toujours le défaut que l'on reprocha aux Athéniens. Au sein de la plus extrême civilisation, rien ne leur paraissait impossible. Si un homme banni d'Athènes y retourne tout-à-coup sur un char guidé par une femme sous l'extérieur de Minerve, ils ouvrent leurs portes et, croyant véritablement

recevoir la déesse, ils se soumettent à la tyrannie de Pysistrate. Si le bruit se répand que sur l'Hymette on a découvert une riche mine d'or, mais qu'une troupe de fourmis d'une grandeur prodigieuse, et armées, en défend l'accès, les Athéniens s'arment aussi de pied en cap, se pourvoient de vivres pour trois jours, et vont se battre contre ce nouvel ennemi. Nous rions; Mesmer et Cagliostro n'ont-ils pas fait croire en France de plus grandes absurdités? On dit que les Français ressemblent aux Athéniens; je le veux, mais sur les théâtres d'Athènes on riait de la guerre des fourmis, tandis qu'en France il se trouve encore plus d'un partisan de Cagliostro et de Mesmer.

LETTRE LII.

Athènes, le Gymnase, la Tour des Vents, la Danse des Turcs.

AVANT-HIER votre aînée m'accompagna sur l'Acropolis, hier votre seconde sœur me suivit au temple de Jupiter olympien, aimable L... S.:., vous la troisième des Graces, refuserez-vous de parcourir Athènes avec moi? Déjà le soleil dore la cîme de l'Hymette, éveillez-vous et venez jouir du plus beau jour de votre vie. Ces murs délâbrés et noircis sont le gymnase de Ptolomée. Les huttes des

Grecs s'efforcent vainement d'en dérober la vue ; on ne peut cacher le lieu où les Athéniens apprirent à former le corps et l'esprit. Jugez de l'élévation de leur ame par le trait suivant. Ce gymnase portait le nom d'un roi, du successeur de ce même Alexandre qui leur ravit la liberté ; eh bien ! malgré ce souvenir, les jeunes gens, avant de s'exercer à la course, au pugilat et au ceste, apprenaient ici à répéter avec reconnaissance le nom de Ptolomée et à vénérer son image. O combien Platon avait raison de remercier le ciel d'être né grec et non point barbare ! Quel dommage qu'il ne soit resté, de cet édifice, qu'un pan de muraille, et que, dans cette même enceinte où Thémistocle, Périclès, Alcibiade, Cimon passèrent leurs premières années, les Grecs actuels aient amoncelé leurs misérables habitations ! Quelle différence de ce gymnase à celui de Sparte !

Avançons ; ces trois colonnes corinthiennes que l'on voit chez le bey d'Athènes passent, sans aucune raison, pour les ruines du temple de Jupiter olympien ; mais ce temple devait avoir quatre stades d'étendue; or cette proportion ne peut convenir qu'à celui qui est hors de la porte adrienne. D'où viennent donc ces trois colonnes ? Leur position et un reste de mur qui les avoisine font soupçonner qu'elles pouvaient appartenir à un temple, peut-être à celui de Vénus céleste, de Jupiter sauveur,

ou bien au Prytanée ou au Pécile. Ces immenses édifices et ces galeries de peinture, si estimées des Athéniens, ont disparu. Quoi qu'il en soit, ces trois colonnes restent encore comme un échantillon précieux de la perfection de l'architecture chez les Grecs. Sveltes, élégantes, elles s'élèvent majestueusement pour nous montrer les plus belles proportions et les traits les plus hardis du génie. L'Acanthe, qui serpente avec souplesse autour du chapiteau, semble n'avoir éprouvé du tems d'autre injure que l'altération de la couleur. Quand même on rencontrerait ces colonnes par-tout ailleurs qu'à Athènes, on y reconnaîtrait toujours l'architecture grecque, comme on reconnaît par-tout un chant d'Homère ou une ode d'Anacréon.

Suivons ce chemin; voilà le temple dédié à Rome et à Auguste, ou, pour mieux dire, le portique de ce temple. Quatre colonnes doriques cannelées soutiennent l'architrave et le frontispice. L'inscription qui est au dessus, porte le nom de Caïus César, fils d'Agrippa. Mais est-il vrai que ce temple ait été réellement érigé en l'honneur d'Auguste et de Rome? On a de la peine à le croire : la première rendit la Grèce esclave, l'autre ravit à Athènes ses privilèges ; Rome pour ne point avoir de rivale, et Auguste pour la punir d'avoir suivi le parti de Pompée et d'Antoine. Ce peuple était-il donc tellement dégénéré

qu'il s'abaissât jusqu'à bâtir un temple en honneur de ses tyrans? L'avilissement serait encore plus grand si, comme quelques-uns l'ont prétendu, ce temple avait été élevé à son neveu. Bâtir un temple à Caligula!.. à Athènes!.. Ce qui pourrait en faire douter, c'est le mauvais goût de l'édifice. Des colonnes aussi lourdes et aussi massives déshonoreraient Athènes si elles étaient le seul monument qui nous en fût resté. Qui sait si les Athéniens ne le firent point à dessein? cette vengeance serait digne d'eux.

Tournons à main gauche : voyons cette inscription qui est sur le mur de la maison du consul de France. Elle n'est pas entière, mais qu'importe. — Que contient-elle? — Des règlemens et des lois pour la vente de l'huile. Le poids, la mesure, l'augmentation du prix, la qualité, la fraude, l'exportation, la contrebande, tout y est détaillé, parce que tout intéressait les Athéniens dans ce qui regardait cette unique production de leur territoire. Cette pierre, trop lourde pour être transportée facilement, donne lieu de croire que le marché ne devait pas être loin. Ce qui confirme cette opinion, c'est la situation du temple d'Auguste, qui est dans le voisinage. Les Grecs et les Romains qui bâtissaient sur les collines les temples de Jupiter et de Minerve; hors de la ville, ceux de Mars; auprès des théâtres, ceux de Bacchus, d'Apollon,

etc., avaient coutume de placer dans le marché celui d'Octave, parce que cet empereur s'occupait beaucoup de la vente des denrées et des règlemens qui concernent le commerce. Mais quel fut celui qui s'intéressait à Athènes au point d'entrer dans des détails aussi minutieux sur la vente de l'huile ? Quel autre qu'Adrien ? Qui, plus que lui, avait à cœur la splendeur et la richesse d'Athènes ? Qui, mieux que lui, savait l'apprécier ?

Mais nous voici sans le vouloir à la tour des Vents. Ce monument est entier et d'un goût exquis. Ce fut Andronique Cirreste qui le construisit. Il représente une tour de figure octogone. Chaque face offre en grand relief un des huit vents principaux. La coupole était surmontée d'un triton de bronze mobile, qui, avec le bout d'une baguette qu'il tenait en main, indiquait le vent qui soufflait. Les figures sont représentées avec des aîles et dans l'action de voler. On ne pouvait donner une idée plus juste d'un vent qu'en le figurant dans les airs. Cette première allégorie annonce tout le reste. Les caractères et les emblêmes particuliers distinguent les huit vents différens. L'*Apéliotes* des Grecs, qui est chez nous le Levant, est un jeune homme d'une figure agréable; il est couvert d'un manteau qui voltige, et dans un pan duquel il porte des grenades et des limons dont le pays abonde. Son vol peu rapide montre que ce vent n'était

jamais très-fort à Athènes. Voici ensuite un vieillard avec une longue barbe, qui tient à la main un plat d'olives : c'est le *Cæcias* que nous appellons Grec. Son emblême suffit pour indiquer combien il devait être agréable aux Athéniens. Après vient *Borée* ou le Nord. Il tient en main une coquille. Il est vêtu entièrement ; ses jambes sont chaussées d'un cothurne pour montrer le froid qui l'accompagne, et son empire sur la mer. L'*Argeste* qui lui succède, s'appelait aussi *Sciron* chez les Athéniens de la contrée par où il passait ; il est vêtu et chaussé comme Borée; mais comme il était pluvieux à Athènes, il porte en main une urne renversée. Après lui est le *Zéphyre* ou le Couchant : jeune, beau, les jambes nues et le sein découvert, il vole légèrement. Il porte des fleurs dans les plis de son manteau, et il sourit d'un air gracieux. Le *Notus* et le *Lips* que nous nommons *Auster* ou *Lebeccio*, suivent le Zéphyre. Ils sont tous les deux vêtus, et ils indiquent par leurs habits et leurs diverses attitudes, qu'ils sont turbulens et pluvieux. Enfin la dernière figure est l'*Eurus*, qui est le *Siroc* : il a la forme d'un jeune homme et la poitrine découverte; il est placé entre le Midi et le Levant. L'*Auster* et le *Lebeccio* sont cachés par les bâtimens voisins; mais les autres se voient sans difficulté. Un mois ne suffirait pas pour admirer l'excellence et le travail de ces bas-reliefs. Il y règne

une telle vérité d'expression, qu'on se sent presque frissonner en considérant le Borée, et dilater le cœur en voyant le Zéphyre parcourir légèrement les plaines, et répandre des fleurs.

Cette tour qui indiquait les vents, marquait aussi les heures avec deux cadrans solaires. On voit encore sur la muraille l'endroit où les lignes étaient tracées; mais il n'en reste rien autre chose. Quelle réunion ingénieuse! les vents par leur vol, leur mobilité et leur retour, figuraient l'instabilité et la rapidité de la vie, dont les heures indiquées par le soleil étaient la démonstration.

Tel est, mon aimable amie, l'extérieur de la tour des Vents; allons-en voir l'intérieur. Je ne vous parlerai point des huit petites colonnes qui soutiennent la coupole, de la pierre qui en bouche le centre, des ornemens qui pouvaient l'embellir autrefois; je me bornerai à vous parler de l'usage que l'on en fait aujourd'hui. L'ordre des Derviches s'est emparé de cet édifice auquel il a adossé son couvent. La tour des Vents lui sert de mosquée, et c'est à cela que nous devons sa conservation. Ces religieux dont la règle est la plus austère que l'on connaisse, ne vivent que de légumes et de poisson, le plus souvent salé. Par mortification ils se laissent dévorer par toutes sortes d'insectes, et mettent dans la patience et la prière toute l'espérance de leur salut. Les cérémonies qui accompagnent leur prière, ont

quelque chose de très-bisarre. Les voici telles que je les ai vues moi-même dans la tour des Vents.

Quinze religieux placés en rond, la tête couverte d'un long bonnet de drap blanc, un chapelet à la main droite, étaient à genoux appuyés sur leurs talons. D'abord immobiles comme des statues, ils demeuraient muets, insensibles, les yeux fixés en terre, et les mains étendues contre leurs cuisses. Peu-à-peu au son plaintif d'un instrument à vent, assez semblable à notre haut-bois, dont un de ces moines jouait dans un coin de la mosquée, ils commencèrent à sortir de leur léthargie. On vit la prière naître sur leurs lèvres, les animer tout bas, les agiter, enfin croissant par degrés avec les sons, devenir sensible et se confondre en un chant aigre et discordant. Après trois minutes, l'instrument se tut et les Derviches retombèrent en un clin d'œil dans leur première attitude. A la reprise du haut-bois, le chant recommença de nouveau à se faire entendre et les religieux à se mouvoir. Se lever sur leur genoux, se coucher par terre, étendre les bras, les mettre en croix sur leur poitrine furent des attitudes qui se succédèrent avec la rapidité de l'éclair. Le son cessa et les Derviches reprirent leur immobilité. Enfin, à la troisième fois, l'instrument joue un air moins triste et plus animé; dès-lors les Derviches ne s'arrètent plus, ils se mettent à

tourner sur eux-mêmes, ensuite autour de la Mosquée ; on les prendrait pour des inspirés et des maniaques ; leur voix et leur teint ne sont plus les mêmes ; leurs bonnets volent de tous côtés ; le roulement de leurs yeux et leurs contorsions annoncent le bouleversement de leur ame ; on craint à chaque instant de les voir tomber et se fracasser la tête contre les murailles, on se sent ému de compassion pour eux..... Mais tout-à-coup après trois quarts-d'heure de prières et de pirouettes, le haut-bois se tait, les Derviches s'arrêtent, et sans dire un seul mot, chacun reprend son bonnet, retourne à son poste, se recompose, s'agenouille et s'accroupit de nouveau sur ses talons.

Cette manière de prier en dansant au son d'un instrument, et qui semble au premier abord si extraordinaire, n'a rien qui doive nous surprendre. On sait que cet usage tient à l'antiquité la plus reculée ; les Bacchantes, les Hébreux et les Saliens s'en servaient dans leurs fêtes publiques. La Pheninde, l'Hyporchematique, la Cango, la Siculienne étaient des danses sacrées usitées chez les Grecs d'Europe et d'Asie. Eumèle faisait danser Jupiter avant que ce dieu s'occupât de la destinée des hommes. Socrate dansait la Memphis avant d'aller à l'académie ; David chantait en dansant devant l'arche du Seigneur, et Sophocle, après la victoire de Salamine, entonna

tonna des hymnes en l'honneur des Athéniens, et dansa tout nud autour du trophée qu'avaient érigé les vainqueurs.

Les prières des Turcs ne doivent donc point paraître étranges au philosophe. S'il rit, c'est de voir ces chants, ces danses et ces convulsions se renouveler dans Athènes parmi les sectateurs de Mahomet, chez une troupe de moines et surtout dans la tour des Vents, bâtie, il y a deux mille ans, par Andronique Cirreste, pour y recevoir les philosophes de la Grèce.

LETTRE LIII.

Athènes, l'Aréopage. Les Prisons, Le Théâtre.

Qui aurait jamais cru en nous séparant, mon cher B..... qu'au bout d'un an le sort devait nous conduire dans des pays si éloignés et si célèbres? Nous habitons en ce moment les deux villes les plus fameuses de l'Univers, mais hélas! toutes les deux détruites, rebâties, toutes les deux gouvernées par ceux auxquels les Romains et les Grecs ne pensèrent jamais, par les Turcs et par le pape. Quoique vous traversiez plusieurs fois le jour le *forum*, et que vous montiez au Capitole, je suis sûr qu'en suivant vos causes, en sollicitant vos juges, en payant vos em-

ployés, vous ne pensez pas même un seul instant que vous êtes dans la patrie de Brutus, de Cicéron et de Camille. Ici, au contraire, le sol, les murs, le silence même me parle d'Athènes, sans que personne vienne me distraire; ma pensée la retrouve par-tout, mes yeux la voient, mon cœur la sent. Quel est donc celui de nous deux dont le sort est préférable? Vous en jugerez par cette lettre.

Le temple qui est à ma droite est le temple de Thésée; celui que je vois à ma gauche est le Céramique *OEonos*, c'est-à-dire, désert; et celui-ci où je me trouve en ce moment, l'autre Céramique, qui était le quartier le plus peuplé et le plus brillant de la ville. Ici, parmi un amas immense de monumens et de statues, on admirait les portiques royaux, ceux de Jupiter Sauveur et des Hermètes; le temple d'Apollon; les statues de Pindare, de Conon et de Timothée; les peintures d'Euphranor; l'Aurore qui enlève Céphale; Thésée qui précipite Scirron; enfin, la salle où quelquefois se réunissait l'Aréopage, et l'autre où présidait l'Archonte-roi..... Voilà ce qui ornait autrefois le Céramique; mais aujourd'hui, mon cher ami, partagez ma douleur, ce chemin autrefois si pompeux et embelli de si superbes édifices, où passèrent Alcibiade, Platon, Aspasie, Alexandre, n'offre plus qu'une centaine de misérables chaumières, et n'est fréquenté que par les descendans des

Thraces. Dans ces mêmes lieux où Phidias, Apollodore, Timante consacrèrent leurs chef-d'œuvres et leur vie, on ne voit plus maintenant que quelques femmes, occupées à filer devant leur porte, ou quelques ouvriers qui racommodent des tonneaux. Enfin, dans l'endroit même où on lisait écrites sur des colonnes les principales maximes de la morale, un Turc fait bâtonner les misérables Grecs sur la plante des pieds.

Combien d'idées affligeantes ne naissent point à la vue d'objets aussi tristes! Naples, Rome, Paris, Londres, quel sera donc votre sort? Si le bras du destin s'est appesanti à ce point sur Athènes, quel droit avez-vous d'en être épargnées? A quoi servent contre lui la vertu, le courage et le savoir? Qu'Athènes vous serve d'exemple. Le sang des successeurs des héros de Marathon et de Salamine, de Thucidide et de Démosthènes, de Platon et de Phidias, massacrés dans la place par ordre de Scylla, coula dans le Céramique. La nuit, plus humaine, fit cesser le carnage, mais une foule d'Athéniens, de pères, de fils, d'épouses et de vierges malheureuses, furent égorgés comme on égorge des victimes sur les autels. . . . Cette barbarie crie vengeance et elle l'aura.

Avançons dans l'Agora. La tristesse redouble par l'incertitude où l'on est de savoir si c'était là véritablement la place d'Athènes.

Mais, en dépit des années et de la barbarie, l'esprit libre d'entraves se transporte du moment actuel aux belles époques d'Athènes. C'est là qu'il se repose dans une douce admiration. Cher B..., en lisant cette lettre, imaginez - vous que je l'ai écrite sur cette même place où se rassemblait le peuple le plus sensible, le plus léger et le plus civilisé de l'Univers. Soir et matin, c'est là que, debout ou assis, ce peuple - roi venait entendre les nouvelles et repaître son ame de l'idée de ses conquêtes et de ses triomphes. Dans ce coin, devaient être les Hermètes qui renfermaient le récit des victoires contre les Perses. Ici était le Pécile où l'on voyait les peintures de Micon, de Polignote et de Pénée, qui représentaient la guerre de Troyes, la bataille d'Oénoé et la défaite des Amazones. Plus loin le Tolus où les prytanéens venaient deux fois l'année dîner ensemble, mais où ils venaient plus souvent offrir des sacrifices pour la prospérité du peuple ; enfin, de ce côté étaient les boutiques du marché où vingt mille personnes venaient chaque jour acheter des denrées pour leur subsistance.

Mais quels étaient les plus beaux ornemens de cette place ? Les colonnes sur lesquelles on lisait les lois de Solon, surmontées de la statue du législateur, comme du dieu qui les avait dictées. Quelles étaient les principales images que le peuple y adorait ? La Compassion,

le Respect, la Vivacité, la Renommée. Mengs avait raison de dire que les Athéniens volaient plus près du ciel que de la terre. Quelle autre nation, en effet, sut former le cœur et l'esprit comme l'athénienne? Ses instructions avaient quelque chose de divin. Jamais on ne vit, sur cette place, sous les yeux du peuple, la statue du colosse qui pouvait le représenter, ni celle de la Liberté qu'il idolâtrait. Jamais on ne personnifia à ses yeux, ni le pouvoir, ni la force, ni l'amour, ni la haine, mais le respect et la commisération. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si, sur cette place où le peuple se formait lui-même à l'exemple des héros, sous ces portiques, sous ces platanes, Socrate, Cimon, Aristide, Trasybule ne dédaignaient point de venir s'y entretenir; si, renfermé dans son tonneau, Diogène venait y enseigner le mépris des richesses; enfin si, pour y faire retentir son nom, Alexandre parcourait et dévastait l'Univers?

De la place on montait à l'Aréopage. Ce nom seul inspire encore le respect et fait trembler les coupables. Les Turcs ont fait de cette colline un cimetière. C'est ainsi que, sans le vouloir, ils en ont consacré la mémoire. Montons.

Les deux escaliers par lesquels on y arrivait autrefois, subsistent encore. Ils sont taillés dans le roc, mais si étroits qu'on peut à peine y monter deux personnes de front. Il y avait

donc peu de foule dans l'Aréopage, et cela arrive dans tous les tribunaux où le plus coupable est sûr d'être puni. Nous voici sur la colline ; mais ne vous attendez pas à voir ici un portique superbe, une salle peinte magniquement, un amas de statues, de tableaux, de meubles recherchés et précieux, tout ce qui ornait l'Aréopage se réduisait au temple des Furies et aux statues de Pluton, de Mercure et de la Terre. Les déesses vengeresses n'y étaient point représentées dans une attitude menaçante, et c'était sur l'autel des autres divinités que sacrifiaient les innocens déchargés de leur accusation. Mais voici ce qui me frappe encore davantage.

Ce sénat auguste, auquel pendant tant de siècles on ne reprocha jamais une injustice ; auquel les rois, les nations, les dieux même s'en rapportaient dans leurs différens ; ce même sénat ne s'assemblait qu'en plein air ; et voici encore taillés dans le roc les sièges où les juges se plaçaient. On n'y admettait point d'avocats : on n'y examinait les causes et l'on n'y jugeait que la nuit. Enfin ce tribunal était si respecté des Athéniens qu'ils s'abstenaient même de rire en présence des aréopagites. Mais pendant sept cents ans on ne vit jamais sur ces sièges des jeunes gens licencieux, de talens médiocres, ou qui, avant le tems, eussent fait un pacte avec l'injustice. Pendant sept cents ans, l'art de persuader ou

de feindre, ni les cris d'un orateur mercénaire ne forcèrent la sentence des juges ; ils avaient la justice pour guide comme le ciel pour témoin. Périclès ne surprit Athènes qu'en ôtant à l'Aréopage sa majesté et son pouvoir ; et ce fut alors que l'on vit condamner Socrate et triompher le parjure Anitus. En face des sièges des aréopagites on distingue encore le lieu où étaient assis l'accusateur et le coupable. L'un portait le nom de Méchanceté, et l'autre d'Effronterie. Ils étaient regardés tous les deux comme infâmes. Mais pourquoi ces deux sièges étaient-ils d'argent tandis que ceux des juges étaient de pierre ? Apparemment pour ne point profaner le terrein où ils étaient, parce qu'on considérait l'argent comme un métal incapable de contracter et de communiquer aucune souillure.

Combien un cœur sensible est touché à cette vue et à ce souvenir! Seul avec moi-même, appuyé sur la tombe d'un Turc, je me transportai au tems de l'Aréopage, à Cécrops qui le fonda, à Solon qui accrut sa dignité, et à Périclès qui le détruisit. Il me semblait assister à cette assemblée comme à l'assemblée des dieux et des vertus. Quel silence ne devait point y régner lorsqu'on y lisait une accusation ; lorsque l'accusé répondait ; lorsque les juges prononçaient leur sentence ! Écoutez le décret rendu contre Cloé

qui dans ses habits n'avait pas gardé la décence digne d'une Athénienne : — Que son nom soit effacé du registre des citoyennes et couché sur la liste des courtisanes. — Quelle est la condamnation de Lastenia qui empoisonna son amant avec un philtre pour le rendre plus amoureux ? — Que Lastenia soit mise en liberté ; elle est moins coupable que malheureuse. — Écoutons une accusation contre un aréopagite. Un petit oiseau poursuivi par un épervier s'est réfugié dans le sein d'Aristonius, ce magistrat lui a donné la mort : le sénat, sans doute, pour une faute aussi légère prendra la défense d'un de ses membres. Le sénat décide : — Un cœur cruel n'est pas fait pour disposer de la vie des citoyens : qu'Aristonius soit privé pour toujours de sa dignité. L'Europe, le monde entier a-t-il rien vu ou entendu qui approche de cette rigueur ? Quels tribunaux, quels juges ont poussé à ce point la sévérité et même la vertu ? mais où est le peuple qui ressemble à celui d'Athènes !

A la vérité le haut de cette colline, la tribune, les sièges des juges, le mur où ils étaient appuyés, et celui qui était à leurs pieds, tout est aujourd'hui à moitié couvert par les tombeaux des Mulsulmans : mais le souvenir que c'était ici que s'assemblait l'Aréopage, dont le nom se confond avec celui de justice ; l'aspect de ces tombeaux, de ces cy-

près, de ces ossemens épars çà et là sur le sol me remplissent l'imagination d'idées mélancoliques et le cœur de sentimens tendres qui font couler mes larmes. Combien sont doux les plèurs que la tristesse fait répandre; et de quelles jouissances sont privés les caractères gais qui ne connaissent d'autre sentiment que celui de la joie, et d'autre bonheur que les ris!

Descendons de l'Aréopage aux prisons. On prétend qu'elles étaient dans ces grottes que je vois tout auprès. Le spectacle change à nos yeux, mon cher ami. Les prisons n'inspiraient point à Athènes l'horreur qu'elles produisent en tout autre endroit. On ne venait point ici pour entendre les gémissemens du désespoir ou les cris du remords; on y venait méditer sur les injustices des tribunaux et la corruption du peuple qui en est la conséquence: c'était un cours de morale. Chacun accourait pour y admirer la mort de Miltiade, et y envier celle de Socrate. L'ambitieux, lancé dans le tourbillon des affaires publiques, y réfléchissait sur l'inconstance de la fortune en pensant aux victoires et à la destinée du sauveur de la Grèce. L'homme privé, en contemplant le sort du plus sage des hommes, apprenait à se rendre utile même en mourant; à épouvanter l'injustice, et, en quittant la vie, à s'avancer vers la gloire et l'immortalité. Peut-être est-ce dans ce coin obscur que, chargé des mêmes fers

dont il avait délivré sa patrie, pauvre et délaissé, mais grand, mais toujours égal à lui-même, Miltiade expira. Dans cet antre, peut-être, au milieu de ses disciples en pleurs, Socrate but la ciguë d'un air intrépide : admirez, enviez le bonheur de ce philosophe. Entre les bras de la mort, les yeux déjà obscurcis et le cœur presque glacé, il dicte encore des leçons de vertu et de morale. Déjà son ame a de la peine à saisir des idées imparfaites et fugitives, et ses lèvres à articuler les sons qui les expriment; cependant voyez-le serrant les mains de Platon dans les siennes et s'efforçant de lui dire : — La vertu est tout... la mort n'est rien. — Socrate n'est plus.

O Canova! unique et digne émule de Praxitèle et de Phidias; Canova! ornement de ta patrie et de ton siècle; toujours grand, soit que tu peignes les graces de la jeunesse dans la naïve Psiché, les transports d'un dieu dans les fureurs d'Hercule, la mollesse et le plaisir dans les danses des Phéaciens, tu as su te surpasser toi-même en nous représentant la mort de Socrate. La perfection de ton ciseau dans cet ouvrage égale la sensibilité de ton cœur et l'élévation de ton esprit; comme ton esprit et ton cœur égalent l'humanité et la sagesse de Socrate.

Tout ce qu'il y avait de grand dans Athènes, semble réuni dans l'enceinte étroite que nous parcourons en ce moment.

Près des prisons étaient les théâtres. Le premier qui se présente est celui d'Hérode. Ce simple particulier, le même qui essaya de faire couper à ses frais l'Isthme de Corinthe, qui fit construire à Athènes un stade tout en marbre blanc, y avait aussi fait construire un théâtre. Cet édifice est situé à l'ouest sous la forteresse. Les murs latéraux sont presque ruinés, mais ceux de la scène, encore intacts, ont trente fenêtres qui offrent trois ordres l'un sur l'autre. Cette scène trop petite et les fenêtres trop grandes et trop multipliées devaient nécessairement empêcher l'action de la voix et du son. Je n'examinerai point ici si les théâtres des Grecs étaient couverts ou ne l'étaient pas. Dans celui-ci, il n'y a rien qui indique qu'il y eût un toit. Il est vrai qu'il servait ordinairement, comme l'Odéon, à des concerts de musique et qu'une double toile pouvait couvrir l'avant-scène ; mais, dans tous les cas, le spectateur était exposé au soleil et à la pluie.

Allons à gauche vers les portiques d'Eumène dont il reste à peine quelque trace et nous arriverons au fameux théâtre de Bacchus, au théâtre véritablement adapté au génie des Grecs. Qui peut ne pas le reconnaître ? Il réunit tout ce qui sert à le caractériser pour tel. Sa forme circulaire, sa situation à l'orient, son étendue capable de contenir trente mille personnes. Les gradins appuyés

et coupés dans l'angle de la forteresse, les deux colonnes attiques que l'on voit au dessus et qui sont un reste du temple de Bacchus, d'où le théâtre avait pris son nom. La grotte du Trépied que l'on voit encore du milieu de son enceinte, les restes des arcades et des portiques que l'on y admirait encore il y a deux siècles; enfin le cœur même qui, à l'aspect de ce lieu, palpite plus fortement qu'à l'ordinaire, tout nous annonce que c'était là le théâtre de Bacchus. Amateurs des spectacles, quel plaisir n'éprouveriez-vous point ici avec moi! ici, dans cette enceinte où le jeune poulain bondit auprès de sa mère, où ce jeune Grec fait retentir le son aigre de sa flûte; ici furent déclamés les chef-d'œuvres de la poésie grecque; ici Eschile, Sophocle, Euripide, Ménandre, Aristophane donnèrent au public leurs tragédies et leurs comédies. C'est ici qu'après avoir servi leur patrie l'épée à la main, ils venaient l'instruire en représentant eux-mêmes les principaux personnages de leurs pièces; ici le peuple athénien, délicat et sensible, applaudissait les talens sublimes, critiquait et mortifiait les esprits présomptueux. C'est ici qu'en échange ils perfectionnaient, sans s'en apercevoir, son éducation. Les exploits des héros, la défaite des ennemis, les passions des hommes, les vertus et les vices, même de leurs dieux étaient soumis à l'examen. M. Fauvel et moi, nous

parcourûmes, durant une heure, le parterre, la scène, les gradins. Nous étions comme dans l'enchantement. Nous nous imaginions voir le peuple, assemblé dans cette enceinte, assister aux Euménides d'Eschile, à l'Antigone de Sophocle, à l'Iphigénie d'Euripide et aux Nuées d'Aristophane. Socrate était ici et montrait au peuple, par sa présence, que la vertu n'est rien sans la force d'ame qui la soutient : nous voyions les Athéniens tantôt ravis par l'harmonie des chœurs, ou fondant en larmes à la mort d'Antigone ou au sacrifice d'Iphigénie ; souvent même les femmes avorter à la représentation des Euménides. Quelle différence de ce spectacle à ceux des autres nations, à ceux de notre tems et à ceux de Rome même! Caton s'éloignait du théâtre pour ne point assister aux pantomimes lascives qui amusaient les Romains et ne les point voir rougir sous ses yeux. Pour nous, nous sommes aussi loin de goûter les beautés du théâtre des Grecs, que nous le sommes de ce peuple par notre langue, notre religion et nos mœurs. Il faut avouer qu'il n'est pas possible d'arriver au sublime sans la sensibilité. Si l'art théâtral n'a jamais été poussé, parmi nous, au point où il le fut parmi les Grecs, c'est par la seule raison que nous n'avons jamais égalé leur amour pour la gloire et leur délicatesse. Si l'on veut les juger sur le premier objet, qu'on aille aux Thermopyles, aux champs de Marathon, de Salamine et de

Platée; qu'on lise Homère, Pindare, Hérodote, Thucidide, Xenophon, Plutarque. Si l'on veut connaître à quels degrés ils possédaient l'autre, qu'on vienne voir ici le théâtre de Bacchus et lire sur ce gazon, au milieu de ces ruines, les ouvrages composés par eux, pour eux, et représentés devant eux.

Les Syracusains furent si ravis, en entendant quelques vers d'Euripide déclamés par des prisonniers athéniens, qu'ils donnèrent la liberté à ceux qui en savaient par cœur : sans doute ils auraient donné la leur pour entendre déclamer ces mêmes vers à Athènes. Après ce qui s'est passé dans ce théâtre, on pardonne tout, on croit tout, on admire tout ce qui vient des Grecs. On n'est plus surpris si des héros naissent aux sons de la lyre de Thimothée; si Praxitèle fait passer à la fois dans sa Vénus la beauté et l'adolescence, et si une statue donne à Pygmalion toute l'ivresse de l'amour. Momens délicieux du théâtre d'Athènes ! jamais vous ne renaîtrez pour moi, ou, si vous renaissez, c'est lorsque j'entendrai sur les théâtres d'Italie les scènes d'Alfieri représentées par des acteurs dignes du successeur de Sophocle.

Ce jour était réservé aux plaisirs les plus délicats. En sortant de ce théâtre, nous allâmes faire une visite au consul de France, M. Gaspari. Son épouse, qui joint la beauté aux graces de la jeunesse, nous ravit en nous

chantant un air de Nina. Cet opéra, le nom de *Païsiello* et la passion touchante de Nina, sont ici dans leur véritable séjour. O *Païsiello!* ailleurs on t'honore, mais à Athènes on t'éleverait une statue.

LETTRE LIV.

Athènes, le Stade, le Musée, le Trigone, le Temple de Thésée.

Aujourd'hui j'ai fait le tour d'Athènes antique et moderne. J'ai d'abord été directement au stade. Le pont sur lequel on y entrait a été abattu par les Turcs. Il traversait l'Ilissus, lequel n'est plus aujourd'hui qu'un torrent qu'on passe à pied sec. Ce stade était formé par une colline qui régnait le long du fleuve. En se courbant, elle formait une enceinte qui renfermait un espace de deux cent quatre-vingts pas de long sur soixante de large, où l'on célébrait les jeux Panateniens, fameux à Athènes et dans toute l'Attique. Le pont qui y conduisait, les vingt marches qui l'environnaient, le pavé, les bornes, à gauche les citernes, à droite, sur une éminence, le temple de la Victoire, tout était de marbre blanc et construit aux dépens d'Hérode - Atticus. Arrêtez-vous avant d'y entrer, mon cher G..., et recueillez-vous un instant. Il est vrai qu'on ne voit plus ni les marbres qui ornaient ce

lieu, ni le temple de la Victoire, ni les statues de l'Epouvante et de Mercure; mais les collines, couvertes de verdure, conservent parfaitement leur première forme, et le sol, émaillé de fleurs, ajoute aux idées de luxe et de magnificence antiques, les beautés simples et toujours nouvelles de la nature. Ce mélange a quelque chose de vraiment enchanteur.

La course des hommes, des chevaux et des chars était principalement destinée pour le stade. Je ne puis cependant, sans quelque regret me rappeler que ce fut Adrien qui y introduisit le premier le combat des animaux. Ce plaisir qui ne convenait qu'au peuple féroce de Rome, s'accordait mal avec le caractère sensible des Athéniens. Leur amour même pour la gloire, avait pour but d'élever leur ame, et non point de l'endurcir. A Rome, où l'on se faisait une gloire du crime, et une fête de l'homicide, si le sang ne coulait point dans l'arène, le spectacle n'avait aucun charme; mais à Athènes, tout ce qu'il y avait de plus choisi, de mieux élevé et de plus distingué dans la ville, dans l'Attique, et dans la Grèce, se rassemblait au stade; son enceinte était remplie d'hommes de tout âge et de toute condition. Les mères et les jeunes filles, par leur élégance et leurs formes angéliques, servaient en même tems de spectacle et de spectateurs. D'abord les philosophes, les artistes, les héros de

de la Grèce attiraient les regards ; mais dès que les jeux commençaient, les seuls concurrens fixaient l'attention de la multitude. Le cœur palpitant, les mains levées au ciel, les parens, les amis et les amantes faisaient des vœux pour la victoire de ceux auxquels ils s'intéressaient. Quel spectacle, lorsqu'on annonçait le nom du vainqueur, quand les sistres et les tambours l'accompagnaient au temple de la victoire. Voilà le sentier qui y conduisait ; j'y monte avec la foule. Voilà le lieu où couronné de lauriers le vainqueur sacrifiait à la Déesse ; voilà celui où le prêtre, vêtu de pourpre, le présentait au peuple qui l'attendait. Alors toutes les haines disparaissaient, un cri de joie unanime répétait son nom, et dès-lors Protogène, Pindare, Timante, le consacraient à l'immortalité. Descendons dans l'arène, et asseyons-nous sur l'herbe. Passons les bornes et entrons dans cette grotte. Qui pourra me dire à quoi servait ce passage? Est-ce pour la commodité des chars, pour soustraire les vaincus aux dérisions du peuple ou pour y renfermer les animaux, depuis le règne d'Adrien. On s'éloigne de ce lieu avec regret : le ciel est si pur, la saison si agréable, l'idée de se trouver dans le stade d'Athènes est si intéressante ; enfin ces fleurs même et ce gazon ont des charmes si puissans que ce n'est qu'avec peine que je puis m'en arracher. Combien de fois, mon cher ami,

en vous parlant du stade, ne vous ferai-je point regretter de n'avoir point été avec moi?

En allant à main droite le long de l'Illissus, on rencontre le soubassement du temple de Cérès. M. Fauvel a trouvé auprès un fragment de colonne antique de la grandeur d'un pied. Il s'en est servi pour imaginer la hauteur et l'ordre de la colonne et les mesures du temple entier, semblable aux astronomes qui de leur cabinet mesurent l'espace que parcourent les astres.

Sous ce temple sont les restes de la fontaine des neuf Tuyaux. On prétend que c'est celle de Calliroé construite par Pisistrate : sa situation paraît s'accorder avec cette opinion ; cependant on peut encore en douter. Où sont les neuf Tuyaux ? On n'en voit que trois. Où est la place des embellissemens magnifiques que le tyran y avait ajoutés et qui faisaient oublier aux Athéniens les chaînes de la servitude? De l'autre côté on voit les ruines des Citernes; mais elles ne sont plus reconnaissables.

Après avoir passé l'Illissus, la base que l'on rencontre, supportait le soldat à cheval dont parle Pausanias, qui était l'ouvrage de Praxitèle. C'était donc bien certainement ici la porte Dipyse et l'édifice destiné à renfermer ce qui servait aux fêtes et aux processions.

Mais il est tems de monter au Muséum, aujourd'hui la colline de Sézus, de tout tems

fatale à Athènes. Je n'examinerai pas si ce fut ici que le poète Musée vint chanter ses vers et réunir pour la première fois aux sons de sa lyre les Athéniens dispersés, ou si véritablement il fut enseveli dans cet endroit. Ces avantages imaginaires ont coûté bien cher à Athènes. Cette colline qui faisait partie de cette ville et au pied de laquelle passait le mur qui l'unissait au Pyrée est d'une hauteur qui ne le cède guère à l'Acropolis : ainsi elle présente une position très-favorable aux ennemis. Les Macédoniens s'y fortifièrent, Mithridate et Sylla s'en rendirent maîtres, et dominèrent de là la Ville. Mahomet second, en assiégeant Athènes, s'en servit comme de forteresse, et la bombe de Morosini qui abîma le Parthenon, partit de ce lieu.

Les grottes qui sont tout autour, sont peut-être les tombeaux des anciens ou les cazernes des soldats. Mais c'est sur le sommet qu'était un des plus beaux restes de sculpture grecque, connu sous le nom de Monument de Philopapus ; il est de forme triangulaire ; les bas-reliefs, de grandeur naturelle, qui en ornaient jadis les trois côtés, n'existent plus aujourd'hui que dans deux seulement, et malheureusement encore ces deux bas-reliefs sont mutilés et se reconnaissent à peine. Du côté du couchant on y voit quatre chevaux qui tirent un char sur lequel une figure d'homme est assise. Cette figure, les chevaux,

la victoire qui les précède, malgré l'injure des tems, montrent encore un ouvrage du meilleur goût et du plus grand fini. Les chevaux qui sont représentés en action, abaissent leur croupe et s'appuient sur les jambes de derrière avec tant de légèreté que l'on croirait qu'ils lèvent le pied pour suivre leur course. Quelle beauté l'on admire encore dans le mouvement de leur tête, dans leurs crins épars et flottans, dans la draperie du vainqueur, dans la marche, ou pour mieux dire, dans le vol de la victoire! Du côté oriental sont cinq figures d'hommes qui se suivent l'une après l'autre : les têtes manquent à ces figures; il en est de même de celles que l'on croit être d'Antiochus et de Philopapus, situées dans les niches au dessus des bas-reliefs. Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que les lignes droites forment en sculpture ce que l'on appelle le grand, et que les contours arrondis et faciles constituent le gracieux, les figures dans ce monument réunissaient ces deux avantages, et on l'admirerait comme la plus belle production de l'art des Grecs, s'il eût été bien conservé.

Mais retournons sur nos pas, vers le couchant. Où sommes-nous? Sur le *Pnix*; c'était le lieu des assemblées du peuple. Les Athéniens devaient se croire éternels, car ils avaient construit cette place pour l'éternité. Dans l'espace de quatre cents pas, le sol est

couvert de quartiers de pierres immenses enchassés les uns sur les autres. L'herbe y croît avec peine, et l'agriculteur y trouve aujourd'hui aussi peu à cultiver qu'à recueillir. Il n'en est pas ainsi du philosophe ; il y médite et s'instruit ; il y observe encore taillée dans le roc la tribune des orateurs, les sièges des secrétaires qui rédigeaient les décrets ; et dans les deux angles, ceux des huissiers qui imposaient silence et proclamaient les délibérations. Les niches où l'on affichait les offrandes de ceux qui obtenaient du peuple le poste qu'ils ambitionnaient, de ceux qui étaient déchargés d'accusation ou qui se préparaient à commander les armées. Tandis qu'aujourd'hui on ne parle en Europe que d'orateurs et d'assemblées populaires, il est intéressant pour moi de me trouver sur le trigône d'Athènes, de m'y promener sur le gazon, de me reposer sur la tribune et de penser à vous, qui dans celle de Venise avez mérité le même nom que méritèrent dans celle-ci Eschine et Démosthènes. C'est donc ici, me disais-je en moi-même, que se réunissait le peuple de la terre le plus jaloux de son indépendance ; c'est ici qu'il venait commander et obéir ; c'est ici qu'éclairé, séduit ou trompé par les orateurs, il décidait de la guerre ou de la paix, et distribuait les châtimens et les récompenses. Voilà le théâtre le plus grand de la légèreté humaine, de la perfidie, de l'a-

mour et de la haine. C'est ici où Isocrate, Périclés, Démosthènes, haranguèrent la multitude, qui, selon ses caprices les applaudissait, ou s'en moquait, mais n'oubliait jamais les injures. Ici l'air fut souvent frappé par les éclats de l'éloquence, ou par les cris d'un peuple tumultueux qui pardonnait plus facilement à l'orateur de contrarier ses volontés, que d'offenser la délicatesse de ses oreilles. C'est ici que furent proposés l'emprisonnement de Miltiade, l'exil d'Aristide, l'ostracisme de Thémistocle et d'Alcibiade; c'est ici que ces décrets furent écrits, ici qu'ils furent proclamés. Combien de fois dans les bornes de cette enceinte ne retentit point le nom de liberté pour se propager ensuite jusqu'aux confins les plus éloignés du monde connu! Mais que cette liberté fut ici de peu de durée! Il faut l'avouer; jamais peuple ne sut mieux l'apprécier, et n'en transmit à l'histoire des traits plus frappans. Cependant ce peuple même qui par son amour pour la liberté terrasse l'Asie entière qui vient l'accabler de son poids, en moins de soixante ans, se réduit à ne plus intervenir à ses assemblées que moyennant une rétribution pécuniaire. Que cette fin de l'histoire d'Athènes est affligeante!.... Il est moins douloureux d'entendre mugir les taureaux dans le *forum* de Rome, ou de voir un Thrace succéder à Sémiramis dans les murs de Babilone, que de voir la nudité et

d'entendre le silence du trigône. Cette idée remplit d'épouvante...... Athènes au pouvoir des Barbares !

Pour en achever le tour, il reste à voir le temple de Thésée : il est encore intact, et il n'y manque pas une seule pierre. On serait étonné que les Turcs l'aient respecté, si l'on ne savait que les Grecs en ont fait une église. Ce temple a été bâti dans le siècle du bon goût, et a servi de modèle à celui de Minerve. L'époque de sa construction est celle où Cimon, fils de Miltiade, apporta de Crête les restes de Thésée. Alors la reconnaissance se réveille dans le cœur des Athéniens, et cette même ville qui l'avait d'abord honoré comme législateur, ensuite exilé comme tyran, finit par l'adorer comme un dieu. Quand ce temple fut élevé, on devait connaître les ordres Ionique et Corinthien ; mais son architecture est Dorique. La précision et l'élégance sont les caractères qui le distinguent par-dessus tous ceux qui existent. Sa figure est l'existile : il est environné d'un péristile : les colonnes en sont cannelées et le marbre pantélique ; enfin il a cent pieds athéniens de long sur quarante-quatre de large. L'or et l'azur, comme dans le Parthenon, enrichissaient les caissons de la voûte ; mais le tems a ruiné tous ces ornemens, ainsi que les bas-reliefs extérieurs qui représentaient les travaux de Thésée. On y voyait le héros qui sortait de la mer d'où

il rapportait l'anneau que Minos y avait jeté, et la couronne qu'il avait reçue d'Amphitrite; on y voyait l'exploit du Minotaure, etc. Il n'en est pas de même de la partie intérieure du temple. Quelques sculptures de la Frise sont encore intactes : il y en a une entr'autres qui est admirable. C'est Thésée qui combat contre un Centaure : on y distingue, dans l'un, l'homme et le héros; dans l'autre, l'homme et l'animal. Ce dernier se confie dans sa force, l'autre dans sa valeur. Il est impossible de mieux exprimer un combat, de mieux peindre la victoire qu'elle ne l'est dans l'attitude de Thésée, de mieux rendre une défaite qu'elle ne l'est dans le Centaure. Il est blessé à mort, cependant il n'abandonne point le combat, et tout en se retirant, il cherche encore à éviter le dernier coup qui le menace. Le héros le regarde, sans le presser ni le poursuivre ; mais il tient encore le fer levé sur lui. Les Athéniens aimaient de préférence ces sortes de sujets. Les travaux d'Hercule, les exploits de Thésée, le combat des Amazones, flattaient plus leur imagination que tous les autres traits de la fable. Ce temple, celui de la Vierge, celui de la Victoire sans aîles, la lanterne de Démosthènes, le bouclier de Pallas, le piédestal de la statue de Jupiter Olympien, et mille autres monumens en étaient remplis. Quelquefois même ils les répétaient et souvent le génie différent de l'artiste était

le seul changement que l'on y apportait. Ce moyen n'était-il pas suffisant? Le génie n'est point servile ; il ne copie point, mais il crée lors même qu'il suit la pensée d'un autre, et qu'il emprunte les beautés de son art. Le nom de l'église qui est renfermée dans l'antique sanctuaire, est celui de St. George ; on y dit rarement la messe. Pour placer le maître-autel, les Grecs ont gâté une partie du portique. L'intérieur n'offre plus rien de curieux. Dans l'endroit où l'encens fuma si longtems, où l'on égorgea tant de victimes en l'honneur de Thésée, où un peuple innombrable accourait chaque année pour célébrer la fête de ce héros, on n'y voit plus qu'un misérable autel et une image enfumée. On y trouve cependant un autre monument qui, aux yeux de ceux qui pensent, dédommage de la magnificence et des ornemens que l'on a perdus. C'est une demi-colonne de marbre blanc, autour de laquelle sont gravés les noms des pauvres qui étaient nourris aux frais de l'état. Elle était située autrefois sous les portiques d'Eumène, précisément à l'endroit qui servait de promenade aux philosophes, et il était beau de voir dans le même endroit instruire l'ignorance et secourir la misère. Cette inscription atteste à-la-fois le soin qu'avait le public de soulager les indigens et de les empêcher de se multiplier en rendant leurs noms publics. En effet, c'était peu de chose pour Athènes

que deux ou trois cents personnes réduites à vivre d'aumônes. Ces pauvres avaient la liberté de parcourir la ville, mais il leur était défendu de demander aux particuliers et de voter dans les assemblées publiques, parce que leur vote n'aurait pas manqué de fortifier le parti des riches. Chez nous on donne toute liberté aux mendians dont on se soucie fort peu, ou si on s'en occupe, on les renferme sans rien faire, et à grands frais, dans de vastes prisons où on les fait mourir, sinon de faim, au moins de désespoir et de malaise.

Il est déjà trois heures après midi, et je me retire au logis, épuisé de fatigue, mais le cœur gai et satisfait.

LETTRE LV.

Athènes, l'Académie, le Mont Himette, le Monument de Trasillé.

LE tems s'approche où je dois m'éloigner d'Athènes : je vais interrompre mes visites journalières aux monumens qu'offre cette ville, pour aller voir l'académie. Le tems et les Barbares n'ont pu anéantir son nom qui subsiste encore sous celui d'*Acatimia*. En sortant par la porte *Dipilon*, on rencontre le quartier appelé le *Céramique hors des murs*. C'est le jardin des Tuileries d'Athènes ; car l'on y

faisait aussi des tuiles dans l'origine. Je suis passé auprès du chemin que les Grecs appelaient *Trias*, et où l'on a bâti aujourd'hui une chapelle dédiée à Agia-Triada. Cette conformité de noms est très-agreable au voyageur. Il en jouit, comme celui qui au milieu d'un bois croyant avoir perdu son chemin, vient à entendre tout-à-coup le bêlement des troupeaux, ou à découvrir dans le lointain une habitation ou une cabane.

Enfin, voilà le chemin des tombeaux: mon cher G.... suivons-le ensemble. La terre, les oliviers et les vignes couvrent ces monumens de la reconnaissance publique. Avec quel intérêt ne devait-on pas s'y promener autrefois sous les arbres qui l'ombrageaient, parmi les parens et les amis qui venaient y répandre des larmes, et les philosophes qui s'y livraient à leurs méditations! Le premier tombeau était celui d'Hermodius et d'Aristogiton qui rendirent la liberté à leur patrie; ensuite celui de Périclès qui la lui ravit, et après celui de Thrasibule qui la lui rendit. Ici étaient ensevelis les Thessaliens qui vinrent au secours d'Athènes; les Athéniens qui prêtèrent leurs bras aux Romains contre les Carthaginois; ceux qui vainquirent avec Cimon sur l'Eurimédon; enfin ceux qui périrent sous Syracuse. Au milieu des tombeaux de ces derniers et parmi les noms des soldats, on lisait sur la même colonne, celui

de Demosthènes, un des généraux athéniens qui aima mieux se donner la mort que de se rendre. On avait omis celui de Nicias, qui ne sut ni bien se défendre, ni bien mourir. Je ne puis le dissimuler, encore plein de la majesté d'Athènes, la victoire des Syracusains m'enorgueillissait ; il ne resta pas un seul Athénien pour en rapporter la nouvelle. O Syracuse! tu as vaincu Athènes dans toute sa splendeur : je rencontre par-tout les traces de ton courage, de ta grandeur ; et aujourd'hui ! . . . .

Mais j'ai déjà fait un mille, et je devrais être arrivé dans l'Académie. Combien cette idée m'enchante et me ravit ! Je m'arrête sous un oranger devant la porte d'un Turc. Sa maisonette, un petit jardin, un champ de vigne, voilà tout ce qui compose aujourd'hui l'Académie ; voilà quel est le sanctuaire autrefois consacré à la philosophie et au bonheur des hommes. A l'endroit où ces deux chiens jouent ensemble dans ce moment, là peut-être Socrate instruisait la jeunesse d'Athènes ; où ce villageois ramasse du bois, Platon peut-être dictait sa théorie de la législation ; où ce Turc est assis négligemment à fumer sa pipe, peut-être Aristote, Théophraste, Anaximandre, Protagoras, Zénon, Diogène, Epicure et Aristippe dévoilaient à leurs disciples les secrets de la nature, de l'éloquence et de la vertu. L'un enseignait à

douter de tout, l'autre à suivre le plaisir; celui-ci à mépriser tous les biens, et cet autre à savoir s'en servir. Sous ces allées couvertes, sous ces portiques, dans le temple de Minerve, à côté de l'autel des Muses, les sages s'arrêtaient et instruisaient. C'est là qu'Alcibiade avait les yeux attachés sur les lèvres de Socrate, Alexandre sur celles d'Aristote, et que la belle Lastenie, appuyée sur son cher Speusippe, écoutait les leçons de Platon. Quel tableau, mon cher ami! Tandis que la place publique d'Athènes était agitée par les diverses factions, les sages enseignaient ici le respect dû aux lois; tandis que les guerriers, le fer à la main, triomphaient de leurs ennemis, ici les philosophes réformaient l'état et éclairaient les peuples; tandis que les armées répandaient par-tout les principes de la démocratie, Aristote proclamait ici ouvertement la monarchie comme le meilleur de tous les gouvernemens, et Platon donnait aux Syracusains une constitution dirigée par trois rois; tandis que Timon le misanthrope s'exile du commerce de ses semblables et se renferme sur cette colline dans une petite tour, Socrate, le plus vertueux des Grecs, sacrifie ici sur l'autel de l'amour; tandis qu'Héraclite pleure ici sur les vices de l'humanité, Démocrite s'en moque à ses côtés.

Il m'était impossible de me commander en pensant que j'étais au lieu même de l'Aca-

démie; j'allais franchissant les fossés et parcourant cette vigne de toutes parts; tantôt je m'avançais à droite sur la plaine, tantôt je m'enfonçais à gauche sous les oliviers; enfin je m'arrêtais debout sur le chemin qui conduit à Eleusis, ou bien je retournais au lieu d'où j'étais parti pour y repaître mon imagination, contempler, rêver...... J'aurais oublié le consul qui m'attendait, et je me serais oublié moi-même si le Turc qui m'avait vu aller et venir continuellement pendant deux heures entières, ne fût venu me tirer du ravissement où j'étais. Il dit en souriant à l'interprète que je devais être fatigué, et me fit offrir de me reposer chez lui. J'acceptai avec reconnaissance cette offre d'hospitalité attique, et je me rafraîchis avec des raisins et des figues excellentes. Le bon Musulman me présenta ensuite le mêts le plus délicieux que j'aie jamais goûté; c'était du miel de l'Himette, recueilli dans le mois de mai. Ce miel avec raison a été vanté et préféré à tout autre. La douceur du sucre, le piquant du girofle, le baume du cinnamome, l'essence de la violette, de la rose, de la fleur d'orange; en un mot, tout ce qui peut flatter l'odorat et le goût se trouve réuni dans ce miel. Quelle saveur, quelle suavité, quel parfum! Je ne m'étonne plus si dans Athènes on arrive à un âge si avancé et si, pour ainsi dire, on n'y meurt jamais. J'en attribue la cause prin-

cipale à ce miel, très-abondant dans le pays, et dont le peuple fait beaucoup d'usage. On s'en sert comme de restaurant, de cordial et de tonique. Ce miel me fit souvenir qu'avant de quitter Athènes, j'avais projetté de monter sur l'Himette. Je pris donc le parti de remettre au soir mon dîner, et de m'acheminer dans le moment même vers cette montagne. Je pris congé de mon Turc, et tournant à gauche dans la plaine, en un quart-d'heure je me trouvai sur l'Illissus qui, semblable à l'Eridan, va se répandre dans la campagne, ou pour mieux dire, arroser les oliviers. Qu'il est agréable de voir se conserver à Athènes la même méthode que l'on suivait autrefois dans la culture de cette plante qui forme encore la richesse de cette contrée, comme au tems de Pallas ! Cette méthode est uniquement l'effet de la tradition ; autrement comment expliquer qu'à Mythilène, à Salone et à Corfou où les olives sont pareillement le seul produit du pays, elle y est absolument ignorée ? Enfin, je passe sous le mont Anchesme, fameux par la statue de Jupiter ; je m'arrête un instant sous les restes du pesant aqueduc d'Antonin et je me trouve au pied de l'Himette : il était déjà onze heures du matin : les oliviers bruissaient du chant des cigales, et l'ardeur du soleil était la seule chose que j'eusse oubliée en combinant mon projet. A peine commen-

çais-je à monter que je m'aperçus avec regret qu'il fallait abandonner mon dessein, et retourner en arrière. Cependant je fis encore quelques pas et je voulus au moins monter sur une éminence qui domine la ville, la plaine et les ports. Je m'arrêtai quelque tems pour y jouir de cet aspect ; ensuite retournant par le stade et repassant l'Illissus, je fus visiter le monument de Trasylle, et me rafraîchir dans la grotte de Bacchus qui l'avoisine.

Ce monument est dorique et n'a rien d'intéressant. Il fut élevé par Trasylle à la tribu Hippothoontide et à lui-même, pour avoir triomphé dans les jeux athlétiques. Au dessus on voit deux colonnes attiques, les seules qui restent de cet ordre, elles ont un chapiteau environné de belles feuilles de palmier; mais ce qui les rend singulières, c'est que ce chapiteau même est de forme triangulaire. D'un autre côté, cet ouvrage montre dans ce siècle, la décadence de l'art à Athènes. Au reste, c'est dans cette grotte où je me trouve actuellement, et qui était le temple antique de Bacchus, où se trouvait le fameux satyre de Praxitèle, le chef-d'œuvre de cet artiste et peut-être même de toute l'antiquité. Un artifice de Phriné lui arracha son secret; et puisque j'ai besoin de me reposer, je vous en retracerai l'histoire en peu de mots. Praxitèle venait de terminer un satyre et un amour

amour : Phriné lui demanda l'une ou l'autre de ces statues ; Praxitèle y consentit, à condition qu'elle choisirait elle-même. Comment savoir lequel est le meilleur de ces deux ouvrages ? Elle y réussit par cette ruse. Tandis que cet artiste était hors de chez lui, elle lui fit dire par un esclave que le feu venait de prendre à son atelier. Aussitôt Praxitèle s'écria : sauvez mon satyre, le reste m'est indifférent. Quoi qu'il en soit, Phriné choisit l'amour, qu'elle plaça à côté de sa propre statue dans le temple de Thespé, et l'on mit ici le satyre.

Enfin, je suis repassé par la porte Adrienne et je suis rentré dans Athènes.

LETTRE LVI.

Athènes, la Cathédrale, la danse des Grecs.

VOICI ma dernière journée à Athènes. J'ai d'abord été à la forteresse dont j'ai fait le tour, en saluant, de ses hauteurs, l'Aréopage, le Trigône et le Musée. Je n'oubliai ni le stade, ni la ville d'Adrien, ni la tour des Vents, ni la lanterne de Demosthènes : d'un côté le temple de Thésée, de l'autre le mont Himette, les colonnes de Sunium, le mont Pantélique, l'Eleusine, le Pernette arrêtèrent aussi très-longtems mes regards. Je rentre dans le Par-

thenon, j'en fais trois fois le tour, je fais mes derniers adieux aux Canephores du temple de Pandrose et aux charmantes Cariatides: je ne pouvais plus me flatter d'en revoir les traces, que dans tout ce qui est beau et intéressant; enfin, assis sur un piédestal antique où était la statue équestre du fils de Xenophon, le cœur navré de tristesse, les bras croisés, je me mis, pour la dernière fois, à contempler les restes d'Athènes. Mais, me disais-je en moi-même, cette ville dont le nom seul enflamme mon imagination et me réveille l'idée imposante de la grandeur, renfermait-elle donc des millions d'hommes comme Syracuse? offrait-elle une étendue aussi vaste que Constantinople, Londres et Paris? Non: Athènes ne contint jamais plus de soixante mille habitans, et n'eut pas plus de six milles de circuit. Cependant tout ce que la nature a jamais produit de sublime et d'étonnant, de vigoureux et de tendre, tout ce que la société peut offrir de vertueux et d'aimable, de gracieux et d'extraordinaire, tout ce qui peut étonner dans la vertu et dans le vice; en un mot, tout ce que soixante siècles ont disséminé de plus grand sur la superficie de la terre, et tout ce que l'espace de soixante autres qui suivront, pourra produire avec peine, tout se rassembla, tout se réunit dans cet endroit et sur ce seul point. Les Romains, après avoir subjugué cette ville, la

respectèrent au point que Cicéron, Virgile, Scipion, Pompée, César, Auguste et tous les autres maîtres du monde, venaient y apporter le tribut de leurs hommages, et y apprendre à vaincre et à penser. — Voilà les Athéniens, disait l'orateur de Rome dont nous avons reçu les lois, les sciences, les arts et les mœurs. — Tu vas, écrivait Pline le jeune à Maxime, tu vas dans l'Achaïe, n'oublie point que c'est la véritable Grèce, et que tu es destiné à gouverner un état composé de villes libres qui surent conserver courageusement leur indépendance. Pense surtout que tu vas à Athènes, à laquelle il serait inhumain et sacrilège d'enlever l'ombre et le nom de liberté qui lui reste. C'est un stupide, répétait souvent Lysippe dans ses comédies, celui qui ne desire point de voir Athènes; il est plus stupide encore celui qui la voit sans en jouir; mais l'excès de la stupidité est de la voir, d'en jouir et de s'en éloigner. — Quoique cette ville ne soit plus rien de ce qu'elle était aux beaux siècles d'Alexandre et de Miltiade, quoiqu'elle ne soit plus qu'une ombre, en un mot, quoiqu'elle soit aujourd'hui au pouvoir des Turcs, je sentais néanmoins dans mon cœur toute la justesse du reproche de Lysippe. J'éprouvais un ennui inexprimable, un sentiment qui m'aigrissait contre les autres et contre moi-même, j'allais jusqu'à desirer de verser des larmes; mais cela m'était impos-

sible. Mère chérie, le croirais-tu ? en quittant Athènes, j'ai presque éprouvé le même sentiment que lorsque je m'arrachai de tes bras.... Mais je suis forcé de terminer mes courses : il me reste encore à voir un sarcophage dans la maison d'un particulier, et l'église métropolitaine. Le cœur serré de douleur, je descends de la forteresse pour ne la revoir jamais.

Ce sarcophage est d'un goût excellent, il est digne de l'attention des voyageurs. La chaise de marbre qui est dans la maison d'un autre Grec, qui ressemble à la chaise curule des Romains, mérite d'être vue, à cause de sa singularité. Dans des tems plus reculés, les couronnes dont on ceignait le front des vainqueurs ou des victimes, se mettaient sur l'autel ; dans les tems postérieurs, sur des tables qui étaient à côté: on a sculpté sur cette chaise ce dernier usage, et par conséquent on y distingue l'époque où elle fut faite.

La cathédrale mérite infiniment plus d'attention que tous les autres monumens qui appartiennent aux particuliers; c'est comme une petite galerie. Les murs extérieurs sont couverts de bas-reliefs et d'inscriptions qui se trouvaient éparses çà et là dans les autres églises ; elles ont toutes été décrites et traduites par Spon. Mais il n'est aucune langue qui puisse rendre la beauté des sculptures : c'est un mari qui donne le dernier adieu à sa femme ; un philosophe qui fronce le sourcil

et qui sûrement médite sur l'énormité d'un délit; Cicéron et Scipion qui se rencontrent et qui se tendent la main; enfin les signes du zodiaque avec leurs emblèmes. Que d'ame dans toutes les attitudes! que de goût dans le dessin! que de savoir dans l'exécution! La chaise de marbre qui sert quelquefois à l'évêque, est simple; mais cela même démontre qu'elle est plus ancienne que l'autre dont nous venons de parler. Ce cadran solaire, ouvrage de Phèdre, fils de Zoïle, du village de Pednea, a une forme singulière et pourrait être utile aux astronomes; il a au moins deux mille ans. Sa forme est celle d'un cénisphère, creusé dans une pierre carrée. Le cercle ou la base de l'hémisphère est tellement incliné, que son plan est parallèle à celui de l'équateur. Les lignes sont bien conservées; et ce qui est plus intéressant, le point où était le gnomon. Chez les Athéniens, tout se faisait avec la plus grande exactitude. Les vases, les instrumens, les médailles, les gravures sur l'agathe, la cornaline, etc. montrent encore jusqu'où ils poussaient la perfection dans les arts. Dans une pierre souvent imperceptible, on trouve quelquefois l'image gravée de Jupiter, peut-être de la même main qui avait sculpté celle d'Olympie, et on dirait presque qu'elle a le même caractère d'expression et de divinité.

Je devais partir justement aujourd'hui pour le Pyrée; mais un fils qui vient de naître à

M. P..... me retient encore ce soir à Athènes. J'ai été invité au baptême des Grecs, où j'ai eu occasion d'observer que les cérémonies et les prières de cette église, et les exhortations aux parrains sont, à la vérité, un peu plus longues que les nôtres, mais ne laissent pas d'être graves et mystérieuses.

Après le baptême et les rafraîchissemens qui consistent en sorbets, confitures et café, les jeunes filles invitées voulurent danser. Le maître de la maison y consentit, et on se mit à danser au son d'une viole. Je puis assurer et protester que les Athéniennes modernes ne le cèdent en rien à celles d'autrefois. La forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles et l'inférieure un peu renflée, les sourcils fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites ainsi que les pieds ; enfin je ne sais quoi dans l'ensemble qui plaît, intéresse et enchante. On retrouve encore aujourd'hui dans les Athéniennes tout ce qui dans celles d'autrefois servait de modèle. Ce n'est qu'ici où les Grecques n'ont point dégénéré ; tout l'indique, jusqu'à leurs mœurs, leurs habillemens et leur langue. L'idiôme y est plus doux que par-tout ailleurs ; il a quelque chose de plus animé dans les sons, de plus précis dans l'expression. Au par-

ler on distingue encore les Athéniens du reste des Grecs, comme au tems de Théophraste. Leurs manières agréables, leurs habitudes civiles et obligeantes préviennent et engagent. Les Turcs même ont à Athènes moins de rudesse que par-tout ailleurs, et leurs femmes y ont moins à souffrir de leur tyrannie et de leur jalousie. Le costume des Athéniennes, dégagé de cette espèce de manteau appelé *ferrazé*, dont les Musulmans ne peuvent se dispenser, est presque le même que le costume antique : il est vrai qu'elles portent des cothurnes de peau jaune attachés à des culottes d'étoffe rouge ; mais la tunique blanche et transparente qui couvre leur taille, à partir de la gorge jusqu'en bas, le manteau de drap d'or ou de soie qui couvre leurs bras et tombe avec grace sur leurs épaules, un mouchoir fin dont elles environnent leur tête négligemment, et sur lequel s'entrelacent en petites tresses leurs beaux cheveux noirs, tout cela fait un effet charmant et admirable : tout ce qui déplaît dans cet habillement, c'est une large ceinture attachée avec des anneaux d'or ou d'argent qu'elles portent gauchement sur le ventre, au lieu de la placer à leur sein. Plus de trente de ces Grecques s'étaient réunies pour le bal chez M. P.... : une d'elles se mit à la tête des autres et se chargea de guider le Romeica, qui est une danse latine ; les hommes y prirent part, et n'eurent aucune

répugnance à lui céder le commandement. Comment s'en défendre? elle était jeune, belle et nouvellement mariée. Quelle mollesse dans ses mouvemens! quelle modestie, mais en même tems quelle expression dans les yeux! et peut-être quelles émotions dans le cœur! On m'apprit que son mari était aussi laid qu'elle était belle, mais que Sophie (ainsi s'appelait cette jeune Grecque) l'aimait éperdûment. Athènes continue toujours à être le pays des contrastes. La musique ne changeait jamais de ton; mais la danse, conduite par l'habile directrice, changeait très-souvent de figure. Les femmes et les hommes se tenaient par la main, et se laissaient conduire par elle. La figure ordinaire était le rond. Tantôt ils passaient tous sous les bras du dernier couple, tantôt ils se pliaient et se repliaient en s'entre-coupant entr'eux. Enfin, après que cette danse eut continué pendant une demi-heure avec des mouvemens différens, tantôt graves et tantôt modérés, elle finit par s'animer au point de produire le plus grand intérêt; les figures se diversifièrent plus souvent et selon les divers mouvemens de Sophie; tous les danseurs pliaient rapidement les genoux jusqu'à terre, se relevaient, tournaient sur eux-mêmes avec tant de grace et de décence, mais en même tems avec tant d'expression dans les yeux et dans la figure, qu'en comparaison nos danses sont, pour ainsi dire, inanimées. Celles que

les anciens nous ont décrites, le Fandango des Arabes et des Espagnols, les pantomimes des Romains et des Balladères indiennes ne peuvent rien offrir de plus vif et de plus voluptueux. Pour comble de plaisir, se joignait à tout cela l'idée que cette danse avait lieu à Athènes. Quels charmes le nom et l'air de cette ville ne répandent-ils point sur tout ce qui les approche ! Le chagrin de devoir bientôt la quitter, la gaieté que cette danse m'avait inspirée, et peut-être encore la ravissante image de Sophie me troublèrent au point qu'il me fut impossible de fermer l'œil de la nuit. J'étais déjà sur pied quand le postillon vint m'avertir que tout était prêt. C'est pour rejoindre une mère chérie que je dois m'éloigner d'Athènes. Cette réflexion est seule capable d'adoucir l'amertume de mon départ.

LETTRE LVII.

Le Pyrée. Bataille de Salamine. Salamine.

A LA pointe du jour, après avoir fait mes remercîmens au consul Macri, je montai à cheval et j'abandonnai la superbe Athènes. Plus d'une fois, sur le point de sortir de ses murs, je saluai le sol, le ciel, les habitans qui reposaient tranquillement dans leurs demeures, et jusqu'aux oiseaux qui célébraient

par leurs chants le retour du soleil, tous me semblaient dignes d'envie.

Le chemin qui conduit de la ville au Pyrée, est situé entre deux murailles bâties par Thémistocle et restaurées par Cimon. Les Lacédémoniens et Sylla les abattirent; mais on en distingue encore les fondemens sous les broussailles et les vignes qui couvrent cette plaine ombragée par les longues files d'oliviers, et animée, dans cette saison, par les jolies villageoises.

A la moitié du chemin on voit le tombeau de l'amazone de Malpodie, que jadis on croyait celui de Thémistocle. En 1780, M. Fauvel ayant obtenu la permission d'y descendre, y trouva encore les restes du repas funèbre que les amazones étaient dans l'usage d'enterrer avec leurs morts. Ces restes étaient si bien conservés, qu'on pouvait aisément y reconnaître les os de volaille, les noyaux de divers fruits et les arêtes de poissons. Malpodie fut mise à mort par Thésée, qui délivra son pays des femmes, et donna naissance à la monarchie d'Athènes. Si ce tombeau n'est point celui de cette amazone, ce n'est point certainement celui de Thémistocle; car ce héros fut enseveli dans le Pyrée, et n'avait qu'une colonne pour indiquer son nom. Le témoignage de Pausanias ne laisse aucun doute à ce sujet. Enfin, je perds Athènes de vue, et me voilà dans le port.

Une frégate vénitienne venait de jeter l'ancre. Après avoir essuyé une tempête la nuit précédente, elle venait pour se radouber dans ce port. Le cri des matelots qui pliaient les voiles, le bruit de l'artillerie avec lequel le commandant voulut honorer la terre sacrée de l'Attique, et le mouvement que l'arrivée de cet équipage produisit dans le petit nombre des habitans du Pyrée, suspendirent un instant le silence qui attriste habituellement ce séjour, qui n'en est par-là que plus intéressant au voyageur. La principale maison qu'on y trouve est celle de M. Cayrac, Français. Après avoir essuyé des malheurs, ce négociant a rassemblé les débris de sa fortune et a construit cette habitation au bord de la mer. Il y demeure avec sa fille et une amie. Ses livres, son jardin, la pêche, le voisinage d'Athènes, la salubrité de l'air et la paix de l'ame ne lui laissent rien à desirer. Il y mène la vie d'un sage; il reçoit tous les étrangers qui passent. Quand vous croyez avoir tout abandonné en quittant Athènes, l'accueil obligeant de M. Cayrac vous montre que vous n'avez pas tout perdu. Après un déjeûner délicieux, il me combla de politesses et se chargea de me trouver une barque pour me conduire à Corinthe, en passant par Salamine, Eleusis et Mégare : en attendant, je vais parcourir les environs du port.

On trouve épars, çà et là, quelques débris

d'édifices antiques. Il devait y avoir ici, comme à Athènes, un temple de Jupiter et de Pallas, une place et un théâtre. Mais qui dirait, en voyant aujourd'hui ce lieu, que c'était autrefois le Pyrée peuplé par douze ou quinze mille habitans, environné de grosses murailles, orné de statues et de temples ? qui aurait dit enfin que c'était là le port par où entraient dans Athènes les richesses de toute la Grèce, et d'où sortaient les armées formidables et victorieuses des Athéniens ? Il ne subsiste plus rien de tant de grandeur que les restes des deux piédestaux dépouillés qui soutenaient jadis les deux lions transportés à Venise par le général Morosini : l'arsenal même est comblé en partie, et l'on ne peut concevoir comment dans un si petit espace on pouvait construire et recevoir 400 galères.

Au côté gauche du môle qui ferme le port, on découvre, un pied sous l'eau, les ruines d'un ancien tombeau. Serait-ce celui de Thémistocle ? Si cela est, le tems et la mer ont bien secondé l'ingratitude des Athéniens; les flots, en renversant le couvercle de ce monument, en ont dispersé les cendres, tandis que l'adulation a profané dans le Prytanée la statue de ce grand homme qu'elle a métamorphosé en barbare. Mais tout conspire en vain contre ce héros; Salamine est trop voisine du Pyrée pour ne pas revendiquer sa gloire. Sa victoire sur les Mèdes a forcé Athènes et le

tems à lui élever un monument dans l'histoire de tous les siècles et dans la mémoire de tous les hommes. Je brûle de me trouver sur les flots de Salamine ; qui peut donc me retarder ? Les matelots qui ne sont pas encore prêts. Puisque je suis forcé d'attendre, je veux t'esquisser, mon cher B....., la scène qui se passa ici il y a deux mille ans, au retour d'Alcibiade ; peut-être te sera-t-elle un jour utile ! Tu es jeune comme lui, ton amour pour la France égale le sien pour Athènes : tes talens aussi s'élèvent au dessus du commun ; enfin, ta patrie est une grande république comme celle d'Alcibiade, et c'est par les armes que tu la sers. Mais le tableau ne sera point de ma main, je ne ferai que répéter ce qu'en dit Justin ; écoute. Alcibiade était exilé et proscrit ; pendant son absence, Athènes avait perdu les batailles de Syracuse, de l'Archipel et de l'Asie. Le peuple consterné se voyait menacé et environné par les Lacédémoniens. Son trésor était épuisé, ses orateurs déconcertés, ses troupes découragées, ses généraux morts ou prisonniers. Qui peut remédier à tant de malheurs et à une ruine si prochaine ? Personne, si ce n'est Alcibiade. Athènes le rappelle, lui confie le commandement, se jette dans ses bras : il oublie les torts de sa patrie, il vole à l'ennemi, triomphe dans l'Ionie et dans l'Hellespont ; force les Spartiates à la paix, et, chargé d'un

butin immense, à la tête de ses troupes, il revient victorieux dans Athènes..... C'est à ce moment que commence le récit de l'historien.

« A la première nouvelle de son arrivée, » toute la ville court en foule au-devant de » l'armée triomphante. On voit avec plaisir » chaque soldat en particulier, mais on admire surtout Alcibiade ; les citoyens, la » ville, la république toute entière, tous enfin ont les yeux fixés sur lui. On le regarde » comme un homme descendu du ciel, on » croit voir le dieu même de la victoire. On se » rappelle tout ce qu'il a fait pour la patrie, » et même contre elle, pour en tirer des sujets d'éloge. On se ressouvient des mauvais » traitemens qu'il a reçus, et l'on excuse ses » ressentimens. N'est-ce pas, disaient entr'eux les Athéniens, n'est-ce pas un prodige qu'un homme seul ait eu le pouvoir » de renverser d'une main un si grand empire, et ensuite de le relever de l'autre ? » La victoire se range toujours de son côté, » et la fortune semble avoir fait avec lui un » pacte indissoluble. Dans les transports qu'il » inspire, on lui rend non-seulement tous les » hommages qu'on peut rendre aux héros, » mais ceux même qui appartiennent aux » dieux. Par la plus brillante réception, on » s'efforce de faire douter à la postérité si » son exil a été plus déshonorant pour lui

» que son retour n'a été glorieux. On fait
» marcher devant son char ces dieux mêmes
» qu'on avait invoqués contre lui ; et ce même
» homme qu'on avait privé d'asile sur la
» terre, on aurait voulu alors le placer dans
» le ciel, s'il eût été possible. On répare par
» des honneurs les affronts qu'on lui a faits ;
» par des présens, les pertes qu'il a souf-
» fertes ; et par des vœux, les malédictions
» dont on l'a chargé. Enfin, il était si diffi-
» cile aux Athéniens de se modérer dans leur
» amour comme dans leur haine envers Al-
» cibiade, qu'ils ne parlent plus des malheurs
» qu'il leur a causés en Sicile, ils ne s'entre-
» tiennent que de ses victoires dans la Grèce.
» Ils oublient les vaisseaux qu'il a perdus ;
» ils ne pensent qu'à ceux qu'il a enlevés
» aux ennemis. Ce n'est plus des plaines de
» Syracuse dont ils s'occupent, c'est de l'Hel-
» lespont et de l'Ionie. »

Après cet évènement rappelle-toi qu'Alcibiade fut envoyé de nouveau en exil, et qu'il termina sa vie sous le fer des assassins.

Mais déjà le naulage est convenu, la barque est prête ; je salue M. Cayrac et je pars. A la sortie du Pyrée on voit, à main droite, une petite baie où l'on accordait aux bannis un dernier jugement. Ils étaient sur leurs vaisseaux, et les juges assis sur cette pointe, écoutaient pour la troisième fois leur défense. Comme elle est touchante cette tendre atten-

tion de la patrie vers ses enfans, même coupables! Souvent combien d'erreurs ne dévoilent point les derniers instans d'un départ! Mais déjà je suis sur la mer, au milieu de l'Attique et de Salamine. Voilà la petite île de Spittalia. Mes vœux sont remplis; non, il n'existe point de spectacle qui approche de celui-ci. C'était derrière moi qu'étaient les douze cents galères des Perses; dans cette enceinte, les quatre cents des Alliés et des Athéniens. Combien leur situation est terrible! sur la terre, ils sont de toute part environnés par les troupes de Xercès. A ma droite, sur ce rocher élevé, étaient la tente et le trône de ce monarque, qui voulait, de ses propres yeux, contempler le combat et l'entière extermination des Athéniens. De ce côté on voyait la flamme qui dévorait Athènes; de l'autre, craignant l'issue de l'action, les Lacédémoniens sur le point de s'éloigner. Pour comble de malheur, Thémistocle en opposition avec le général Lacédémonien, et Aristide en exil: mais que ne surmonte point le génie d'un homme seul? Thémistocle, qui se sentait supérieur aux autres, voulut encore l'être à lui-même; il fléchit devant Euribiade, et finit par se concilier son estime. Il réussit à ramener son rival: il surprend les Lacédémoniens en leur persuadant qu'une partie des galères ennemies, doublant l'île de Salamine, venait pour les envelopper; il trompe

les

les Perses en leur faisant croire que les Lacédémoniens, épouvantés, voulaient s'enfuir à Corinthe par les routes intérieures; il divise les barbares, réunit sa flotte et s'avance derrière cette petite île, où il engage le combat le vingt octobre, la même année que celui des Thermopyles. Les Perses, ne pouvant développer toute leur ligne, furent obligés d'en laisser une grande partie dans l'inaction, et les vaisseaux, qui dans le combat pénétrèrent dans le détroit, furent repoussés avec une valeur incroyable. La bataille dura un jour entier. Sur le rivage de Salamine, les vieillards, les femmes, les vierges, les enfans des Athéniens, les mains levées au Ciel, demandaient aux dieux la victoire. La mer fut rougie du sang des barbares : le frère de Xercès périt dans le combat. Arthémise eut de la peine à sauver sa liberté et sa vie; son courage dans cette journée surpassa celui de tous les Mèdes. Mais, hélas! à quoi aboutirent tous ses efforts? Les rochers de Leucade virent se renouveller en elle la funeste catastrophe de l'amante de Lesbos. Deux cents galères des Perses firent naufrage, trois cents furent prises et le golphe fut couvert de cadavres. Il est impossible de n'être point saisi et étonné au seul souvenir de cette action. De toutes celles que l'histoire nous raconte, de toutes celles dont l'Hellespont, la Méditerranée et

l'Océan ont été témoins; de toutes celles que nous vantent les Carthaginois, les Romains, les Espagnols, les Français et les Anglais, aucune ne peut lui être comparée; aucune ne porte comme celle-ci ce caractère de grandeur, dont les traces profondes commandent l'admiration des siècles. Il s'agissait de la liberté d'Athènes et de la Grèce; il s'agissait de résister à un million de soldats, non pas sur terre comme aux Thermopyles et à Marathon, mais sur mer, où les Athéniens, inexpérimentés, avaient en tête les Mèdes, dès longtems accoutumés à combattre sur cet élément. Enfin, cette lutte était engagée entre un roi puissant qui enflammait par sa présence le courage de ses soldats, et une poignée d'infortunés sans amis, sans biens, sans asyle, et à la vue des flammes qui consumaient leur patrie. Et cependant c'est de là que Xercès voit détruire et engloutir sa flotte; c'est de là, qu'avec une armée innombrable, il prend la fuite précipitamment; enfin, c'est là qu'au coucher du soleil, la Victoire couronne Thémistocle et que la Grèce est délivrée.

Quelle satisfaction d'observer cette mer, le voyage d'Anacharsis à la main, de reconnaître de ses propres yeux la disposition des flottes, et de pouvoir dire : je suis là! Après avoir promené mes regards sur la citadelle d'Athènes, sur la côte de Salamine,

sur les ports du Pyrée et de Phalère, je fixais ma vue sur les flots, et je me faisais illusion au point que je croyais voir au fond de ce golphe des monceaux de cadavres, et flotter les débris des vergues et des mâts. Mon jeune ami, je suis étonné, lorsque je réfléchis que parmi cette foule d'amiraux, qui ont parcouru et parcourent encore les mers, il n'en est pas venu deux visiter ces parages, lire ici le récit de cette victoire célèbre, sacrifier aux mânes de Thémistocle, et apprendre à l'imiter; ah! combien ils s'instruiraient tous à l'école de ce grand homme, combien leur orgueil s'humilierait à la vue de ces lieux! A côté de ce champ glorieux où Thémistocle moissonna tant de lauriers, ils verraient l'endroit où le peuple jaloux lui refusa une couronne; celui d'où s'enfuit cet illustre banni pour sauver ses jours, et jusqu'où la mer s'est avancée pour dérober, s'il était possible, son tombeau à la postérité.

Si les voyageurs qui quittent Athènes avec le cœur aussi attristé que je l'avais, s'en vont par mer et arrivent à Salamine, ils y trouveront, s'ils ont de la sensibilité, de quoi adoucir leur affliction. La surprise et l'intérêt que cette mer inspire, cette île, ces souvenirs, ces rivages se mêlent aux regrets ou les calment, et rendent le départ moins désagréable. Voilà ce qui m'est arrivé. Après y être demeuré trois heures

entières, il n'était plus tems d'aller à Eleusis. Déjà le soleil se couchait; je me fis conduire dans le couvent des Caloyers de Salamine, appelé aujourd'hui *Coluvri*. Les moines me reçurent avec beaucoup de cordialité : tandis qu'on préparait le souper, je m'amusai à parcourir l'ancienne capitale d'Ajax et de Teucer, et à visiter le port célèbre de ce rocher dont les Grecs avaient fait un empire. Il est impossible de se tromper sur la situation de cette ancienne ville; et ceux qui la placent à l'Orient, n'ont jamais été à Salamine. En une heure je fis le tour de ce royaume tout entier. Je cueillis quelques-uns de ces lys fouettés de rouge, qui ont donné lieu à la métamorphose d'Ajax. Enfin, plein des idées agréables qui m'avaient occupé pendant la journée, je me mets à table au milieu de deux Caloyers, comme entre deux héros modernes. La faim m'aiguillonne, et je termine ici ma lettre. Adieu.

LETTRE LVIII.

Eleusis. Mégare.

Il était sept heures du matin lorsque nous fîmes voile pour Eleusis; nous y arrivâmes en une heure. A peine eus-je mis le pied sur la côte, que je m'arrêtai sur le môle

avec un attendrissement qui surpassait celui de Régulus en revoyant le Capitole. Quel lieu plus célèbre, plus riche et plus respecté autrefois des Grecs ! Quel lieu maintenant plus obscur, plus misérable et plus abject ! Cher R...., c'est à toi que je veux parler des secrets dont cette ville était l'asyle ; à toi qui fus toujours l'ennemi déclaré des secrets. Cinquante cabanes de pauvres pêcheurs et le nom corrompu de *Lepsina* au lieu de l'ancien, voilà tout ce qui reste d'Eleusis. Les voleurs albaniens qui séjournent dans les campagnes voisines, empêchent cette population de s'accroître ; les étrangers eux-mêmes qui passent dans ce pays n'y sont pas en sûreté.

Sur une colline à peu de distance de la mer, sont les ruines d'un édifice. Qui peut savoir quelle était sa destination ? Plus haut est l'église de Panagée. C'est sûrement un ancien temple, mais son architecture est grossière ; l'église est petite, et l'inscription qui se trouve sur la porte est absolument rongée par le tems. En montant encore plus haut, on trouve enfin les restes du célèbre temple de Cérès et de Proserpine. Les débris de colonnes et de chapiteaux, la quantité immense de ruines qui couvrent la colline, et surtout le site qui domine sur les deux plaines, suffisent pour s'en convaincre : voilà donc le lieu où l'on célébrait les mystères

les plus cachés et les plus augustes de l'antiquité; où aucun profane n'osait pénétrer; où les philosophes, les artistes, les guerriers, les rois venaient se faire initier, et sans quoi il n'y avait ni savoir, ni vertu; où enfin Néron lui-même, Néron, familiarisé avec tous les crimes, se présenta à la porte et n'osa entrer. Voilà l'état où ce lieu est réduit. Tous les voyageurs, en commençant par Spon jusqu'au dernier, ont cru voir parmi ces débris le buste de la statue de Cérès. Ils en ont même dessiné la tête couronnée de pavots et d'épis. Pour moi je l'ai cherchée pendant une heure, comme on cherche le Phénix, mais inutilement. Cependant cette statue était colossale, et pouvait difficilement se cacher ou se transporter. Qui donc a tort, de moi ou des autres voyageurs?

Si je pouvais au moins découvrir les chambres des prêtres qui devaient être contiguës aux souterrains destinés aux cérémonies; mais en quoi consistaient ces rites et ces mystères? Avaient-ils pour but d'enseigner l'agriculture et les arts, l'origine de la terre ou le mouvement des astres? Apprenaient-ils les vrais principes de la vertu, ou les suites terribles du vice? L'amour ou le libertinage avaient-ils pénétré sous ces voûtes? Quelques-uns prétendent que l'on montrait aux initiés des lacs, des fleuves, des tours, des villes fortifiées, des tempêtes, des incendies, des

bois et des forêts, qu'ils y entendaient des instrumens, des cris et des pleurs, qu'ils y voyaient la vertu récompensée et le crime puni, et que le sixième livre de l'Énéide de Virgile en était une peinture parfaite; mais tout cela est incertain. Qui peut me dire quels moyens employèrent les prêtres, pour tromper pendant si longtems les hommes les plus instruits, les plus courageux et les plus puissans, et se maintenir pendant tant de siècles en possession de leurs secrets? N'est-ce pas là un des traits les plus étonnans dans les annales de l'imposture? Mais en voici un bien plus intéressant dans celles de l'humanité. Voilà la plaine où l'on prétend que le bled fut semé pour la première fois. Plus loin sur cette colline devait être le temple du héros Ciamite, qui reçut de Cérès les fèves en présent, et celui de Phitalus, à qui elle donna le premier figuier. Mettons de côté les fables. Tu sais que Cérès, selon les meilleurs critiques, était une reine de Sicile, et qu'elle porta de son royaume dans l'Attique le froment, les fèves et les figues.... Rends hommage à ma patrie.... Tu ris, tu as raison. Que peut-on dire de ces tems-là qui ne soit fabuleux? Mais en voilà assez sur Eleusis, je me hâte d'en partir, de crainte des Albaniens. Ce sont aujourd'hui les seuls sacrificateurs du temple de Cérès, et peut-être les seuls qui conservent

dans leur profession la science des prêtres anciens. Allons à Mégare.

On compte douze milles d'Eleusis à Mégare, comme d'Athènes à Eleusis : par mer le trajet est beaucoup plus court. A la moitié du chemin nous nous arrêtâmes devant une petite source. Tu ne te douteras pas de ce que peut être cette fontaine qui joue un rôle dans les fables du pays. C'est ce même puits auprès duquel Cérès, fatiguée de chercher inutilement sa fille, vint se reposer. Pour moi, après avoir mangé un melon délicieux de Salamine, et bu de l'eau du puits de Cérès, je rentrai dans la barque, et en deux heures j'arrivai au port Nisée ou au port antique de Mégare.

La ville en est éloignée de deux milles. Ne trouvant ni cheval ni voiture, je fus obligé de m'y rendre à pied. Mais que sont deux milles dans les premiers jours d'octobre, avec le soleil encore brûlant dans cette contrée, pour voir Mégare? Cela est compensé par l'avantage de pouvoir dire, c'est là que j'ai été; et c'est en effet une grande compensation. Quoiqu'il ne reste plus rien d'antique, une peine aussi légère est largement payée par la satisfaction que l'on ressent de penser que l'on est à Mégare, l'émule d'Athènes, la patrie de Calchas et d'Euclide, et la fondatrice de mille colonies. L'idée seule de penser que ce fut à Mégare que Virgile prit la

maladie dont il mourut, produit, sinon un sentiment de plaisir, au moins une douce mélancolie.

Mais est-il bien vrai qu'il ne reste aucun vestige de la place, du théâtre, du Prytanée et du Gymnase, pas même des temples de Cérès, de Jupiter, de Vénus, de Bacchus? Rien. Dans celui de Jupiter était la statue de ce dieu, ouvrage de Teocosme et de Phidias, laquelle avait sur sa tête les saisons et les parques; on voyait dans ceux de Bacchus et de Vénus, un Satyre et la Persuasion, de la main de Praxitèle.

Mais les meilleurs ouvrages dans ce dernier temple étaient de la main de Scopas. Devine un peu ce qu'ils représentaient : l'amour, le desir et le besoin. Cet artiste avait désigné chacune de ces affections par les attributs, les attitudes et les emblêmes qui leur étaient propres. Il est à regretter que Pausanias qui avait vu ces statues, ne nous les ait point décrites. Peut-être eussions-nous pu, à l'aide de cet écrivain, distinguer ces trois divinités que de nos jours nous confondons si souvent l'une avec l'autre.

Enfin, je monte à la forteresse; je m'assieds au bord de la fontaine de Théagène, je vais cherchant le tombeau de Pandion, d'Alcmène, de Térée; mais, le croiras-tu, il m'est impossible d'aller plus avant: je suis vraiment las et excédé. Pendant l'espace

de 50 jours mon imagination s'est affaiblie. Cheronée, Thèbes, les Thermopyles, Athènes, Salamine m'ont fait éprouver trop de sensations pour que je puisse en goûter de nouvelles. Mon cher R...., la fin de mes jouissances est arrivée, je suis parvenu au but de mon voyage. Mon cœur est épuisé, et il semble que ma tête se refroidisse à mesure que je m'éloigne de l'Attique : il faut saisir le moment de me retirer. Adieu, je vais à Patras où le bâtiment m'attend, et sous un mois nous nous reverrons.

Au moment de monter à cheval, j'ai rencontré pour la seconde fois deux Anglais, M. Hawkins, baronnet de la province de Cornouaille, et le docteur Sithosp, professeur de botanique dans l'université d'Oxford. Ces voyageurs aussi instruits qu'infatigables, ont été surpris de voir un Sicilien parcourir la Grèce. Ce compliment me pique ; mais c'est à vous, mes chers compatriotes, à venger votre honneur et celui de notre nation. Les ultramontains se font un jeu de votre nom. Mais les ultramontains ne vous connaissent point. Ils savent examiner, mesurer et décrire les ouvrages des Grecs; mais vous, vous pouvez les imiter. Rappelez-vous que dans les siècles d'ignorance vous fûtes les seuls qui fîtes connaître à l'Europe les arts et les sciences; et qui sait si un jour vous ne serez pas encore les seuls à les conserver dans la barbarie

qui nous menace? Montrez-vous dignes de votre origine. Le feu du génie n'est pas éteint dans la patrie d'Empedocle, de Gorgias, d'Archimède et de Théocrite. S'il semble s'être affaibli parmi vous, venez le raviver aux étincelles immortelles que couvrent ces débris. Vous n'avez pas besoin de passer des mers orageuses, ni de faire un trajet long et périlleux; trois jours après avoir quitté vos ports vous découvrirez les terres sacrées de la Grèce. Je vous en ai marqué la route plus par mes efforts que par mes succès, et je serai payé de mes peines, si quelqu'un de vous, assis un jour sur les rives de l'Eurotas ou sur les murs d'Athènes, daigne rappeler mon souvenir, et de retour dans sa patrie, répandre quelques fleurs sur mon tombeau.

LETTRE LIX.

Départ de Patras. Nicolas Strani. Golphe d'Ambracie. Forêt de Dodone. Bataille d'Actium.

ENFIN vint le 24 octobre, jour marqué pour mon départ. Un bâtiment de Cherson, chargé de raisins de Corinthe, doit me conduire à Trieste : comme il doit s'arrêter cinq ou six jours à l'Arta, pour y prendre quelques marchandises, je profiterai de ce séjour pour voir Nicopolis et la forêt de Dodone.

Avant mon départ, il est juste que je remplisse le devoir sacré que la reconnaissance m'impose. Pendant plusieurs mois j'ai demeuré à Patras, chez le consul d'Angleterre, Nicolas Strani. C'est le seul auquel je veux penser dans ces derniers instans, le seul dont je puisse m'occuper. Jusqu'alors j'avais été chaque jour errer au milieu des ruines, m'affliger sur des objets insensibles, et même verser des larmes sur des malheurs que ma seule imagination enfantait; mais en ce moment la nature reprit ses droits, et en quittant Patras, je sens et je vois qu'il m'en coûte davantage de me séparer de cet ami que d'abandonner la Grèce entière. La droiture du caractère, l'obligeance, la politesse des manières s'unissent chez lui à un esprit cultivé et à la bonté du cœur. Il est frère de Samuël dont j'ai dit un mot dans ma lettre sur Zante. Ils ont été élevés tous deux en Angleterre, et tous deux méritent l'estime, la confiance et l'amitié; cependant je suis plus ami avec le premier : par-tout où le sort me conduira, Nicolas Strani aura toujours dans mon cœur la place qu'il mérite, et je suis sûr d'en avoir une dans le sien. Les larmes que nous répandîmes en nous séparant, seront à jamais le gage de notre amitié. Pour moi, j'y ajouterai les liens du devoir et de la gratitude. Quand je n'aurais gagné dans tout mon voyage qu'un ami aussi estimable, je serais

encore digne d'envie. A ce prix je serais prêt à le recommencer, et même à entreprendre le tour du monde.

A la chûte du jour je m'échappe de chez le consul, pour m'épargner des adieux douloureux que je ne me sentais pas la force de soutenir. Un séjour de deux ans chez lui, l'intimité que nous avions contractée ensemble, la retraite où nous vivions, nos habitudes, les personnes même qui nous entouraient, tout me rendait le pays agréable, cet ami précieux, et la séparation cruelle. M. Antoine Flantini, dont la mémoire me sera toujours chère, fut le seul qui m'accompagna jusqu'à bord du vaisseau. Dès que j'y fus arrivé, je pris congé de lui, et les larmes aux yeux, je me jetai sur mon lit, d'où je ne sortis qu'au lever du soleil. Adieu, consul Strani; adieu, Patras; adieu, toute la Grèce. En trois jours, après avoir, dans les canaux intérieurs de Céphalonie, suivi la même route qu'Enée, et revu les îles d'Itaque et de Leucade, nous arrivâmes au détroit d'Ambracie, aujourd'hui d'Arta. C'est à vous, mon cher G...., à qui j'adressai les premières lettres de mon voyage; c'est vous aussi qui recevrez les dernières.

Un vent du midi qui faisait marcher le vaisseau, tomba avec le jour; nous eûmes le calme pendant deux heures. A l'arrivée de la nuit, un vent que produisent régulièrement les bois et les terres voisines, nous remit en

marche, et nous entrâmes dans le golphe. Quelle scène magnifique, je dirais presque enchanteresse, vint alors s'offrir à nos regards! Pourrai-je bien vous la décrire? Il était environ dix heures du soir; l'air était doux, le ciel serein; un vent léger enflait nos voiles, et la lune, au tiers de sa course, éclairait le vaste horizon. Devant nous, le golphe d'Ambracie présentait une étendue de plus de quatre-vingts milles: d'un côté, le lieu où fut jadis Actium; de l'autre, la ville de Prevesa, et derrière elle, les décombres immenses de l'antique Nicopolis; de toutes parts, des bois disposés en amphithéâtre couronnant le golphe, la ville et les ruines qui formaient comme le fond d'un bassin. Nous nous occupions tantôt à considérer les feux des châteaux devant lesquels nous passions, tantôt à écouter les aboiemens des chiens, et les hurlemens des loups qui se prolongeaient dans le calme et le silence des airs. Tantôt nous admirions la lune majestueuse dont les rayons brillaient sur la surface tremblante des eaux, ou se perdaient au fond des bois, ou se réfléchissaient sur les boules dorées des Minarets, ou se reposaient sur un arc, une colonne, un chapiteau de la gisante Nicopolis. A chaque mouvement du vaisseau, à chaque site qu'il parcourait, on voyait passer, s'agrandir et disparaître des palais superbes, des villes immenses, des forteresses, des tours, des armées

innombrables. Ah ! pourquoi Salvator Rosa, le Poussin, Vernet, Gesner, Vanloo et tant d'autres habiles artistes ne sont-ils pas venus et ne viennent-ils pas voir le golphe de l'Arta dans une nuit tranquille et au clair de la lune? Quelles nouvelles images ce site n'offrirait-il pas au poète ! Quelles nouvelles couleurs pour le pinceau ! Quelles émotions pour l'ame sensible ! Le sage se transporterait ici par la pensée pour y méditer, l'infortuné pour y cacher sa misère, l'amant pour y jouir de ses doux larcins, et le mélancolique pour y nourrir sa tristesse. J'étais tellement ravi à ce spectacle, que j'allais follement jusqu'à trembler qu'un mouvement plus rapide n'emportât le bâtiment hors de la sphère de l'enchantement, ou qu'un vent plus fort ne vînt en détruire l'illusion.

Mais on jette l'ancre, on plie les voiles, l'équipage s'endort. Cette vue, ce calme, suffirent pour me rendre aussi le repos que j'avais perdu depuis quelques jours.

Le soleil dorait l'horizon quand je me réveillai. Mon plan était fait et je le mis en exécution. M. Grimaldi me procure à Arta un janissaire, je monte à cheval, et, à sept heures du matin, je pars pour Janina.

Cette ville, appellée jadis Joannina, est le domicile du commandant de Basse-Romélie, Ali Pacha.

Ce Turc veut connaître tous les étrangers qui

passent par Janina, ou, pour mieux dire, veut en tirer des présens. Je me conformai à ses deux intentions du mieux qu'il me fut possible, et j'attendis le lendemain pour me rendre à Dodone.

On n'a rien de certain sur la situation de cette ville, ni sur la forêt où était l'oracle. Elle était sûrement au pied du mont Tomare...... La multiplicité des sources qui y coulaient autrefois, et qu'on y voit encore aujourd'hui, me confirment dans cette conjecture : c'est donc là que je dirige mes pas.

Le chemin entre les montagnes est difficile et peu fréquenté ; ce ne sont que précipices, que rochers arides, vallées sombres et profondes. N'en soyez pas surpris ; les Grecs regardaient cette contrée de l'Epire comme la dernière région de la terre, et c'est là qu'ils avaient placé leur enfer. Après quatre heures de chemin nous découvrîmes, dans le lointain, l'Aœrne ou l'Averne, et plus près de nous le fameux lac Acherusium, avec les deux fleuves redoutables qui en sortent, l'Acheron et le Cocite : ils ne sont ni considérables ni terribles ; mais leurs eaux sont troubles et infectes.

Le dernier surtout empeste l'air et vous ôte la respiration. Sans avoir besoin de l'inflexible nocher, je le passai sur mon cheval, et tandis que la guerre moissonne tant de guerriers, je parcourus ses bords comme pour voir si j'y découvrirais les ombres de ces malheureuses

victimes.

victimes. Au silence qui règne en ces lieux, je vis que l'enfér avait changé de place, et qu'il fallait le chercher ailleurs. Ah! que n'est-il encore ici? Quoique je n'aie ni la lyre d'Orphée, ni les forces d'Hercule, ni la protection de la Sybille, j'aurais eu assez de mon cœur pour obtenir d'y descendre. J'aurais été dans l'Elysée retrouver mes parens et mes amis. J'y aurais connu mon père pour la première fois, je me serais jeté dans ses bras, dans ceux de mon oncle D... G..., je les aurais entretenu de ma mère, de mes frères et de mes sœurs.... Je leur aurais raconté les évènemens...; mais tout change en quittant le sentier; le lac, l'Averne, les fleuves ont disparu, et je n'ai plus personne avec qui m'entretenir que le Turc qui m'accompagne.

Enfin je croyais voir Dodone, et peut-être l'ai-je vu effectivement; mais comment en être sûr? Il n'en reste aucun vestige. Pour cette fois mon amour-propre est plus mortifié qu'il n'a jamais été : il faut prendre courage; la différence sera peut-être d'un ou deux milles environ; l'oracle devait sûrement être dans ce voisinage. Dans cette idée, je descends de cheval, et je prends un peu de repos.

Cependant je ne pouvais m'empêcher de rire en pensant que j'étais seul au milieu des déserts de la Romélie; et dans quel dessein? Pour y chercher le lieu où était l'oracle de Dodone. Mais qu'aurais-je fait de plus, si cet

oracle eût existé véritablement, et qu'il eût pu satisfaire à mes demandes. Je ne savais que répondre ; et je m'apperçus, quand il n'était plus tems, que j'aurais pu me dispenser de cette course. Tout en mangeant quelques provisions, je voulus voir si l'oracle était devenu muet absolument. Près d'une fontaine et sous un arbre, à l'exemple des anciens, je demandai à Jupiter quand devait finir la guerre cruelle qui désole la terre, et ce que deviendraient la Sicile, l'Italie et l'Europe ; si mon voyage serait heureux ; si G... et L... m'aimeraient toujours ; mais le ruisseau et le vent continuèrent leur cours sans me répondre, et je restai dans mes incertitudes. L'impatience me prend ; les chevaux se sont reposés, retournons à Janina. Le véritable oracle de Dodone est aujourd'hui l'or dans les mains du pacha ; mais par malheur cet oracle ne parle plus qu'à lui seul.

Je revins au vaisseau cinq jours après l'avoir quitté. Le lendemain, en traversant plusieurs fois le golfe, je me mis à penser à la fameuse bataille d'Actium. En mettant le pied dans cet endroit, je fus saisi de cette horreur qu'inspire ordinairement un lieu célèbre par quelque désastre. Ah ! quel plus grand malheur pouvait affliger l'Univers ? Ici se forgèrent les chaînes qui opprimèrent le monde ; ici s'éclipsèrent, après six cens ans, les victoires, le courage et la grandeur de Rome : la pauvreté de Cincin-

natus, le dévouement de Régulus, l'austérité de Caton , le meurtre même et la chûte de César, vinrent s'ensevelir sous ces rochers : en un mot, c'est ici qu'Octave vainquit Antoine, le même Octave qui, à la bataille de Philippes, alla lâchement se cacher, tandis qu'Antoine terrassait pour lui les conjurés. Mais déjà leurs destinées étaient fixées à tous deux. La victoire flottait encore , l'armée consulaire n'avait pas encore cédé entièrement, et Antoine, déployant la supériorité de ses talens, luttait seul contre le nombre , la fortune et la volonté des Dieux; mais Cléopâtre fuit , Auguste a vaincu; Antoine, Rome, l'Univers entier, tout est perdu. Voilà l'endroit où de toutes parts le fer et la flamme environnent la reine d'Egypte : son amant fait des prodiges de valeur pour lui ouvrir un passage; enfin elle s'échappe sur un faible esquif. Octave et Antoine la suivent : mais combien leurs desseins sont différens! l'un veut en orner son triomphe, l'autre la sauver ou mourir avec elle. Ecoutez les dernières paroles d'Antoine sur le point de la suivre : « Il ne me reste plus rien que ce que j'ai donné. » — Horace, ah! combien tu te dégrades en insultant au malheur de ce héros, en célébrant comme un triomphe la mort de Cléopâtre, et en regrettant qu'elle se soit donné la mort plutôt que de se voir traînée au char du vainqueur !

Quelles impressions différentes on ressent

quand au lieu de cette mer on voit des plaines de Pharsale ! On y combattait aussi pour le destin de la terre ; mais c'était César qui combattait ; c'était César pleurant sur la tête de Pompée qu'on lui présente, et pardonnant à ceux qui ont juré sa perte ; enfin c'était César qui, en racontant ses victoires, se tait sur celle où son courage l'a rendu le maître du monde. Ici au contraire, Auguste poursuit avec acharnement les vaincus, fait mourir à Rome sa propre fille, égorge Cicéron, exile Ovide, et bâtit ici une ville pour éterniser sa victoire d'Actium qu'il ne doit qu'à la fortune. Voilà l'origine de Nicopolis. Les marbres, les statues, les richesses, l'art et la main des Grecs furent employés pour la construire et l'embellir. Ses restes en imposent encore. Dans une étendue de dix milles on ne marche que sur des décombres, des chapiteaux et des débris. Trente colonnes isolées, des arcs entiers, un reste de murailles et de théâtre subsistent encore au milieu de ses vastes ruines. Si ce n'était point Nicopolis, si j'en ignorais l'origine, j'en serais surpris et enchanté ; mais quel intérêt peut offrir cette ville aux yeux de celui qui vient des Thermopyles, d'Athènes et de Salamine ? quel autre sentiment peut-elle lui faire naître que le mépris et l'horreur ?

Mais voilà la nuit, et il faut s'embarquer. Je pars avec plaisir de ce coin malheureux

du globe où l'empire du monde échut en partage à un homme seul, et d'où il me semble voir sortir les ombres sanglantes de Tibère, de Caligula et de Néron.

LETTRE LX.

Trieste.

ENFIN me voilà à Trieste : après une pénible navigation de deux mois, j'arrive en cette ville comme une victime échappée aux tempêtes et à la mer. Il m'est impossible de vous décrire mes pensées, mes agitations et mes terreurs. En partant de Durazzo, lieu de mauvais augure, depuis le tems où il servit d'asile à Cicéron et à Pompée, une divinité ennemie et cruelle s'est fait un plaisir de nous poursuivre. Deux fois nous avons été sur le point d'être engloutis sous les flots. Une fois nous avons perdu nos mâts, nos voiles, notre gouvernail : une autre fois nous avons été jetés par la mer sur les rochers d'Albanie. L'oracle a bien fait de se taire sur le sort de mon voyage. Qui m'aurait jamais dit qu'en vous parlant de naufrage, en traversant le Quarnero, j'aurais dû en éprouver un moi-même deux ans après !

Soyez tranquille pour ma santé. Les soins généreux et tendres de l'aimable gouverneur B..., de sa famille, de Mde. Morr...,

de B. P.... ont fait renaître le calme dans mon cœur et m'ont rappelé, pour ainsi dire, à la vie. Ils ont fait plus ; les lumières et l'urbanité de l'un, la douceur de l'autre, la beauté, les graces, les attraits de leur fille, la sensibilité de Mde. M.... me montrent encore au sein de l'Italie les trésors de la Grèce antique et moderne. Je trouve même au sein de cette famille ce que la Grèce ne posséda peut-être jamais. Qui jamais avec plus d'empire que la charmante P.... sut trouver le chemin du cœur ? Soit qu'elle danse, soit qu'elle joue des instrumens, qu'elle dessine, qu'elle parle, tout est grace, tout est charme. Qui jamais, comme la M......, perpétua si constamment ses regrets pour un époux adoré, et arrosa ses cendres de larmes aussi sincères ? Dans une société si intéressante, comment ne point oublier tout ce que j'ai souffert ? Adieu : vous recevrez avec cette lettre le journal de mon dernier voyage. Il occupera vos loisirs jusqu'au moment où nous nous reverrons : ce moment n'est pas loin, il me semble déjà y toucher. Saluez de ma part la divine comtesse et tous nos amis. Adieu, mon cher ; je vous embrasse tous. Sous deux ou trois jours je serai avec vous ; alors je défierai le destin de nous séparer de nouveau.

Fin du Tome second.

TABLE

DES LETTRES.

Fin de la Table.



